This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

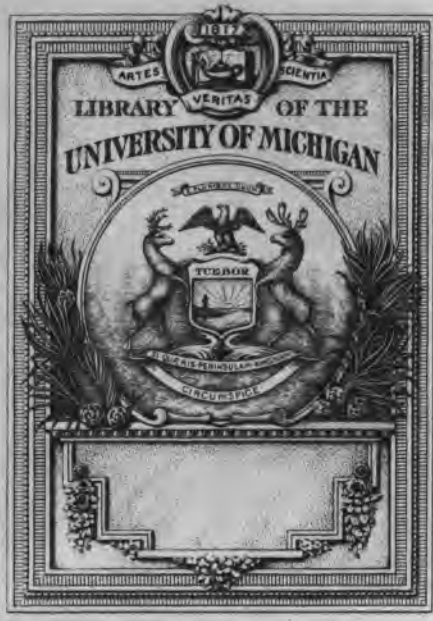
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
Prof. Louis C. Karpinski

848
F33d18
1809

DIALOGUES DES MORTS

ANCIENS ET MODERNES,

AVEC

QUELQUES FABLES;

COMPOSÉS

POUR L'ÉDUCATION D'UN PRINCE;

Par feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE-FÉNÉLON, *Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, et depuis Archevêque-Duc de Cambray, Prince du Saint-Empire, etc.*

NOUVELLE ÉDITION.

A TOURS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME.

1809.

848
F33dia
1901

AU ROI.

SIRE,

Cet Ouvrage avait été composé par l'Auteur de Télémaque pour Votre auguste Père. On l'instruisait de tout ce qui pouvait former l'esprit et le cœur d'un jeune Prince, par des Fables ingénieuses et dès Entretiens familiers. Il les goûtait et les aimait dans un âge semblable au vôtre. Ce qu'on voit déjà reluire en Votre Majesté, fait espérer que vos goûts seront semblables. C'est ce qui m'inspire la hardiesse de Vous présenter ce

nouvel Ouvrage. Heureux si vous voulez bien le recevoir comme une nouvelle preuve du zèle et du très-profond respect, avec lequel je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, et très-obéissant Serviteur, et Sujet, FÉNÉLON.

PRÉFACE.

Feu Monsieur l'Archevêque de Cambrai a fait les Dialogues et les Fables qu'on donne ici au public en un volume, dans le même dessein que son Télémaque, pour l'éducation d'un jeune Prince. Il les lui composait sur-le-champ, selon les divers besoins; tantôt pour corriger d'une manière douce et aimable ce que son naturel avait de défectueux; tantôt pour confirmer en lui ce qu'il y avait de bon et de grand; tantôt enfin pour lui insinuer par des instructions familières à la portée de son âge, les plus sublimes maximes de la bonne politique et de la morale. Tandis qu'il formait ainsi son goût, son cœur et son esprit, il lui apprenait en même tems la Fable et l'Histoire, avec les caractères des grands hommes de l'antiquité et des tems les plus proches de nous. Par-là il unissait les préceptes et les exemples, lui peignait la vertu d'une manière sensible et intéressante, et lui montrait qu'elle n'était pas seulement belle et aimable par la spéculation, mais encore que la pratique n'en était point au-dessus des forces de l'homme, et que

c'était par elle seule qu'un roi pouvait arriver à la véritable gloire et au vrai bonheur.

Le style de ces Dialogues et de ces Fables se trouvera diversifié selon que le demandaient les besoins, les divers goûts et les humeurs du Prince pour qui on les composait. L'Auteur, tantôt sublime et grave comme Platon, en a toute la force et la sagesse, tantôt par un badinage ingénieux, il emploie la légèreté et la délicatesse de Lucien. Quelquefois simple et naïf, il se proportionne à l'enfance, d'autrefois noble et élevé, ses préceptes sont dignes des plus grands esprits. La sagesse prend ici toutes les formes, mais elle est toujours accompagnée de graces insinuantes.

Il y avait long-tems que ce qui compose la première partie de ce volume, avait été donné au Public; mais sans aveu, d'une manière très-informe, avec beaucoup d'altération, et un grand mélange de plusieurs choses qui n'étaient point de l'Auteur. On a rétabli le tout sur ses Originaux, et on y a ajouté ce qui compose la seconde, qui n'avait jamais paru; à l'exception des Aventures d'Aristonoüs, dont on a cru que c'était ici la place.

DIALOGUES DES MORTS.

PREMIÈRE PARTIE.

DIALOGUES ENTRE LES ANCIENS.

I. DIALOGUE.

MERCURE ET CARON.

L'on voit ici comment ceux qui sont préposés pour l'éducation des Princes, doivent travailler à corriger leurs vices naissans, et à leur inspirer les vertus de leur état.

CAR. D'OU vient que tu arrives si tard? Les hommes ne meurent-ils plus? Avais-tu oublié les ailes de ton bonnet ou de ton chapeau? T'es-tu amusé à dérober? Jupiter t'avait-il envoyé loin pour ses amours? As-tu fait le Sosie? Parle-donc si tu veux?

MERC. J'ai été pris pour dupe ; car je croyais mener dans ta barque aujourd'hui le prince Pierochole ; c'eût été une bonne prise.

CAR. Quoi ? si jeune !

MERC. Oui, si jeune : il se croyait bien malade, et criait comme s'il eût vu la mort de bien près.

CAR. Hé bien, l'aurons-nous ?

MERC. Je ne me fie plus à lui ; il m'a trompé trop souvent : à peine fut-il dans son lit, qu'il oublia son mal, et s'endormit.

CAR. Mais ce n'était donc pas un vrai mal ?

MERC. C'était un petit mal qu'il croyait grand. Il a donné bien des fois de telles alarmes. Je l'ai vu avec la colique, vouloir qu'on lui ôtât son ventre. Une autre fois saignant du nez, il croyait que son ame allait sortir dans son mouchoir.

CAR. Comment ira-t-il à la guerre ?

MERC. Il la fait avec des échecs, sans mal et sans douleur ; il a déjà donné plus de cent batailles.

CAR. Triste guerre, il ne nous en revient aucun mort.

MERC. J'espère pourtant que s'il peut se défaire du badinage et de la mollesse, il fera grand fracas un jour. Il a la colère et les pleurs d'Achille ; il pourrait bien en avoir le courage, il est assez mutin pour

lui ressembler. On dit qu'il aime les Muses, qu'il a un Chiron, un Phénix.

CAR. Mais tout cela ne fait pas notre compte. Il nous faudrait plutôt un jeune Prince brutal, ignorant, grossier, qui méprisât les lettres, qui n'aimât que les armes, toujours prêt à s'énivrer de sang, qui mît sa gloire dans les malheurs des hommes. Il remplirait ma barque une fois par jour.

MERC. Ho, ho ! il t'en faut donner de ces Princes, ou plutôt de ces monstres affamés de carnage. Celui-ci est plus doux; je crois qu'il aimera la paix, et qu'il saura faire la guerre. On voit en lui les commencemens d'un grand prince, comme on remarque dans un bouton de rose naissante ce qui promet une belle fleur.

CAR. Mais n'est-il pas bouillant et impétueux ?

MERC. Il l'est étrangément.

CAR. Que veux-tu donc dire avec tes Muses? il ne saura jamais rien; il mettra le désordre par-tout, et nous enverra bien des ombres plaintives. Tant mieux.

MERC. Il est impétueux, mais il n'est point méchant; il est curieux, docile, plein de goût pour les belles choses; il aime les honnêtes gens, et sait bon gré à ceux qui le corrigent. S'il surmonte sa promptitude et sa paresse, il sera merveilleux, je te le prédis.

CAR. Quoi! prompt et paresseux : cela se contredit : tu rêves.

MERC. Non, je ne rêve point : il est prompt à se fâcher, et paresseux à remplir ses devoirs; mais chaque jour il se corrige, et il est réservé pour de grandes choses.

CAR. Nous ne l'aurons donc pas sitôt?

MERC. Non, ses maux sont plutôt des impatiences que de vraies douleurs. Jupiter le destine à faire long-tems le bonheur des hommes.

II. DIALOGUE.

HERCULE ET THÉSÉE.

Les reproches que se font ici ces deux Héros, en apprennent l'histoire et le caractère d'une manière courte et ingénieuse.

THÉS. HERCULE, tu me surprends, je te croyais dans le haut Olympe, à la table des Dieux. Le bruit courait que sur le mont Oeta, le feu avait consumé en toi toute la nature mortelle que tu tenais de ta mère, et qu'il ne te restait plus que ce qui venait de Jupiter. Le bruit courait aussi que tu avais épousé Hébé, qui est de grand loisir depuis que Ganimède verse le nectar en sa place.

HERC. Ne sais-tu pas que ce n'est ici que mon ombre ?

THÉS. Ce que tu vois n'est aussi que la mienne. Mais quand elle est ici, je n'ai rien dans l'Olympe.

HERC. C'est que tu n'es pas comme moi fils de Jupiter.

THÉS. Bon ! Ethra, ma mère, et mon père Egéus, n'ont-ils pas dit que j'étais fils de Neptune ; comme Alcmène, pour cacher la faute pendant qu'Amphytrion était au siège de Thèbes, lui fit accroire qu'elle avait reçu une visite de Jupiter.

HERC. Je te trouve bien hardi de te moquer du dompteur des monstres. Je n'ai jamais entendu raillerie.

THÉS. Mais ton ombre n'est guères à craindre. Je ne vais point dans l'Olympe rire aux dépens du fils de Jupiter immortalisé. Pour des monstres j'en ai dompté en mon tems aussi bien que toi.

HERC. Oserais-tu comparer tes faibles actions avec mes travaux ? On n'oubliera jamais le Lion de Némée, pour lequel sont établis les jeux Néméaques ; l'Hydre de Lerne, dont les têtes se multipliaient ; le Sanglier d'Erimante, le Cerf aux pieds d'airain, les oiseaux de Stymphale, l'amazone dont j'enlevai la ceinture, l'Étable d'Augée, le Taureau que je traînai dans l'Hespérie, Cacus que je vainquis, les

chevaux de Diomède qui se nourrissaient de chair humaine ; Géryon, roi des Espagnes, à trois têtes ; les pommes d'or du jardin des Hespérides ; enfin Cerbère que je traînai hors des enfers, et que je contraignis de voir la lumière.

THÉS. Et moi n'ai-je pas vaincu tous les brigands de la Grèce, chassé Médée de chez mon père, tué le Minotaure et trouvé l'issue du Labyrinthe, ce qui fit établir les jeux Isthmiques ? Ils valent bien ceux de Némée. De plus j'ai vaincu les Amazones qui vinrent assiéger Athènes : ajoute à ces actions le combat des Lapithes, le voyage de Jason pour la Toison d'or, et la chasse du Sanglier de Calidon où j'ai eu tant de part : j'ai osé, aussi bien que toi, descendre aux Enfers.

HERC. Oui, mais tu fus puni de ta folle entreprise ; tu ne pris point Proserpine. Cerbère, que je traînai hors de son antre ténébreux, dévora à tes yeux ton ami, et tu demeuras captif. As-tu oublié que Castor et Pollux reprirent dans tes mains Hélène leur sœur ? Tu leur laissas aussi enlever ta pauvre mère Ethra. Tout cela est d'un faible héros. Enfin tu fus chassé d'Athènes ; et te retirant dans l'Ile de Scyros, Lycomède, qui savait combien tu étais accoutumé à faire des entreprises injustes, pour te prévenir, te précipita du haut d'un rocher : voilà une belle fin !

THÉS. La tienne est-elle plus honorable de devenir amoureux d'Omphale, chez qui tu filais, puis la quitter pour la jeune Iole, au préjudice de la pauvre Déjanire, à qui tu avais donné ta foi? Se laisser donner la tunique trempée dans le sang du centaure Nessus; devenir furieux jusqu'à précipiter, des rochers du mont Oeta dans la mer, le pauvre Lychas qui ne t'avait rien fait, et prier Philoctète, en mourant, de cacher ton sépulcre, afin qu'on te crut un Dieu. Cette fin est-elle plus belle que ma mort? Au moins, avant que d'être chassé par les Athéniens, je les avais tirés de leurs bourgs, où ils vivaient avec barbarie, pour les civiliser et leur donner des lois dans l'enceinte d'une nouvelle ville. Pour toi, tu n'avais garde d'être législateur : tout ton mérite était dans tes bras nerveux et tes épaules larges.

HERC. Mes épaules ont porté le monde pour soulager Atlas. De plus, mon courage était admiré. Il est vrai que j'ai été trop attaché aux femmes. Mais c'est bien à toi à me le reprocher : toi qui abandonnas avec ingratitude Arianne qui t'avait sauvé la vie en Crète. Penses-tu que je n'aie point entendu parler de l'Amazone Antiope à laquelle tu fus encore infidèle? Egée qui lui succéda ne fut pas plus heureuse. Tu avais enlevé Hélène; mais ses

frères te surent bien punir. Phèdre t'avait aveuglé jusqu'au point qu'elle t'engagea à faire périr Hippolyte que tu avais eu de l'Amazone. Plusieurs autres ont possédé ton cœur, et ne l'ont pas possédé long-tems.

THÉS. Mais enfin je ne filais pas, comme celui qui a porté le monde.

HERC. Je t'abandonne ma vie lâche et efféminée en Lydie. Mais tout le reste est au-dessus de l'homme.

THÉS. Tant pis pour toi que tout le reste étant au-dessus de l'homme, cet endroit soit si fort au-dessous. D'ailleurs tes travaux que tu vantes tant, tu ne les as accomplis que pour obéir à Euristhée.

HERC. Il est vrai que Junon m'avait assujetti à toutes ses volontés. C'est la destinée de la vertu, d'être livrée à la persécution des lâches et des méchans; mais sa persécution n'a servi qu'à exercer ma patience et mon courage. Au contraire, tu as souvent fait des choses injustes. Heureux le monde, si tu ne fusses point sorti du labyrinthe?

THÉS. Alors je délivrai Athènes du tribut de sept jeunes hommes, et d'autant de filles, que Minos lui avait imposé à cause de la mort de son fils Androgée. Hélas! mon père Egée qui m'attendait, ayant cru voir la voile noire au lieu de la blan-

che, se jeta dans la mer, et je le trouvai mort en arrivant. Dès-lors je gouvernai sagement Athènes.

HERC. Comment l'aurais-tu gouvernée, puisque tu étais tous les jours dans de nouvelles expéditions de guerre, et que tu mis par tes amours le feu dans toute la Grèce?

THÉS. Ne parlons plus d'amours : sur ce chapitre honteux nous ne nous en devons rien l'un à l'autre.

HERC. Je l'avoue de bonne foi : je te le cède même pour l'éloquence. Mais ce qui décide, c'est que tu es dans les Enfers à la merci de Pluton que tu as irrité, et que je suis au rang des immortels dans le haut Olympe.

III. DIALOGUE.

ACHILLE ET CHIRON.

Peinture vive des écueils d'une jeunesse bouillante dans un prince né pour commander.

ACH. A QUOI me sert-il d'avoir reçu tes instructions? Tu ne m'as jamais parlé que de sagesse, de valeur, de gloire, d'héroïsme. Avec tes beaux discours, me voilà devenu ombre vaine : ne m'aurait-il pas mieux valu passer une longue et déli-

cieuse vie chez le roi Lycomède, déguisé en fille, avec les princesses filles de ce roi?

CHIR. Hé bien, veux-tu demander au destin de retourner parmi ces filles? tu fileras, tu perdras toute ta gloire; on fera sans toi un second siège de Troye; le fier Agamemnon ton ennemi sera chanté par Homère. Thersite même ne sera pas oublié. Mais pour toi, tu seras enseveli honteusement dans les ténèbres.

ACH. Agamemnon m'enlever ma gloire! Moi demeurer dans un honteux oubli! Je ne puis le souffrir, et j'aimerais mieux périr encore une fois de la main du lâche Pâris.

CHIR. Mes instructions sur la vertu ne sont donc pas à mépriser.

ACH. Je l'avoue; mais pour en profiter je voudrais retourner au monde.

CHIR. Qu'y ferais-tu cette seconde fois?

ACH. Qu'est-ce que j'y ferais? J'éviterais la querelle que j'eus avec Agamemnon: par-là j'épargnerais la vie de mon ami Patrocle, et le sang de tant d'autres Grecs que je laissai périr sous le glaive cruel des Troyens, pendant que je me roulais de désespoir sur le sable du rivage comme un insensé.

CHIR. Mais ne t'avais-je pas prédit que ta colère te ferait faire toutes ces folies?

ACH. Il est vrai, tu me l'avais dit cent

fois : mais la jeunesse écoute-t-elle ce qu'on lui dit? elle ne croit que ce qu'elle voit. O si je pouvais redevenir jeune !

CHIR. Tu redeviendrais emporté et indocile.

ACH. Non, je te le promets.

CHIR. Hé ne m'avais-tu pas promis cent et cent fois dans mon antre de Thessalie, de te modérer quand tu serais au siége de Troye ? L'as-tu fait ?

ACH. J'avoue que non.

CHIR. Tu ne le ferais pas mieux quand tu redeviendrais jeune : tu promettrais comme tu promets, et tu tiendrais ta promesse comme tu l'as tenue.

ACH. La jeunesse est donc une étrange maladie !

CHIR. Tu voudrais pourtant encore en être malade.

ACH. Il est vrai ; mais la jeunesse serait charmante si on pouvait la rendre modérée, et capable de faire des réflexions. Toi qui connais tant de remèdes, n'en as-tu point quelqu'un pour guérir cette fougue, ce bouillon du sang plus dangereux qu'une fièvre ardente ?

CHIR. Le remède est de se craindre soi-même, de croire les gens sages, de les appeler à son secours, de profiter de ses fautes passées pour prévoir ce qu'il faut éviter à l'avenir, et d'invoquer souvent

Minerve, dont la sagesse est au-dessus de la valeur emportée de Mars.

ACH. Hé bien, je ferai tout cela, si tu peux obtenir de Jupiter qu'il me rappelle à la jeunesse florissante où je me suis vu. Fais qu'il te rende aussi la lumière, et qu'il m'assujétisse à tes volontés, comme Hercule le fut à celles d'Euristhée.

CHI. J'y consens; je vais faire cette prière au père des Dieux; je sais qu'il m'exaucera. Tu renaîtras après une longue suite de siècles, avec du génie, de l'élévation, du courage, du goût pour les Muses : mais avec un naturel impatient et impétueux; tu auras Chiron à tes côtés, nous verrons l'usage que tu en feras.

IV. DIALOGUE.

ACHILLE ET HOMÈRE.

Manière aimable de faire naître dans le cœur d'un jeune prince l'amour des belles-lettres et de la gloire.

ACH. JE suis ravi, grand Poète, d'avoir servi à t'immortaliser. Ma querelle contre Agamemnon, ma douleur de la mort de Patrocle, mes combats contre les Troyens, la victoire que je remportai sur Hector, t'ont donné le plus beau sujet de poême qu'on ait jamais vu.

HOM. J'avoue que le sujet est beau, mais j'en aurais bien pu trouver d'autres : Une preuve qu'il y en a d'autres, c'est que j'en ai trouvé effectivement. Les aventures du sage et patient Ulysse valent bien la colère de l'impétueux Achille.

ACH. Quoi, comparer le rusé et trompeur Ulysse, au fils de Thétis, plus terrible que Mars ! Va, Poète ingrat, tu sentiras....

HOM. Tu as oublié que les ombres ne doivent point se mettre en colère. Une colère d'ombre n'est guères à craindre. Tu n'a plus d'autres armes à employer que de bonnes raisons.

ACH. Pourquoi viens-tu me désavouer que tu me dois la gloire de ton plus beau Poème ? L'autre n'est qu'un amas de contes de vieilles : tout y languit, tout sent son vieillard dont la vivacité est éteinte, et qui ne sait point finir.

HOM. Tu ressembles à bien des gens, qui, faute de connaître les divers genres d'écrire, croient qu'un Auteur ne se soutient pas quand il passe d'un genre vif et rapide à un autre plus doux et plus modéré. Ils devraient savoir que la perfection est d'observer toujours les divers caractères, de varier son style suivant les sujets, de s'élever ou de s'abaisser à propos, et de donner par ce

contraste des caractères plus marqués et plus agréables. Il faut savoir sonner de la trompette, toucher la lyre, et jouer même de la flûte champêtre. Je crois que tu voudrais que je peignisse Calypso avec ses Nymphes dans sa grotte, ou Nausicaa sur le rivage de la mer, comme les héros et les dieux mêmes combattant aux portes de Troye ? Parle de guerre, c'est ton fait, et ne te mêle jamais de décider sur la poésie en ma présence.

ACH. O que tu es fier, bon homme aveugle ! tu te prévaux de ma mort.

HOM. Je me prévaux aussi de la mienne. Tu n'es plus que l'ombre d'Achille, et moi je ne suis que l'ombre d'Homère.

ACH. Ah ! que ne puis-je faire sentir mon ancienne force à cette ombre ingrate ?

HOM. Puisque tu me presses tant sur l'ingratitude, je veux enfin te détromper. Tu ne m'as fourni qu'un sujet que je pouvais trouver ailleurs ; mais moi, je t'ai donné une gloire qu'un autre n'eut pu te donner, et qui ne s'effacera jamais.

ACH. Comment ! tu t'imagines que sans tes vers le grand Achille ne serait pas admiré de toutes les nations et de tous les siècles.

défaut de goût attire l'ignorance, la grossièreté et la barbarie. La barbarie déshonore toute une Nation, et ôte toute espérance de gloire durable au Prince qui règne. Ne sais-tu pas qu'Alexandre qui est depuis peu descendu ici-bas, pleurait de n'avoir point eu un Poète qui fit pour lui ce que j'ai fait pour toi? C'est qu'il avait le goût bon sur la gloire. Pour toi, tu me dois tout, et tu n'as point de honte de me traiter d'ingrat. Il n'est plus tems de s'emporter : ta colère devant Troye était bonne à me fournir le sujet d'un poême; mais je ne puis plus chanter les emportemens que tu aurais ici, et ils ne te feraient point d'honneur. Souviens-toi seulement que la Parque t'ayant ôté tous les autres avantages, il ne te reste plus que le grand nom que tu tiens de mes vers. Adieu. Quand tu seras de plus belle humeur, je viendrai te chanter dans ce bocage, certains endoits de l'Iliade : par exemple, la défaite des Grecs en ton absence : la consternation des Troyens dès qu'on te vit paraître pour venger Patrocle, les Dieux mêmes étonnés de te voir comme Jupiter foudroyant. Après cela, dis, si tu l'oses, qu'Achille ne doit point sa gloire à Homère.

V. DIALOGUE.

ACHILLE ET ULYSSE.

Caractère d'Achille et d'Ulysse.

UL. BONJOUR, fils de Thétis, je suis enfin descendu après une longue vie dans ces tristes lieux où tu fus précipité dès la fleur de ton âge.

ACH. J'ai vécu peu, parce que les destins injustes n'ont pas permis que j'acquisse plus de gloire qu'ils n'en veulent accorder aux mortels.

UL. Ils m'ont pourtant laissé vivre long-tems parmi des dangers infinis, d'où je suis toujours sorti avec honneur.

ACH. Quel honneur, de prévaloir toujours par la ruse! Pour moi, je n'ai point su dissimuler; je n'ai su que vaincre.

UL. Cependant j'ai été jugé après ta mort le plus digne de porter tes armes.

ACH. BON! tu les as obtenues par ton éloquence, et non par ton courage. Je frémis quand je pense que les armes faites par le Dieu Vulcain, et que ma mère m'avait données, ont été la récompense d'un discoureur artificieux.

UL. Sache que j'ai fait de plus grandes choses que toi. Tu es tombé mort devant la ville de Troye qui était encore dans toute sa gloire, et c'est moi qui l'ai renversée.

ACH. Il est plus beau de périr par l'injuste courroux des dieux, après avoir vaincu ses ennemis, que de finir une guerre en se cachant dans un cheval, et en se servant des mystères de Minerve pour tromper ses ennemis.

UL. As-tu donc oublié que les Grecs me doivent Achille même. Sans moi tu aurais passé une vie honteuse parmi les filles du roi Lycomède. Tu me dois toutes les belles actions que je t'ai contraint de faire.

ACH. Mais enfin je les ai faites; et toi, tu n'as rien fait que des tromperies. Pour moi, quand j'étais parmi les filles de Lycomède, c'est que ma mère Thétis, qui savait que je devais périr au siège de Troye, m'avait caché pour sauver ma vie. Mais toi, qui ne devais point mourir, pourquoi faisais-tu le fou avec ta charrue, quand Palamède découvrit si bien ta ruse. O qu'il y a de plaisir de voir tromper un trompeur! Il mit, t'en souviens-tu, Télémaque dans le champ, pour voir si tu ferais passer la charrue sur ton propre fils.

UL. Je m'en souviens; mais j'aimais Pénélope, que je ne voulais pas quitter. N'as-tu point fait de plus grandes folies pour Briséis, quand tu quittas le camp des Grecs, et fus cause de la mort de ton ami Patrocle?

ACH. Oui, mais quand je retournai, je vengeai Patrocle, et je vainquis Hector. Qui as-tu vaincu en ta vie, si ce n'est Irus, ce gueux d'Ithaque.

UL. Et les amans de Pénélope, et le Cyclope Polyphême.

ACH. Tu as pris ces amans en trahison. C'était des hommes amollis par les plaisirs, et presque toujours ivres. Pour Polyphême, tu n'en devrais jamais parler. Si tu eusses osé l'attendre, il t'aurait fait payer bien chèrement l'œil que tu lui crévas pendant son sommeil.

UL. Mais enfin j'ai essuyé pendant vingt ans au siège de Troye, et dans mes voyages, tous les dangers et tous les malheurs qui peuvent exercer le courage et la sagesse d'un homme. Mais qu'as-tu jamais eu à conduire? Il n'y avait en toi qu'une impétuosité folle, et une fureur que les hommes grossiers ont nommé courage. La main du lâche Pâris en est venue à bout.

ACH. Mais toi qui te vantes de ta prudence, ne t'es-tu pas fait tuer sottement

par ton propre fils Télégone qui te naquit de Circé? Tu n'eus pas la précaution de te faire reconnaître par lui. Voilà un plaisant sage, pour me traiter de fou.

UL. Va, je te laisse avec l'ombre d'Ajax, aussi brutal que toi, et aussi jaloux de ma gloire.

VI. DIALOGUE.

ULYSSE ET GRILLUS.

La condition des hommes serait pire que celle des bêtes, si la solide Philosophie et la vraie Religion ne les soutenait.

UL. N'ÊTES-VOUS pas bien-aise, mon cher Grillus, de me revoir et d'être en état de reprendre votre ancienne forme?

GRIL. Je suis bien-aise de vous voir, favori de Minerve; mais pour le changement de forme, vous m'en dispenserez, s'il vous plaît.

UL. Hélas! mon pauvre enfant, savez-vous bien comment vous êtes fait? Assurément vous n'avez point la taille belle; un gros corps courbé vers la terre, de longues oreilles pendantes, de petits

yeux à peine entr'ouverts, un grouin horrible, un vilain poil grossier et hérissé. Enfin vous êtes une hideuse personne ; je vous l'apprends, si vous ne le savez pas. Si peu que vous ayiez de cœur, vous vous trouverez trop heureux de redevenir homme.

GRIL. Vous avez beau dire, je n'en ferai rien. Le métier de cochon est plus joli. Il est vrai que ma figure n'est pas fort élégante ; mais j'en serai quitte pour ne me regarder jamais au miroir : aussi bien, de l'humeur dont je suis depuis quelque tems, je n'ai guères à craindre de me mirer dans l'eau, et de m'y reprocher ma laideur. J'aime mieux un bon bourbier qu'une claire fontaine.

UL. Cette saleté ne vous fait-elle point horreur ? Vous ne vivez que d'ordure ; vous vous vautrez dans des lieux infects ; vous êtes toujours puant à faire bondir le cœur.

GRIL. Qu'importe, tout dépend du goût. Cette odeur est plus douce pour moi que celle de l'ambre ; et cette ordure est du nectar pour moi.

UL. J'en rougis pour vous. Est-il possible que vous ayiez sitôt oublié ce que l'humanité a de noble et d'avantageux ?

GRIL. Ne me parlez plus de l'humanité : sa noblesse n'est qu'imaginaire :

tous ces maux sont réels, et les biens ne sont qu'en idée. J'ai un corps sale et couvert d'un poil hérissé; mais je n'ai plus besoin d'habits, et vous seriez plus heureux dans vos tristes aventures, si vous aviez le corps aussi velu que moi, pour vous passer de vêtement. Je trouve partout ma nourriture, jusques dans les lieux les plus dégoûtans. Les procès et les guerres, et tous les autres embarras de la vie ne sont plus rien pour moi. Il ne me faut ni cuisinier, ni barbier, ni tailleur, ni architecte. Me voilà libre et content à peu de frais. Pourquoi me rengager dans les besoins des hommes.

Ul. Il est vrai que l'homme a de grands besoins; mais les arts, qu'il a inventés pour satisfaire à ses besoins, se tournent à sa gloire, et font ses délices.

Gril. Il est plus sûr d'être exempt de tous ces besoins, que d'avoir les moyens les plus merveilleux d'y remédier. Il vaut mieux jouir d'une santé parfaite, sans aucune science de la médecine, que d'être toujours malade avec des remèdes excellens pour se guérir.

Ul. Mais, mon cher Grillus, vous ne comptez donc pour rien l'éloquence, la poésie, la musique, la science des arts et du monde entier; celle des figures et des nombres? Avez-vous re-

noncé à notre chère patrie, aux sacrifices, aux festins, aux jeux, aux danses, aux combats, aux couronnes qui servent de prix aux vainqueurs ? Répondez.

GRIL. Mon tempéramment de cochon est si heureux, qu'il me met au-dessus de toutes ces belles choses. J'aime mieux grognoner que d'être aussi éloquent que vous. Ce qui me dégoûte de l'éloquence, c'est que la vôtre même, qui égale celle de Minerve, ne me persuade ni ne me touche. Je ne veux persuader personne, et je n'ai que faire d'être persuadé. Je suis aussi peu curieux de vers que de prose ; tout cela est devenu viande creuse pour moi. Pour les combats de la lute et des chariots, je les laisse volontiers à ceux qui sont passionnés pour une couronne, comme les enfans pour leurs jouets : je ne suis plus assez dispos pour remporter le prix ; et je ne l'envierai point à un autre moins chargé de lard et de graisse. Pour la musique, j'en ai perdu le goût ; et le goût décide de tout : le goût qui vous y attache m'en a détaché : n'en parlons plus. Retournez à Ithaque. La patrie d'un cochon se trouve par-tout où il y a du gland. Allez, régnez, revoyez Pénélope, punissez ses amans. Pour moi, ma Pénélope est la truie qui est ici près, qui règne dans mon étable ; et rien ne trouble

mon empire. Beaucoup de rois dans des palais dorés ne peuvent atteindre à mon bonheur ; on les nomme fainéans et indignes du trône, quand ils veulent régner comme moi, sans tourmenter le genre humain.

UL. Vous ne songez pas qu'un cochon est à la merci des hommes, et qu'on ne l'engraisse que pour l'égorger. Avec ce beau raisonnement vous finirez bientôt votre destinée. Les hommes au rang desquels vous ne voulez pas être, mangeront votre lard, vos boudins et vos jambons.

GRIL. Il est vrai que c'est le danger de mon état ; mais le vôtre n'a-t-il pas aussi ses périls ? Je m'expose à la mort par une vie douce dont la volupté est réelle : vous vous exposez de même à une mort prompte par une vie malheureuse, et pour une gloire chimérique. Je conclus qu'il vaut mieux être cochon que héros. Apollon lui-même dût-il chanter un jour vos victoires, son chant ne vous guérirait point de vos peines, et ne vous garantirait point de la mort. Le régime d'un cochon vaut bien mieux.

UL. Vous êtes donc assez insensé et assez abruti pour mépriser la sagesse, qui égale presque les hommes aux dieux ?

GRIL. Au contraire, c'est par la sagesse que je méprise les hommes. C'est

une impiété de croire qu'ils ressemblent aux dieux, puisqu'ils sont aveugles et injustes, trompeurs, malfaisans, malheureux, et dignes de l'être, armés cruellement les uns contre les autres, et autant ennemis d'eux-mêmes que de leurs voisins : à quoi aboutit cette sagesse que l'on vante tant ? Elle ne redresse point les mœurs des hommes ; elle ne se tourne qu'à flatter et à contenter leurs passions. Ne vaudrait-il pas mieux n'avoir pas de raison, que d'en avoir pour autoriser les choses les plus déraisonnables ? Ah ! ne me parlez plus de l'homme. C'est le plus injuste, et par conséquent le plus déraisonnable de tous les animaux. Sans flatterie, un cochon est une assez bonne personne : il ne fait ni fausse monnaie ni faux contrats ; il ne se parjure jamais ; il n'a ni avarice, ni ambition ; la gloire ne lui fait point faire de conquêtes injustes ; il est ingénu et sans malice ; sa vie se passe à boire, manger et dormir. Si tout le monde lui ressemblait, tout le monde dormirait aussi dans un profond repos, et vous ne seriez pas ici. Pâris n'aurait pas enlevé Hélène. Les Grecs n'auraient pas renversé la superbe ville de Troye après un siége de dix ans. Vous n'auriez point erré sur mer et sur terre au gré de la fortune, et vous n'auriez pas be-

soin de conquérir votre propre royaume. Ne me parlez donc plus de raison; car les hommes n'ont que de la folie. Ne vaut-il pas mieux être bête que méchant fou ?

UL. J'avoue que je ne puis assez m'étonner de votre stupidité.

GRIL. Belle merveille qu'un cochon soit stupide! Chacun doit garder son caractère; vous gardez le vôtre d'homme inquiet, éloquent, impérieux, plein d'artifice, et perturbateur du repos public. La nation à laquelle je suis incorporé est modeste, silencieuse, ennemie de la subtilité et des beaux discours. Elle va sans raisonner tout droit au plaisir.

UL. Du moins, vous ne sauriez désavouer que l'immortalité, réservée aux hommes, n'élève infiniment leur condition au-dessus des bêtes? Je suis effrayé de l'aveuglement de Grillus, quand je songe qu'il compte pour rien les délices des Champs-Élisées, où les hommes vivent heureux après leur mort.

GRIL. Arrêtez, s'il vous plaît. Je ne suis pas encore tellement cochon, que je renonçasse à être homme, si vous me montriez dans l'homme une immortalité véritable; mais pour n'être qu'une ombre, et encore une ombre plaintive,

qui regrette jusques dans les Champs-Élisées, avec lâcheté, les misérables peines de ce monde, j'avoue que cette ombre d'immortalité ne vaut pas la peine de se contraindre. Achille dans les Champs-Elisées joue au palet sur l'herbe; mais il donnerait toute sa gloire, qui n'est qu'un songe, pour être l'infâme Thersite au nombre des vivans. Cet Achille, si désabusé de la gloire, n'est plus qu'un phantôme; ce n'est plus lui-même; on n'y reconnaît plus ni son courage ni ses sentimens; c'est un je ne sais quoi, qui ne reste de lui que pour le déshonorer. Cette ombre vaine n'est non plus Achille, que la mienne est mon corps. N'espérez donc pas, éloquent Ulysse, m'éblouir par une fausse apparence d'immortalité. Je veux quelque chose de plus réel; faute de quoi je persiste à demeurer dans l'état où je suis. Montrez-moi qne l'homme a en lui quelque chose de plus noble que son corps, et qui soit exempt de la corruption. Montrez-moi que ce qui pense en l'homme n'est point le corps, et subsiste toujours après cette machine grossière et déconcertée. Enfin, faites voir que ce qui reste de l'homme après cette vie est un être véritablement heureux. Etablissez que les dieux ne sont point injustes, et qu'il

y a au-delà de cette vie une solide récompense pour la vertu, toujours souffrante ici-bas : aussitôt, divin fils de Laërte, je cours avec vous au travers des dangers ; je sors content de l'étable de Circé : je ne suis plus cochon, je redeviens homme, et homme en garde contre tous les plaisirs. Par tout autre chemin, vous ne me conduirez jamais à votre but. J'aime mieux n'être que cochon gros et gras, content de mon ordure, que d'être homme faible, vain, léger, malin, trompeur et injuste, qui n'espère d'être après sa mort qu'une ombre triste, plaintive, et un phantôme mécontent de sa condition.

VII. DIALOGUE.

ROMULUS ET RÉMUS.

La grandeur où on ne parvient que par le crime, ne saurait donner ni gloire ni bonheur solide.

RÉM. ENFIN vous voilà, mon frère, au même état que moi : cela ne valait pas la peine de me faire mourir. Quelques années où vous avez régné seul sont finies, il n'en reste rien ; et vous les auriez passées plus doucement, si vous

aviez vécu en paix, partageant l'autorité avec moi.

ROM. Si j'avais eu cette modération, je n'aurais ni fondé la puissante ville que j'ai établie, ni fait les conquêtes qui m'ont immortalisé.

RÉM. Il valait mieux être moins puissant, et être plus juste et plus vertueux. Je m'en rapporte à Minos, et à ses deux collègues qui vont vous juger.

ROM. Cela est bien dur. Sur la terre personne n'eût osé me juger.

RÉM. Mon sang, dans lequel vous avez trempé vos mains, fera votre condamnation ici-bas, et noircira à jamais votre réputation sur la terre. Vous vouliez de l'autorité et de la gloire; l'autorité n'a fait que passer dans vos mains; elle vous a échappé comme un songe. Pour la gloire, vous ne l'aurez jamais. Avant que d'être grand homme, il faut être honnête homme; et on doit s'éloigner des crimes indignes des hommes avant que d'aspirer aux vertus des Dieux. Vous aviez l'humanité d'un monstre, et vous prétendiez être un héros.

ROM. Vous ne m'auriez pas parlé de la sorte impunément, quand nous tracions notre ville.

RÉM. Il est vrai : je ne l'ai que trop senti. Mais d'où vient que vous êtes des-

cendu ici? On disait que vous étiez devenu immortel.

ROM. Mon peuple a été assez sot pour le croire.

VII. DIALOGUE.

ROMULUS ET TATIUS.

Le vrai héroïsme est incompatible avec la fraude et la violence.

TAT. JE suis arrivé ici un peu plutôt que toi. Mais enfin nous y sommes tous deux, et tu n'es pas plus avancé que moi, ni mieux dans tes affaires.

ROM. La différence est grande ; j'ai la gloire d'avoir fondé une ville éternelle, avec un empire qui n'aura d'autres bornes que celles de l'univers ; j'ai vaincu les peuples voisins ; j'ai formé une nation invincible, d'une foule de criminels réfugiés. Qu'as-tu fait qu'on puisse comparer à ces merveilles?

TAT. Belles merveilles! assembler des voleurs, des scélérats, se faire chef de bandits, ravager impunément les pays voisins, enlever des femmes par trahison, n'avoir pour loi que la fraude et la violence, massacrer son propre frère ; voilà ce que j'avoue que je n'ai point fait. Ta ville durera tant qu'il plaira aux dieux ;

mais elle est élevée sur de mauvais fondemens. Pour ton empire, il pourra aisément s'étendre; car tu n'as appris à tes citoyens qu'à usurper le bien d'autrui. Ils ont grand besoin d'être gouvernés par un roi plus modéré et plus juste que toi; aussi dit-on que Numa, mon gendre, t'a succédé. Il est sage, juste, religieux, bienfaisant; c'est justement l'homme qu'il faut pour redresser la république et réparer tes fautes.

ROM. Il est aisé de passer sa vie à juger des procès, appaiser des querelles, à faire observer une police dans une ville : c'est une conduite faible et une vie obscure : mais remporter des victoires, faire des conquêtes; voilà ce qui fait les héros !

TAT. Bon ! voilà un étrange héroïsme qui n'aboutit qu'à assassiner les gens dont on est jaloux !

ROM. Comment, assassiner ! Je vois bien que tu me soupçonnes de t'avoir fait tuer.

TAT. Je ne t'en soupçonne nullement, car je n'en doute point : j'en suis sûr. Il y avait long-tems que tu ne pouvais plus souffrir que je partageasse la royauté avec toi. Tous ceux qui ont passé le Styx après moi m'ont assuré que tu n'as pas même sauvé les apparences. Nul regret de ma mort, nul soin de la venger,

ni de punir mes meurtriers. Mais tu as trouvé ce que tu méritais. Quand on apprend à des impies à massacrer un roi, bientôt ils sauront faire périr l'autre.

ROM. Hé bien, quand je t'aurais fait tuer, j'aurais suivi l'exemple de mauvaise foi que tu m'avais donné, en trompant cette pauvre fille qu'on nommait Tarpeïa. Tu voulus qu'elle te laissât monter avec tes troupes pour surprendre la Roche qui fut de son nom appelée Tarpeïenne. Tu lui avais promis de lui donner ce que les Sabins portaient à la main gauche; elle croyait avoir les bracelets de grand prix qu'elle avait vus; on lui donna tous les boucliers dont on l'accabla sur-le-champ. Voilà une action perfide et cruelle....

TAT. La tienne, de me faire tuer en trahison, est encore plus noire; car nous avions juré alliance et uni nos deux peuples. Mais je suis vengé. Tes sénateurs ont bien su réprimer ton audace et ta tyrannie; il n'est pas resté aucune parcelle de ton corps déchiré. Apparemment chacun eut soin d'emporter son morceau sous sa robe. Voilà comme on te fit Dieu. Proculus te vit avec une majesté d'immortel. N'es-tu pas content de ces honneurs, toi qui es si glorieux?

ROM. Pas trop; mais il n'y a point de

remède à mes maux. On me déchire, et on m'adore. C'est une espèce de dérision. Si j'étais encore vivant, je les....

TAT. Il n'est plus tems de menacer; les ombres ne sont plus rien. Adieu, méchant, je t'abandonne.

IX. DIALOGUE.

ROMULUS ET NUMA POMPILIUS.

Combien est plus solide la gloire d'un Roi sage et pacifique, que celle d'un Conquérant injuste.

ROM. Vous avez bien tardé à venir ici : votre règne a été bien long?

NUM. POMP. C'est qu'il a été très-paisible. Le moyen de parvenir en régnant à une extrême vieillesse, c'est de ne faire de mal à personne, de n'abuser point de l'autorité, et de faire en sorte que personne n'ait d'intérêt à souhaiter notre mort.

ROM. Quand on se gouverne avec tant de modération, on vit obscurément; on meurt sans gloire. On a la peine de gouverner les hommes. L'autorité ne donne aucun plaisir. Il vaut bien mieux vaincre, abattre tout ce qui résiste, et aspirer à l'immortalité.

NUM. POMP. Mais votre immortalité, je vous prie, en quoi consiste-t-elle? J'avais ouï dire que vous étiez au rang des dieux, nourri de nectar à la table de Jupiter; d'où vient que je vous trouve ici?

ROM. A parler franchement, les sénateurs jaloux de ma puissance se défirent de moi, et me comblèrent d'honneurs, après m'avoir mis en pièces. Ils aimèrent mieux m'invoquer comme Dieu, que de m'obéir comme à leur roi.

NUM. POMP. Quoi donc, ce que Proculus raconta n'est pas vrai?

ROM. Hé, ne savez-vous pas combien on fait accroire de choses au peuple? Vous en êtes plus instruit qu'un autre, vous qui lui avez persuadé que vous étiez inspiré par la nymphe Égérie. Proculus voyant le peuple irrité de ma mort voulut le consoler par une fable. Les hommes aiment à être trompés; la flatterie appaise les plus grandes douleurs.

NUM. POMP. Vous n'avez donc eu pour toute immortalité, que des coups de poignard?

ROM. Mais j'ai eu des autels, des prêtres, des victimes, de l'encens.

NUM. POMP. Mais cet encens ne guérit de rien : vous n'en êtes pas moins ici une

ombre vaine et impuissante, sans espérance de revoir jamais la lumière du jour. Vous voyez donc qu'il n'y a rien de si solide que d'être bon, juste, modéré et aimé des peuples. On vit long-tems; on est toujours en paix. A la vérité on n'a point d'encens, on ne passe point pour immortel; mais on se porte bien, on règne sans trouble, et on fait beaucoup de bien aux hommes qu'on gouverne.

ROM. Vous, qui avez vécu si long-tems, vous n'étiez pas jeune quand vous avez commencé à régner.

NUM. POMP. J'avais quarante ans; et ç'a été mon bonheur : si j'eusse commencé à régner plutôt, j'aurais été, sans expérience et sans sagesse, exposé à toutes mes passions. La puissance est trop dangereuse, quand on est jeune et ardent. Vous l'avez bien éprouvé, vous qui dans vos emportemens avez tué votre propre frère, et qui vous êtes rendu insupportable à tous vos citoyens.

ROM. Puisque vous avez vécu si long-tems, il fallait que vous eussiez une bonne et fidèle garde autour de vous.

NUM. POMP. Point du tout : je commençai par me défaire de ces trois cents gardes que vous aviez choisis, et qu'on nommait *Célères*. Un homme qui accepte

avec peine la royauté, qui ne la veut que pour le bien public, et qui serait content de la quitter, n'a point à craindre la mort comme un tyran. Pour moi, je croyais faire une grace aux Romains de les gouverner. Je vivais pauvrement pour enrichir le peuple. Toutes les nations voisines auraient souhaité d'être sous ma conduite. En cet état faut-il des gardes? Pour moi, pauvre mortel, personne n'avait d'intérêt à me donner l'immortalité dont le sénat vous jugea digne. Ma garde était l'amitié des citoyens qui me regardaient comme leur père. Un roi ne peut-il pas confier sa vie à un peuple qui lui confie ses biens, son repos, sa conservation? La confiance est égale des deux côtés.

ROM. A vous entendre, on croirait que vous avez été roi malgré vous; mais vous avez là-dessus trompé le peuple, comme vous lui en avez imposé sur la religion.

NUM. POMP. On m'est venu chercher dans ma solitude de Cures. D'abord j'ai représenté que je n'étais point propre à gouverner un peuple belliqueux accoutumé à des conquêtes; qu'il leur fallait un Romulus toujours prêt à vaincre. J'ajoutai que la mort de Tatius et la vôtre ne me donnait pas grande envie de

succéder à ces deux Rois. Enfin je représentai que je n'avais jamais été à la guerre. On persista à me désirer; je me rendis; mais j'ai toujours vécu pauvre, simple, modéré dans la royauté, sans me préférer à aucun citoyen. J'ai réuni les deux peuples des Sabins et des Romains, en sorte que l'on ne peut plus les distinguer. J'ai fait revivre l'âge d'or. Tous les peuples non-seulement des environs de Rome, mais encore de l'Italie, ont senti l'abondance que j'ai répandue par-tout. Le labourage mis en honneur a adouci les peuples farouches et les a attachés à la patrie, sans leur donner une ardeur inquiète pour envahir les terres de leurs voisins.

ROM. Cette paix et cette abondance ne servent qu'à énorgueillir les peuples, qu'à les rendre indociles à leur roi, qu'à les amollir; en sorte qu'ils ne peuvent plus ensuite supporter les fatigues et les périls de la guerre. Si on fût venu vous attaquer, qu'auriez-vous fait, vous qui n'aviez pas vu la guerre? Il aurait fallu dire aux ennemis d'attendre jusqu'à ce que vous eussiez consulté la Nymphe.

NUM. POMP. Si je n'ai pas su faire la guerre comme vous, j'ai su l'éviter, et me faire respecter et aimer de tous mes

voisins. J'ai donné des lois aux Romains, qui, en les rendant justes, laborieux, sobres, les rendront toujours assez redoutables à ceux qui voudront les attaquer. Je crains bien encore qu'ils ne se ressentent trop de l'esprit de rapine et de violence auquel vous les aviez accoutumés.

X. DIALOGUE.

XERCÈS ET LÉONIDAS.

La sagesse et la valeur rendent les États invincibles, et non pas le grand nombre des sujets, ni l'autorité sans bornes des Princes.

XERC. JE prétends, Léonidas, te faire un grand honneur. Il ne tient qu'à toi d'être toujours à ma suite sur le bord du Styx.

LÉON. Je n'y suis descendu que pour ne te voir jamais, et pour repousser ta tyrannie. Va chercher tes esclaves et tes flatteurs; voilà la compagnie qu'il te faut.

XERC. Voyez ce brutal, cet insolent. Un gueux qui n'eut jamais que le nom de roi, sans autorité ! un capitaine de bandits! Quoi! tu n'as point de honte de te

comparer au grand roi ? As-tu donc oublié que je couvrais la terre de soldats et la mer de navires ? Ne sais-tu pas que mon armée ne pouvait en un repas se désaltérer sans faire tarir des rivières ?

LÉON. Comment oses-tu vanter la multitude de tes troupes ? Trois cents Spartiates que je commandais aux Thermopiles furent tués par ton armée innombrable, sans pouvoir être vaincus. Ils ne succombèrent qu'après s'être lassés de tuer. Ne vois-tu pas encore ici-près ces ombres errantes en foule qui couvrent le rivage ? Ce sont les vingt mille Perses que nous avons tués. Demande-leur combien un Spartiate seul vaut d'autres hommes, et sur-tout des tiens ? C'est la valeur, et non pas le nombre qui rend invincible.

XERC. Ton action est un coup de fureur et de désespoir.

LÉON. C'était une action sage et généreuse. Nous crûmes que nous devions nous vouer à une mort certaine, pour t'apprendre ce qu'il en coûte quand on veut mettre les Grecs dans la servitude, et pour donner le tems à toute la Grèce de se préparer à vaincre ou à périr comme nous. Et effet, cet exemple de courage étonna les Perses, et ranima les Grecs découragés. Notre mort fut bien employée.

XERC. Ho ! que je suis fâché de n'être point entré dans le Péloponnèse, après avoir ravagé l'Attique : j'aurais mis en cendres ta Lacédémone, comme j'y mis Athènes. Misérable impudent, je t'aurais...

LÉON. Ce n'est plus ici le tems ni des injures ni des flatteries. Nous sommes au pays de la vérité. T'imagines-tu donc être encore le grand roi ? Tes trésors sont bien loin. Tu n'as plus de gardes ni d'armées, plus de fastes ni de délices.

La louange ne vient plus chatouiller tes oreilles. Te voilà nud, seul, prêt à être jugé par Minos. Mais ton ombre est encore bien colère et bien superbe. Tu n'étais pas plus emporté quand tu faisais fouetter la mer. En vérité, tu méritais bien d'être fouetté toi-même pour cette extravagance. Et ces fers dorés, t'en souviens-tu, que tu fis jetter dans l'Hellespont, pour tenir les tempêtes dans ton esclavage ? Plaisant homme pour dompter la mer ! Tu fus contraint bientôt après de repasser en Asie dans une barque, comme un pêcheur. Voilà à quoi aboutit la folle vanité des hommes qui veulent forcer les lois de la nature, et oublier leur propre faiblesse.

XERC. Ah ! les rois qui peuvent tout (je le vois bien, mais hélas ! je le vois trop tard) sont livrés à toutes leurs passions.

Hé ! quel moyen, quand on est homme, de résister à sa propre puissance et à la flatterie de tous ceux dont on est entouré? O quel malheur, de naître dans de si grands périls !

LÉON. Voilà pourquoi je fais plus de cas de ma royauté que de la tienne. J'étais roi à condition de mener une vie dure, sobre et laborieuse comme mon peuple. Je n'étais roi que pour défendre ma patrie, et pour faire régner les lois; ma royauté me donnait le pouvoir de faire du bien, sans me permettre de faire du mal.

XERC. Oui; mais tu étais pauvre, sans éclat, sans autoriré. Un de mes Satrapes était bien plus grand et plus magnifique que toi.

LÉON. Je n'aurais pas eu de quoi percer le Mont-Athos comme toi. Je croyais même que chacun de tes Satrapes volait dans sa province plus d'or et d'argent que nous n'en avions dans toute notre république. Mais nos armes, sans être dorées, savaient fort bien percer ces hommes lâches et efféminés, dont la multitude te donnait une si vaine confiance.

XERC. Mais enfin si je fusse entré d'abord dans le Péloponnèse, toute la Grèce était dans les fers. Aucune ville, pas même la tienne, n'eût pu me résister.

LÉON. Je le crois comme tu le dis, et c'est en quoi je méprise la grande puissance d'un peuple barbare, qui n'est ni instruit ni aguerri. Il manque de sages conseils; ou si on les lui offre; il ne sait pas les suivre, et préfère toujours d'autres conseils faibles ou trompeurs.

XERC. Les Grecs voulaient faire une muraille pour fermer l'Isthme. Mais elle n'était pas encore faite, et je pouvais y entrer.

LÉON. La muraille n'était pas encore faite, il est vrai; mais tu n'étais pas fait pour prévenir ceux qui la voulaient faire. Ta faiblesse fut encore plus salutaire aux Grecs que leur force.

XERC. Si j'eusse pris cet Isthme, j'aurais fait voir....

LÉON. Tu aurais fait quelqu'autre faute. Car il fallait que tu en fisses, étant aussi gâté que tu l'étais par la molesse, par l'orgueil et par la haine des conseils sincères: tu étais encore plus facile à surprendre que l'Isthme.

XERC. Mais je n'étais ni lâche ni méchant, comme tu t'imaginais.

LÉON. Tu avais naturellement du courage et de la bonté de cœur. Les larmes que tu répandis à la vue de tant de milliers d'hommes, dont il n'en devait rester aucun sur la terre avant la fin du siècle,

marquent assez ton humanité. C'est le plus bel endroit de ta vie. Si tu n'avais pas été un roi trop puissant et trop heureux, tu aurais été un assez honnête homme.

XI. DIALOGUE.

SOLON ET PISISTRATE.

La tyrannie est souvent plus funeste aux Souverains qu'aux Peuples.

SOL. HÉ bien ! tu croyais devenir le plus heureux des mortels en rendant tes concitoyens tes esclaves ? Te voilà bien avancé. Tu as méprisé toutes mes remontrances; tu as foulé aux pieds toutes mes lois. Que te reste-t-il de ta tyrannie que l'exécration des Athéniens, et les justes peines que tu vas endurer dans le noir Tartare ?

PIS. Mais je gouvernais assez doucement. Il est vrai que je voulais gouverner et sacrifier tout ce qui était suspect à mon autorité.

SOL. C'est ce qu'on appelle un tyran. Il ne fait pas le mal par le seul plaisir de le faire ; mais le mal ne lui coûte rien, toutes les fois qu'il le croit utile à l'accroissement de sa grandeur.

trahi, dépossédé, et puni de ton usurpation? Tu avais donc plus à craindre que ce peuple même captif, à qui tu te rendais redoutable.

PIS. Je l'avoue franchement, la tyrannie ne me donnait aucun vrai plaisir. Mais je n'aurais pas eu le courage de la quitter. En perdant l'autorité, je serais tombé dans une langueur mortelle.

SOL. Reconnais donc combien la tyrannie est pernicieuse pour le tyran, aussi bien que pour le peuple: il n'est point heureux de l'avoir, il est malheureux de la perdre.

XII. DIALOGUE.

SOLON ET JUSTINIEN.

Idée juste des Lois propres à rendre un peuple bon et heureux.

JUST. RIEN n'est semblable à la majesté des lois Romaines. Vous avez eu chez les Grecs la réputation d'un grand législateur. Mais si vous aviez vécu parmi nous, votre gloire aurait été bien obscurcie.

SOL. Pourquoi m'aurait-on méprisé en votre pays?

JUST. C'est que les Romains ont bien enchéri sur les Grecs pour le nombre des lois, et pour leur perfection.

SOL. En qui ont-ils donc enchéri ?

JUST. Nous avons une infinité de lois merveilleuses, qui ont été faites en divers tems. J'aurai dans tous les siècles la gloire d'avoir compilé dans mon code tout ce grand corps de lois.

SOL. J'ai ouï dire souvent à Cicéron ici-bas, que les lois des douze tables étaient les plus parfaites que les Romains aient eues. Vous trouverez bon que je remarque en passant que ces lois allèrent de Grèce à Rome, et qu'elles venaient principalement de Lacédémone.

JUST. Elles viendront d'où il vous plaira : mais elles étaient trop simples, et trop courtes, pour entrer en comparaison avec nos lois, qui ont tout prévu, tout décidé, tout mis en ordre avec un détail infini.

SOL. Pour moi, je croyais que des lois, pour être bonnes, devaient être claires, simples, courtes, proportionnées à tout un peuple, qui doit les entendre, les retenir facilement, les aimer, les suivre à toute heure et à tout moment.

JUST. Mais des lois simples et courtes n'exercent point assez la science et le génie des jurisconsultes. Elles n'approfondissent point assez les belles questions.

SOL. J'avoue qu'il me paraissait que les lois étaient faites pour éviter les questions

épineuses, pour conserver dans un peuple les bonnes mœurs, l'ordre et la paix: mais vous m'apprenez qu'elles doivent exercer les esprits subtils, et fournir de quoi plaider.

JUST. Rome a produit de savans jurisconsultes. Sparte n'avait que des soldats ignorans.

SOL. J'aurais cru que les bonnes lois sont celles qui font qu'on n'a pas besoin de jurisconsultes, et que tous les ignorans vivent en paix à l'abri de ces lois simples et claires, sans être réduits à consulter de vains sophistes sur le sens de divers textes, sur la manière de les concilier. Je conclurais que des lois ne sont guères bonnes, quand il faut tant de savans pour les expliquer, et qu'ils ne sont jamais d'accord entr'eux.

JUST. Pour accorder tout, j'ai fait ma compilation.

SOL. Tribonien me disait hier que c'est lui qui l'a faite.

JUST. Il est vrai : mais il l'a faite par mes ordres. Un empereur ne fait pas lui-même un tel ouvrage.

SOL. Pour moi qui ai régné, j'ai cru que la fonction principale de celui qui gouverne les peuples était de leur donner des lois qui règlent tout ensemble le roi et les peuples, pour les rendre bons et heureux. Commander des armées, et

remporter des victoires, n'est rien en comparaison de la gloire d'un législateur. Mais pour revenir à votre Tribonien, il n'a fait qu'une compilation de lois de divers tems, qui ont souvent varié ; et vous n'avez jamais eu un vrai corps de lois faites ensemble par un même dessein, pour former les mœurs et le gouvernement entier d'une nation. C'est un recueil de lois particulières pour décider sur les prétentions réciproques des particuliers. Mais les Grecs ont seuls la gloire d'avoir fait des lois fondamentales pour conduire un peuple sur des principes philosophiques, et pour régler toute sa politique et tout son gouvernement. Pour la multitude de vos lois que vous vantez tant, c'est ce qui me fait croire que vous n'en avez pas eu de bonnes, ou que vous n'avez pas su les conserver dans leur simplicité. Pour bien gouverner un peuple, il faut peu de juges et peu de lois. Il y a peu d'hommes capables d'être juges. La multitude des lois n'est pas moins pernicieuse. On ne les entend plus ; on ne les regarde plus. Dès qu'il y en a tant, on s'accoutume à les révérer en apparence, et à les violer sous de beaux prétextes. La vanité les fait faire avec faste ; l'avarice et les autres passions les font mépriser. On s'en joue par

la subtilité des sophistes, qui les expliquent comme chacun le demande pour son argent. De-là naît la chicane, qui est un monstre né pour dévorer le genre humain. Je juge des causes par leurs effets. Les lois ne me paraissent bonnes que dans les pays où l'on ne plaide point, et où des lois simples et courtes ont évité toutes les questions. Je ne voudrais ni dispositions par testament, ni adoptions, ni exhérédations, ni substitutions, ni échanges. Je ne voudrais qu'une étendue très-bornée de terre dans chaque famille; que ce bien fût inaliénable, et que le magistrat le partageât également aux enfans selon la loi, après la mort du père. Quand les familles se multiplieraient trop, à proportion de l'étendue des terres, j'enverrais une partie du peuple faire une colonie dans quelque île déserte. Moyennant cette règle courte et simple, je me passerais de tous ces fatras de lois, et je ne songerais qu'à régler les mœurs, qu'à élever la jeunesse à la sobriété, au travail, à la patience, au mépris de la mollesse, au courage contre les douleurs et contre la mort. Cela vaudrait mieux que de subtiliser sur les contrats ou sur les tutelles.

JUST. Vous renverseriez par des lois

si sèches tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans la jurisprudence.

SOL. J'aime mieux les lois simples, dures et sauvages, qu'un art ingénieux de troubler le repos des hommes, et de corrompre le fond des mœurs. Jamais on n'a vu tant de lois que de votre tems. Jamais on n'a vu votre empire si lâche, si efféminé, si abâtardi, si indigne des anciens Romains, qui ressemblaient aux Spartiates. Vous-même, vous n'avez été qu'un fourbe, qu'un impie, un scélérat, un destructeur des bonnes lois, un homme vain et faux en tout. Votre Tribonien a été aussi méchant, aussi double et aussi dissolu. Procope vous a démasqué. Je reviens aux lois : elles ne sont lois qu'autant qu'elles sont facilement conçues, crues, animées, suivies; et elles ne sont bonnes qu'autant que leur exécution rend les peuples bons et heureux. Vous n'avez fait personne bon et heureux par votre fastueuse compilation; d'où je conclus qu'elle mérite d'être brûlée. Je vois que vous vous fâchez. La majesté impériale se croit au-dessus de la vérité. Mais son ombre n'est plus qu'une ombre à qui on dit la vérité impunément. Je me retire néanmoins pour appaiser votre bile allumée.

XIII. DIALOGUE.

DÉMOCRITE ET HÉRACLITE.

Comparaison de Démocrite et d'Héraclite, où on donne l'avantage au dernier, comme plus humain.

DÉM. JE ne saurais m'accorder d'une philosophie triste.

HÉR. Ni moi d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers et qui ne déplaise.

DÉM. Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux : cela vous fera mal.

HÉR. Vous les prenez avec trop d'enjouement : votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveugle, si corrompu, si égaré?

DÉM. Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

HÉR. Mais enfin ce genre humain, dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez; c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

DÉM. Je ne me soucie guères de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

HÉR. S'ils sont fous vous n'êtes guères sage, ni bon, de ne les plaindre pas et d'insulter à leur folie. D'ailleurs qui vous répond que vous ne soyiez pas aussi extravagant qu'eux?

DÉM. Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

HÉR. Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

DÉM. Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi, si vous avez des larmes de reste; pour moi je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas? Répondez.

HÉR. Hélas! ils ne le sont que trop; c'est ce qui m'afflige. Nous convenons vous et moi en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égaremens. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs

blessures? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'ame. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri d'un malheureux qui a la jambe coupée, et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison.

DÉM. Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre; mais celui qui perd la raison, la perd par sa faute.

HÉR. Hé! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux qui s'arracherait lui-même les yeux, serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

DÉM. Accommodons-nous; il y a de quoi nous justifier tous deux. Il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris. Il est déplorable, et vous en pleurez. Chacun le regarde à sa mode, et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre. Se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des insensés.

HÉR. Tout cela est vrai; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit. C'est n'aimer ni les hommes, ni la vertu qu'ils abandonnent.

XIV. DIALOGUE.

HÉRODOTE ET LUCIEN.

Une trop grande crédulité est un excès à éviter; mais celui de l'incrédulité est bien plus funeste.

HÉR. AH! bon jour, mon ami, tu n'as plus envie de rire, toi qui as fait discourir tant d'hommes célèbres, en leur faisant passer la barque de Caron. Te voilà donc descendu à ton tour sur les bords du Styx? Tu avais raison de te jouer des tyrans, des flatteurs, des scélérats; mais de moi!

LUC. Quand est-ce que je m'en suis moqué? Tu me cherches querelle.

HÉR. Dans ton histoire véritable, et ailleurs, tu prends mes relations pour des fables.

LUC. Avais-je tort? Combien as-tu avancé de choses sur la parole des prêtres, et des autres gens qui veulent toujours du mystère et du merveilleux?

HÉR. Impie! tu ne croyais pas la religion.

LUC. Il fallait une religion plus pure et plus sérieuse que celle de Jupiter et de Vénus, de Mars, et d'Apollon, et des autres dieux, pour persuader les

gens de bon sens. Tant pis pour toi de l'avoir crue.

HÉR. Mais tu ne méprisais pas moins la philosophie? Rien n'était sacré pour toi.

LUC. Je méprisais les dieux, parce que les poètes nous les dépeignaient comme les plus malhonnêtes gens du monde. Pour les philosophes, ils faisaient semblant de n'estimer que la vertu, et ils étaient pleins de vices. S'ils eussent été philosophes de bonne foi, je les aurais respectés.

HÉR. Et Socrate, comment l'as-tu traité? Est-ce sa faute ou la tienne? Parle.

LUC. Il est vrai que j'ai badiné sur les choses dont on l'accusait; mais je ne l'ai pas condamné sérieusement.

HÉR. Faut-il se jouer aux dépens d'un si grand homme sur des calomnies grossières? Mais dis la vérité, tu ne songeais qu'à rire, qu'à te moquer de tout, qu'à montrer du ridicule en chaque chose, sans te mettre en peine d'en établir aucune solidement.

LUC. Hé, n'ai-je pas gourmandé les vices? N'ai-je pas foudroyé les grands qui abusent de leur grandeur? N'ai-je pas élevé jusqu'au ciel le mépris des richesses et des délices?

HÉR. Il est vrai, tu as bien parlé de la vertu; mais pour blâmer les vices de

tout le genre humain : c'était plutôt un goût de satyre, qu'un sentiment de solide philosophie. Tu louais même la vertu sans vouloir remonter jusqu'aux principes de religion et de philosophie, qui en sont les vrais fondemens.

LUC. Tu raisonnes mieux ici-bas que tu ne faisais dans tes grands voyages. Mais accordons-nous. Hé bien, je n'étais pas assez crédule, et tu l'étais trop.

HÉR. Ah! te voilà encore toi-même, tournant tout en plaisanterie. Ne serait-il pas tems que ton ombre eût un peu de gravité?

LUC. Gravité; j'en suis las, à force d'en avoir vu. J'étais environné de philosophes qui s'en piquaient, sans bonne foi, sans justice, sans amitié, sans modération, sans pudeur.

HÉR. Tu parles des philosophes de ton tems qui avaient dégénéré : mais.....

LUC. Que voulais-tu donc que je fisse? Que j'eusse vu ceux qui étaient morts plusieurs siècles avant ma naissance? Je ne me souvenais point d'avoir été au siège de Troye, comme Pythagore. Tout le monde ne peut pas avoir été Euphorbe.

HÉR. Autre moquerie. Et voilà tes réponses aux plus solides raisonnemens. Je souhaite, pour ta punition, que les dieux que tu n'as pas voulu croire t'en-

voient dans le corps de quelque voyageur qui aille dans tous les pays dont j'ai raconté des choses que tu traites de fabuleuses.

LUC. Après cela il ne me manquerait plus que de passer de corps en corps dans toutes les sectes de philosophes que j'ai décriés. Par-là je serais tour-à-tour de toutes les opinions contraires dont je me suis moqué. Cela serait bien joli. Mais tu as dit des choses à-peu-près aussi croyables.

HÉR. Va, je t'abandonne, et je me console, quand je songe que je suis avec Homère, Socrate, Pythagore, que tu n'as pas épargné plus que moi; enfin avec Platon, de qui tu as appris l'art des dialogues, quoique tu te sois moqué de sa philosophie.

XV. DIALOGUE.

SOCRATE ET ALCIBIADE.

Les plus grandes qualités naturelles ne servent souvent qu'à déshonorer, si elles ne sont soutenues par un amour constant de la vertu.

SOCR. TE voilà toujours agréable. Qui charmeras-tu dans les enfers?

ALC. Et toi, te voilà toujours censeur du genre humain. Qui persuaderas-tu ici, toi qui veux toujours persuader quelqu'un ?

SOCR. Je suis rebuté de vouloir persuader les hommes, depuis que j'ai éprouvé combien mes discours ont mal réussi pour te persuader la vertu.

ALC. Voulais-tu que je vécusse pauvre comme toi, sans me mêler des affaires publiques.

SOCR. Lequel valait mieux, ou de ne s'en mêler pas, ou de les brouiller, et de devenir l'ennemi de sa patrie ?

ALC. J'aime mieux mon personnage que le tien. J'ai été beau, magnifique, tout couvert de gloire, vivant dans les délices ; la terreur des Lacédémoniens et des Perses. Les Athéniens n'ont pu sauver leur ville qu'en me rappellant. S'ils m'eussent cru, Lysander ne serait jamais entré dans leur port. Pour toi, tu n'étais qu'un pauvre homme, laid, camus, chauve, qui passait sa vie à discourir, pour blâmer les hommes dans tout ce qu'ils font. Aristophane t'a joué sur le théâtre ; tu as passé pour un impie ; et on t'a fait mourir.

SOCR. Voilà bien des choses que tu mets ensemble. Examinons-les en détail. Tu as été beau, mais décrié pour avoir

fait de honteux usages de ta beauté. Les délices ont corrompu ton bon naturel. Tu as rendu de grands services à ta patrie ; mais tu lui as fait de grands maux. Dans les biens et dans les maux que tu lui as faits ; c'est une vaine ambition qui t'a fait agir, par conséquent il ne t'en revient aucune gloire véritable. Les ennemis de la Grèce, auxquels tu t'étais livré, ne pouvaient se fier à toi, et tu ne pouvais te fier à eux. N'aurait-il pas été plus glorieux de vivre pauvre dans ta patrie, et d'y souffrir patiemment tout ce que les méchans font d'ordinaire pour opprimer la vertu ? Il vaut mieux être laid et sage comme moi, que beau et dissolu comme tu l'étais. L'unique chose qu'on peut me reprocher est de t'avoir trop aimé, et de m'être laissé éblouir par un naturel aussi léger que le tien. Tes vices ont déshonoré l'éducation philosophique que Socrate t'avait donnée. Voilà mon tort.

ALC. Mais ta mort montre que tu étais un impie.

SOCR. Ces impies sont ceux qui ont brisé les Hermez. J'aime mieux avoir avalé du poison, pour avoir enseigné la vérité et avoir irrité les hommes qui ne la peuvent souffrir, que de trouver la mort comme toi dans le sein d'une courtisanne.

ALC. Ta raillerie est toujours piquante.

SOCR. Hé ! quel moyen de souffrir un homme qui était propre à faire tant de biens, et qui a fait tant de maux ? Tu viens encore insulter à la vertu.

ALC. Quoi, l'ombre de Socrate et la vertu sont donc la même chose ? Te voilà bien présomptueux.....

SOCR. Compte pour rien Socrate si tu veux, j'y consens. Mais après avoir trompé mes espérances sur la vertu que je tâchais de t'inspirer, ne viens point encore te moquer de la philosophie, et me vanter toutes tes actions. Elles ont eu de l'éclat, mais nulle règle. Tu n'as point de quoi rire ; la mort t'a fait aussi laid et aussi camus que moi ? Que te reste-t-il de tes plaisirs ?

ALC. Ah ! il est vrai, il ne m'en reste que la honte et les remords. Mais où vas-tu ? Pourquoi donc veux-tu me quitter ?

SOCR. Adieu : je ne t'ai pas suivi dans tes voyages ambitieux, ni en Sicile, ni à Sparte, ni en Asie. Il n'est pas juste que tu me suives dans les Champs-Elisées, où je vais mener une vie paisible et bienheureuse avec Solon, Lycurgue et les autres sages.

ALC. Ah, mon cher Socrate, faut-il que je sois séparé de toi ? Hélas ! où irai-je donc ?

SOCR. Avec ces ames faibles et vaines dont la vie a été un mélange perpétuel de bien et de mal, et qui n'ont jamais aimé de suite la pure vertu. Tu étais né pour la suivre. Tu lui as préféré tes passions. Maintenant elle te quitte à son tour, et tu la regretteras éternellement.

ALC. Hélas! mon cher Socrate, tu m'as tant aimé : ne veux-tu plus avoir jamais aucune pitié de moi? Tu ne saurais désavouer, car tu le sais mieux qu'un autre, que le fond de mon naturel était bon.

SOCR. C'est ce qui te rend plus inexcusable. Tu étais bien né, et tu as mal vécu. Mon amitié pour toi non plus que ton beau naturel, ne sert qu'à ta condamnation. Je t'ai aimé pour la vertu. Mais enfin je t'ai aimé jusqu'à hasarder ma réputation. J'ai souffert pour l'amour de toi qu'on m'ait soupçonné injustement des vices monstrueux que j'ai condamnés dans toute ma doctrine; je t'ai sacrifié ma vie aussi bien que mon honneur. As-tu oublié l'expédition de Potidée où je logeai toujours avec toi? Un père ne saurait être plus attaché à son fils que je l'étais à toi. Dans toutes les rencontres des guerres j'étais toujours à ton côté. Un jour le combat étant douteux, tu fus blessé; aussitôt je me jet-

tai devant toi, pour te couvrir de mon corps comme d'un bouclier. Je sauvai ta vie, ta liberté, tes armes : la couronne m'était due par cette action ; je priai les chefs de l'armée de te la donner. Je n'eus de passion que pour ta gloire. Je n'eusse jamais cru que tu eusses pu devenir la honte de ta patrie, et la source de tous ses malheurs.

ALC. Je m'imagine, mon cher Socrate, que tu n'as pas oublié aussi cette autre occasion où nos troupes ayant été défaites, tu te retirais à pied avec beaucoup de peine, et où me trouvant à cheval je m'arrêtai pour repousser les ennemis qui t'allaient accabler. Faisons compensation.

SOCR. Je le veux. Si je rappelle ce que j'ai fait pour toi, ce n'est point pour te le reprocher, ni pour me faire valoir; c'est pour montrer les soins que j'ai pris pour te rendre bon, et combien tu as mal répondu à toutes mes peines.

ALC. Tu n'as rien à dire contre ma première jeunesse. Souvent en écoutant tes instructions, je m'attendrissais jusqu'à en pleurer. Si quelquefois je t'échappais étant entraîné par les compagnies, tu courais après moi comme un maître après son esclave fugitif. Jamais je n'ai osé te résister. Je n'écoutais que toi. Je ne craignais que de te déplaire.

Il est vrai que je fis une gageure un jour de donner un soufflet à Hipponicus : je le lui donnai, ensuite j'allai lui demander pardon, et me dépouiller devant lui, afin qu'il me punît avec des verges : mais il me pardonna, voyant que je ne l'avais offensé que par légèreté de mon naturel enjoué et folâtre.

Socr. Alors tu n'avais commis que la faute d'un jeune fou. Mais dans la suite tu as fait les crimes d'un scélérat, qui ne compte pour rien les dieux, qui se joue de la vertu et de la bonne foi, qui met sa patrie en cendres pour contenter son ambition, qui porte dans toutes les nations étrangères des mœurs dissolues. Va, tu me fais horreur et pitié. Tu étais fait pour être bon, et tu as voulu être méchant : je ne puis m'en consoler. Séparons-nous, les trois juges décideront de ton sort : mais il ne peut plus y avoir ici-bas d'union entre nous deux.

XVI. DIALOGUE.

SOCRATE ET ALCIBIADE.

Le bon Gouvernement est celui où les Citoyens sont élevés dans le respect des Lois, dans l'amour de la patrie et du genre humain, qui est la grande patrie.

SOCR. Vous voilà devenu bien sage à vos dépens, et aux dépens de tous ceux que vous avez trompés. Vous pourriez être le digne héros d'une seconde Odyssée ; car vous avez vu les mœurs d'un plus grand nombre de peuples dans vos voyages, qu'Ulysse n'en vit dans les siens.

ALC. Ce n'est pas l'expérience qui me manque, mais la sagesse. Mais, quoique vous vous moquiez de moi, vous ne sauriez nier qu'un homme n'apprenne bien des choses quand il voyage, et qu'il étudie sérieusement les mœurs de tant de peuples.

SOCR. Il est vrai que cette étude, si elle était bien faite, pourrait beaucoup agrandir l'esprit : mais il faudrait un vrai philosophe, un homme tranquille et appliqué, qui ne fût point dominé

comme vous par l'ambition et par le plaisir ; un homme sans passion et sans préjugé, qui chercherait tout ce qu'il y aurait de bon en chaque peuple, et qui découvrirait ce que les lois de chaque pays lui ont apporté de bien et de mal. Au retour de ce voyage, un philosophe serait un excellent législateur : mais vous n'avez jamais été l'homme qu'il fallait pour donner des lois ; votre talent était tout pour les violer. A peine étiez-vous hors de l'enfance, que vous conseillâtes à votre oncle Périclès d'engager la guerre pour éviter de rendre compte des deniers publics. Je crois même qu'après votre mort, vous seriez un dangereux garde des lois.

ALC. Laissez-moi là, je vous prie. Le fleuve d'oubli doit effacer toutes mes fautes. Parlons des mœurs des peuples : je n'ai trouvé par-tout que des coutumes, et fort peu de lois. Tous les barbares n'ont d'autre règle que l'habitude et l'exemple de leurs pères. Les Perses même, dont on a tant vanté les mœurs du tems de Cyrus, n'ont aucune trace de cette vertu. Leur valeur et leur magnificence montrent un assez beau naturel ; mais il est corrompu par la mollesse, et par le faste le plus grossier. Leurs rois, encensés comme des idoles, ne sauraient être honnêtes

gens, ni connaître la vérité. L'humanité ne peut soutenir avec modération une puissance aussi désordonnée que la leur. Ils s'imaginent que tout est fait pour eux; ils se jouent du bien, de l'honneur et de la vie de tous les autres hommes. Rien ne marque tant de barbarie que cette forme de gouvernement; car il n'y a plus de lois, et la volonté d'un seul homme dont on flatte toutes les passions, est la loi unique.

Soc. Ce pays-là ne convenait guères à un génie aussi libre et aussi hardi que le vôtre; mais ne trouvez-vous pas que la liberté d'Athènes est dans une autre extrémité.

Alc. Sparte est ce que j'ai vu de meilleur.

Soc. La servitude des Ilotes ne vous paraît-elle pas contraire à l'humanité? Remontez hardiment aux vrais principes. Défaites-vous de tous les préjugés; avouez qu'en cela les Grecs sont eux-mêmes un peu barbares. Est-il permis à une partie des hommes de traiter l'autre comme des bêtes de charge?

Alc. Pourquoi non, si c'est un peuple subjugué?

Soc. Le peuple subjugué est toujours peuple; le droit de conquête est un droit moins fort que celui de l'humanité. Ce

qu'on appelle conquête devient le comble de la tyrannie et l'exécration du genre humain, à moins que le conquérant n'ait fait sa conquête par une guerre juste, et n'ait rendu heureux le peuple conquis en lui donnant de bonnes lois. Il n'est donc pas permis aux Lacédémoniens de traiter si inhumainement les Ilotes, qui sont hommes comme eux. Quelle horrible barbarie que de voir un peuple qui se joue de la vie d'un autre, et qui compte pour rien sa vie et son repos! De même qu'un chef de famille ne doit jamais s'entêter de la grandeur de sa maison, jusqu'à vouloir troubler la paix et la tranquillité publique de tout le peuple, dont lui et sa famille ne sont qu'un membre ; de même c'est une conduite insensée, brutale et pernicieuse, que le chef d'une nation mette sa gloire à augmenter la puissance de son peuple, en troublant le repos et la liberté des peuples voisins. Un peuple n'est pas moins membre du genre humain, qui est la société générale, qu'une famille est un membre d'une nation particulière. Chacun doit incomparablement plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dont il est né. Il est donc infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple, que

de la blesser de famille à famille, contre sa république. Renoncer au sentiment d'humanité, non-seulement c'est manquer de politesse, et tomber dans la barbarie, mais c'est l'aveuglement le plus dénaturé des brigands et des sauvages : c'est n'être plus homme, et être antropophage.

ALC. Vous vous fâchez ! il me semble que vous étiez de meilleure humeur dans le monde ; vos ironies piquantes avaient quelque chose de plus enjoué.

SOCR. Je ne saurais être enjoué sur des choses aussi sérieuses. Les Lacédémoniens ont abandonné tous les arts pacifiques pour ne se réserver que celui de la guerre ; et comme la guerre est le plus grand des maux, ils ne savent que faire du mal ; ils s'en piquent ; ils dédaignent tout ce qui n'est pas la destruction du genre humain, et tout ce qui ne peut servir à la gloire brutale d'une poignée d'hommes, qu'on appelle les Spartiates. Il faut que d'autres hommes cultivent la terre pour les nourrir, pendant qu'ils se réservent pour ravager les terres voisines. Ils ne sont pas sobres, austères contre eux-mêmes, pour être justes et modérés à l'égard d'autrui ; au contraire, ils sont durs et farouches contre tout ce qui n'est point la patrie ; comme si la na-

ture humaine n'était pas plus leur patrie que Sparte. La guerre est un mal qui déshonore le genre humain : si l'on pouvait ensevelir toutes les histoires dans un éternel oubli, il faudrait cacher à la postérité, que des hommes ont été capables de tuer d'autres hommes. Toutes les guerres sont civiles ; car c'est toujours l'homme qui répand son propre sang, qui déchire ses propres entrailles. Plus la guerre est étendue, plus elle est funeste ; donc celle des peuples qui composent le genre humain est encore pire que celle des familles qui troublent une nation. Il n'est donc permis de faire la guerre que malgré soi, à la dernière extrémité, pour repousser la violence de l'ennemi. Comment est-ce que Lycurgue n'a point eu d'horreur de former un peuple oisif et imbécille pour toutes les occupations douces et innocentes de la paix, et ne lui avoir donné d'autres exercices d'esprit, que celui de nuire par la guerre à l'humanité ?

ALC. Votre bile s'échauffe avec raison ; mais aimeriez-vous mieux un peuple comme celui d'Athènes, qui raffine jusqu'au dernier excès sur les arts destinés à la volupté ? Il vaut mieux souffrir des naturels farouches comme ceux de Lacédémone.

Socr. Vous voilà bien changé! vous n'êtes plus cet homme si décrié : les bords du Styx font de beaux changemens. Mais peut-être que vous parlez ainsi par complaisance; car vous avez toute votre vie été un protée sur les mœurs. Quoiqu'il en soit, j'avoue qu'un peuple qui, par la contagion de ses mœurs, porte le faste, la mollesse, l'injustice et la fraude chez les autres peuples, fait encore pis que celui de répandre du sang; car la vertu est plus précieuse aux hommes que la vie. Lycurgue est donc louable d'avoir banni de sa république tous les arts qui ne servent qu'au faste et à la volupté; mais il est inexcusable d'en avoir ôté l'agriculture et les autres arts nécessaires pour une vie simple et frugale. N'est-il pas honteux qu'un peuple ne se suffise pas à lui-même, et qu'il lui faille un autre peuple appliqué à l'agriculture pour le nourrir?

Alc. Hé bien! je passe condamnation sur ce chapitre : mais n'aimez-vous pas mieux la sévère discipline de Sparte, et l'inviolable subordination qui y soumet la jeunesse aux vieillards, que la licence effrénée d'Athènes?

Socr. Un peuple gâté par une liberté excessive est le plus insupportable de tous les tyrans : ainsi la populace sou-

levée contre les lois est le plus insolent de tous les maîtres : mais il faut un milieu. Ce milieu est qu'un peuple ait des lois écrites, toujours constantes et consacrées par toute la nation ; qu'elles soient au-dessus de tout ; que ceux qui gouvernent n'aient d'autorité que par elles ; qu'ils puissent tout pour le bien, et suivant les lois ; qu'ils ne puissent rien contre ces lois pour autoriser le mal. Voilà ce que les hommes, s'ils n'étaient pas aveugles et ennemis d'eux-mêmes, établiraient unanimement pour leur félicité ; mais les uns, comme les Athéniens, renversent les lois, de peur de donner trop d'autorité aux magistrats, par qui les lois devraient régner ; et les autres, comme les Perses, par un respect superstitieux des lois, se mettent dans un tel esclavage sous ceux qui devraient faire régner les lois, que ceux-ci régnent eux-mêmes, et qu'il n'y a plus d'autre loi réelle que leur volonté absolue. Ainsi les uns et les autres s'éloignent du but, qui est une liberté modérée par la seule autorité des lois, dont ceux qui gouvernent ne devraient être que les simples défenseurs. Celui qui gouverne doit être le plus obéissant à la loi. Sa personne détachée de la loi n'est rien, et elle n'est consacrée qu'autant qu'il est

lui-même, sans intérêt et sans passion, la loi vivante pour le bien des hommes. Jugez par-là combien les Grecs, qui méprisent tant les barbares, sont encore dans la barbarie. La guerre du Péloponnèse, où la jalousie ambitieuse des deux républiques a mis tout en feu pendant vingt-huit ans, en est une funeste preuve. Vous-même qui parlez ici, n'avez-vous pas flatté tantôt l'ambition triste et implacable des Lacédémoniens; tantôt l'ambition des Athéniens plus vaine et plus enjouée? Athènes avec moins de puissance a fait de plus grands efforts, et a triomphé long-tems de toute la Grèce : mais enfin elle a succombé tout-à-coup, parce que le despotisme du peuple est une puissance folle et aveugle, qui ne se force contre elle-même, et qui n'est absolue et au-dessus des lois, que pour achever de se détruire.

ALC. Je vois bien qu'Anytus n'a pas eu tort de vous faire boire un peu de ciguë; et qu'on devrait encore plus craindre votre politique que votre nouvelle religion.

XVII. DIALOGUE.

SOCRATE, ALCIBIADE, ET TIMON.

Juste milieu entre la misanthropie et le caractère corrompu d'Alcibiade.

ALC. Je suis surpris, mon cher Socrate, de voir que vous ayiez tant de goût pour ce misanthrope, qui fait peur aux petits enfans.

SOCR. Il faut être bien plus surpris de ce qu'il s'apprivoise avec moi.

TIM. On m'accuse de haïr les hommes, et je ne m'en défends pas. On n'a qu'à voir comment ils sont faits, pour juger si j'ai tort. Haïr le genre humain, c'est haïr une méchante bête, une multitude de sots, de frippons, de flatteurs, de traîtres et d'ingrats.

ALC. Voilà un beau dictionnaire d'injures. Mais vaut-il mieux être farouche, dédaigneux, incompatible et toujours mordant? Pour moi, je trouve que les sots me rejouissent, et que les gens d'esprit me contentent. J'ai envie de leur plaire à mon tour, et je m'accommode de tout pour me rendre agréable dans la société.

TIM. Et moi, je ne m'accommode de

rien : tout me déplaît : tout est faux, de travers, insupportable : tout m'irrite et me fait bondir le cœur. Vous êtes un protée qui prenez indifféremment les formes les plus contraires, parce que vous ne tenez à aucune. Ces métamorphoses qui ne vous coûtent rien, montrent un cœur sans principes ni de justice, ni de vérité. La vertu, selon vous, n'est qu'un beau nom. Il n'y en a aucune de fixe. Ce que vous approuvez à Athènes, vous le condamnez à Lacédémone. Dans la Grèce vous êtes Grec; en Asie vous êtes Perse : ni dieux, ni lois, ni patrie ne vous retiennent. Vous ne suivez qu'une seule règle, qui est la passion de plaire, d'éblouir, de dominer, de vivre dans les délices, et de brouiller tous les états. O Ciel! faut-il qu'on souffre sur la terre un tel homme, et que les autres hommes n'aient point de honte de l'admirer? Alcibiade est aimé des hommes, lui qui se joue d'eux, et qui les précipite par ses crimes dans tant de malheurs. Pour moi je hais et Alcibiade et tous les sots qui l'aiment, et je serais bien fâché d'être aimé par eux, puisqu'ils ne savent aimer que le mal.

ALC. Voilà une déclaration bien obligeante. Je ne vous en sais néanmoins aucun mauvais gré. Vous me mettez à

la tête de tout le genre humain, et me faites beaucoup d'honneur. Mais vous avez bon courage, et ne craignez pas d'être seul contre tous.

TIM. J'aurais horreur de n'être pas seul, quand je vois la bassesse, la lâcheté, la légèreté, la corruption et la noirceur de tous les hommes qui couvrent la terre.

ALC. N'en exceptez-vous aucun ?

TIM. Non, non, en vérité, aucun ; et vous moins qu'un autre.

ALC. Quoi, pas vous-même ? Vous haïssez-vous aussi ?

TIM. Oui, je me hais souvent quand je me surprends dans quelque faiblesse.

ALC. Vous faites très-bien, et vous n'avez de tort qu'en ce que vous ne le faites pas toujours. Qu'y a-t-il de plus haïssable qu'un homme qui a oublié qu'il est homme ; qui hait sa propre nature ; qui ne voit rien qu'avec horreur et avec une mélancolie farouche ; qui tourne tout en poison, et qui renonce à toute société, quoique les hommes ne soient nés que pour être sociables.

TIM. Donnez-moi des hommes simples, droits, mais en tout bons et pleins de justice : je les aimerai, je ne les quitterai jamais, je les encenserai comme les dieux qui habitent sur la terre. Mais tant que vous me donnerez des hommes

qui ne sont pas hommes, des renards en finesse, et des tigres en cruauté, qui auront le visage, le corps, la voix humaine avec un cœur de monstre comme les sirènes : l'humanité même me les fera détester et fuir.

ALC. Il faut donc vous faire des hommes exprès. Ne vaut-il pas mieux s'accommoder aux hommes tels qu'on les trouve, que de vouloir les haïr jusqu'à ce qu'ils s'accommodent à nous? Avec ce chagrin si critique on passe tristement sa vie, méprisé, moqué, abandonné; et on ne goûte aucun plaisir. Pour moi, je donne tout aux coutumes et aux imaginations de chaque peuple. Par-tout je me réjouis, et je fais des hommes tout ce que je veux. La philosophie qui n'aboutit qu'à faire d'un philosophe un hibou, est d'un bien mauvais usage. Il faut en ce monde une philosophie qui aille plus terre à terre. On prend les honnêtes gens par les motifs de la vertu, les voluptueux par leurs plaisirs, les frippons par leur intérêt. C'est la seule bonne manière de savoir vivre ; tout le reste est vision, et bile noire qu'il faudrait purger avec un peu d'ellébore.

TIM. Parler ainsi, c'est anéantir la vertu et tourner en ridicule les bonnes mœurs. On ne souffrirait pas un homme

TIM. C'est qu'après m'être condamné, je me redresse et je me corrige.

ALC. Il y a donc bien des gens chez vous? Un homme corrompu, entraîné par les mauvais exemples; un second qui gronde le premier; un troisième qui les raccommode, en corrigeant celui qui s'est gâté.

TIM. Faites le plaisant tant qu'il vous plaira : chez vous la compagnie n'est pas si nombreuse; car il n'y a dans votre cœur qu'un seul homme toujours souple et dépravé, qui se travestit en cent façons pour faire toujours également le mal.

ALC. Il n'y a donc que vous sur la terre qui soit bon. Encore ne l'êtes-vous que dans certains intervalles.

TIM. Non, je ne connais rien de bon, ni digne d'être aimé.

ALC. Si vous ne connaissez rien de bon, rien qui ne vous choque et dans les autres et au-dedans de vous; si la vie entière vous déplaît, vous devriez vous en délivrer, et prendre congé d'une si mauvaise compagnie. Pourquoi continuer à vivre pour être chagrin de tout, et pour blâmer tout depuis le matin jusqu'au soir. Ne savez-vous pas qu'on ne manque à Athènes ni de cordons coulans, ni de précipices?

TIM. Je serais tenté de faire ce que

vous dites, si je ne craignais de faire plaisir à tant d'hommes qui sont indignes qu'on leur en fasse.

ALC. Mais n'auriez-vous aucun regret de quitter personne ! Quoi, personne sans exception ? Songez-y bien avant que de répondre.

TIM. J'aurais un peu de regret de quitter Socrate ; mais....

ALC. Hé, ne savez-vous pas qu'il est homme ?

TIM. Non, je n'en suis pas bien assuré : j'en doute quelquefois ; car il ne ressemble guères aux autres. Il me paraît sans artifice, sans intérêt, sans ambition. Je le trouve juste, sincère, égal. S'il y avait au monde dix hommes comme lui, en vérité, je crois qu'ils me réconcilieraient avec l'humanité.

ALC. Hé bien, croyez-le donc. Demandez-lui si la raison permet d'être misanthrope au point où vous l'êtes.

TIM. Je le veux, quoiqu'il ait toujours été un peu trop facile et trop sociable ; je ne crains pas de m'engager à suivre son conseil. O, mon cher Socrate ! quand je vois les hommes, et que je jette ensuite les yeux sur vous, je suis tenté de croire que vous êtes Minerve, qui êtes venue sous une figure d'homme instruire sa ville. Parlez-moi selon votre cœur ! me

conseillerez-vous de rentrer dans la société empestée des hommes méchans, aveugles et trompeurs.

Socr. Non. Je ne vous conseillerai jamais de vous rengager, ni dans les assemblées du peuple, ni dans les festins pleins de licence, ni dans aucune société avec un grand nombre de citoyens; car le grand nombre est toujours corrompu; une retraite honnête et tranquille, à l'abri des passions des hommes et des siennes propres, est le seul état qui convienne à un vrai philosophe. Mais il faut aimer les hommes, et leur faire du bien malgré leurs défauts. Il ne faut rien attendre d'eux que de l'ingratitude et les servir sans intérêt. Vivre au milieu d'eux pour les tromper, pour les éblouir et pour en tirer de quoi contenter ses passions, c'est être le plus méchant des hommes et se préparer des malheurs qu'on mérite. Mais se tenir à l'écart, et néanmoins à portée d'instruire et de servir certains hommes, c'est être une divinité bienfaisante sur la terre. L'ambition d'Alcibiade est pernicieuse : mais votre misanthropie est une vertu faible qui est mêlée d'un chagrin de tempérament. Vous êtes plus sauvage que détaché. Votre vertu âpre, impatiente, ne sait pas assez supporter les vices d'autrui: c'est un amour

de soi-même qu'on s'impatiente, quand on ne peut réduire les autres au point qu'on voudrait. La philanthropie est une vertu douce, patiente et désintéressée, qui supporte le mal sans l'approuver. Elle attend les hommes; elle ne donne rien à son goût, ni à sa commodité. Elle se sert de la connaissance de sa propre faiblesse, pour supporter celle d'autrui. Elle n'est jamais dupe des hommes les plus trompeurs et les plus ingrats; car elle n'espère ni ne veut rien d'eux pour son propre intérêt. Elle ne leur demande rien que pour leur bien véritable; elle ne se lasse jamais dans cette bonté désintéressée; elle imite les dieux, qui ont donné aux hommes la vie sans avoir besoin de leur encens ni de leurs victimes.

TIM. Mais je ne hais point les hommes par inhumanité : je ne les hais que malgré moi, parce qu'ils sont haïssables. C'est leur dépravation que je hais, et leurs personnes, parce qu'elles sont dépravées.

SOCR. Hé bien, je le suppose. Mais si vous ne haïssez dans l'homme que le mal, pourquoi n'aimez-vous pas l'homme pour le délivrer de ce mal, et pour le rendre bon? Le médecin hait la fièvre et toutes les autres maladies qui tour-

mentent les corps des hommes : il ne hait point les malades. Les vices sont les maladies de l'ame : soyez un sage et charitable médecin qui songe à guérir son malade par amitié pour lui, loin de le haïr. Le monde est un grand hôpital de tout le genre humain, qui doit exciter votre compassion : l'avarice, l'ambition, l'envie et la colère sont des plaies plus grandes et plus dangereuses dans les ames, que les abcès et des ulcères ne le sont dans les corps. Guérissez tous les malades que vous pourrez guérir, et plaignez tous ceux qui se trouveront incurables.

TIM. O ! voilà, mon cher Socrate, un sophisme facile à démêler. Il y a une extrême différence entre les vices de l'ame et les maladies du corps : les maladies sont des maux qu'on souffre et qu'on ne fait pas. On n'en est point coupable, on est à plaindre. Mais pour les vices : ils sont volontaires ; ils rendent la volonté coupable. Ce ne sont pas des maux qu'on souffre ; ce sont des maux qu'on fait. Ces maux méritent de l'indignation et du châtiment, et non pas de la pitié.

SOC. Il est vrai qu'il y a deux sortes de maladies des hommes. Les unes involontaires et innocentes ; les autres volontaires, et qui rendent le malade coupable ; puisque la mauvaise volonté est le

plus grand des maux, le vice est la plus déplorable de toutes les maladies. L'homme méchant qui fait souffrir les autres, souffre lui-même par sa malice, et il se prépare les supplices que les justes dieux lui doivent. Il est donc encore plus à plaindre qu'un malade innocent. L'innocence est une santé précieuse de l'ame : c'est une ressource et une consolation dans les plus affreuses douleurs. Quoi ! cesserez-vous de plaindre un homme, parce qu'il est dans la maladie la plus funeste, qui est la mauvaise volonté ? Si sa maladie n'était qu'au pied, ou à la main, vous le plaindriez : et vous ne le plaignez pas lorsqu'elle a gangrené le fond de son cœur.

TIM. Hé bien ! je conviens qu'il faut plaindre les méchans, mais non pas les aimer.

SOCR. Il ne faut pas les aimer pour leur malice ; mais il faut les aimer pour les en guérir. Vous aimez donc les hommes sans croire les aimer ; car la compassion est un amour qui s'afflige du mal de la personne qu'on aime. Savez-vous bien ce qui vous empêche d'aimer les méchans ? ce n'est pas votre vertu ; mais c'est l'imperfection de la vertu qui est en vous. La vertu imparfaite succombe dans le support des imperfections d'au-

trui. On s'aime encore trop soi-même pour pouvoir toujours supporter ce qui est contraire à son goût et à ses maximes. L'amour-propre ne veut non plus être contredit par la vertu que par le vice. On s'irrite contre les ingrats, parce qu'on veut de la reconnaissance par amour-propre. La vertu parfaite détache l'homme de lui-même, et fait qu'il ne se lasse point de supporter la faiblesse des autres. Plus on est loin du vice, plus on est patient et tranquille pour s'appliquer à le guérir. La vertu imparfaite est ombrageuse, critique, âpre, sévère, et implacable. La vertu qui ne cherche plus que le bien est toujours égale, , douce, affable, compâtissante : elle n'est surprise ni choquée de rien : elle prend tout sur elle, et ne songe qu'à faire du bien.

Tim. Tout cela est bien aisé à dire, mais difficile à faire.

Socr. O mon cher Timon ! les hommes grossiers et aveugles croient que vous êtes misanthrope, parce que vous avez poussé trop loin la vertu ; et moi je vous soutiens que si vous étiez plus vertueux, vous feriez ceci comme je dis. Vous ne vous laisseriez entraîner ni par votre humeur sauvage, ni par votre tristesse de tempérament, ni par vos dégoûts, ni par l'impatience que vous

causent les défauts des hommes. C'est à force de vous aimer trop que vous ne pouvez plus aimer les autres hommes imparfaits. Si vous étiez parfait, vous pardonneriez sans peine aux hommes imparfaits, comme les dieux le font. Pourquoi ne pas souffrir doucement ce que les dieux, meilleurs que vous, souffrent? Cette délicatesse qui vous rend si facile à être blessé, est une véritable imperfection. La raison qui se borne à s'accommoder des choses raisonnables, et à ne s'échauffer que contre ce qui est faux, n'est qu'une demi-raison. La raison parfaite va plus loin : elle supporte en paix la déraison d'autrui. Voilà le principe de la vertu compâtissante pour autrui et détachée de soi-même, qui est le vrai lien de la société.

ALC. En vérité, Timon, vous voilà bien confondu avec votre vertu farouche et critique. C'est s'aimer trop soi-même que de vouloir vivre tout seul uniquement pour soi, et de ne pouvoir souffrir rien de tout ce qui choque notre propre sens. Quand on ne s'aime point tant, on se donne librement aux autres.

SOCR. Arrêtez, s'il vous plaît, Alcibiade; vous abuseriez aisément de ce que j'ai dit. Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire

aimer, non pour être leur idole, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philantropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnaie, quand on se donne aux hommes pour leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant. Ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que par vanité et par intérêt : on fait semblant de se donner, pour posséder ceux à qui on fait accroire qu'on se donne à eux. Ce faux philantrope est comme un pêcheur qui jette un hameçon avec un appât; il paraît nourrir les poissons; mais il les prend et les fait mourir. Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition paraissent bienfaisans et généreux; ils paraissent se donner, et ils veulent prendre les peuples; ils jettent l'hameçon dans les festins, dans les compagnies, dans les assemblées publiques. Ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes, mais pour abuser de tout le genre humain. Ils ont un esprit flatteur, insinuant, artificieux, pour corrompre les mœurs des hommes comme les courtisanes, et pour réduire en servitude tous ceux dont ils ont besoin. La corruption de ce qu'il y a de meilleur est le plus pernicieux de tous les maux.

De tels hommes sont les pestes du genre humain. Au moins l'amour-propre d'un misanthrope n'est que sauvage et inutile au monde ; mais celui de ces faux philantropes est traître et tyrannique : ils promettent toutes les vertus de la société, et ils ne font de la société qu'un trafic, dans lequel ils veulent tout attirer à eux, et asservir tous les citoyens. Le misanthrope fait plus de peur, et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tannière dès qu'il vous apperçoit.

ALC. Timon, retirons-nous. En voilà bien assez; nous avons chacun une bonne leçon ; en profitera qui pourra ; mais je crois que nous n'en profiterons guères. Vous serez encore furieux contre toute la nature humaine ; et moi je vais faire le protée entre les Grecs et le roi de Perse.

XVIII. DIALOGUE.

ALCIBIADE ET PÉRICLÈS.

Sans la vertu, les plus grands talens ne sont comptés pour rien après la mort.

PÉR. MON cher neveu, je suis bien-aise de te revoir. J'ai toujours eu de l'amitié pour toi.

ALC. Tu me l'as bien témoigné dès mon enfance. Mais je n'ai jamais eu tant de besoin de ton secours qu'à présent. Socrate, que je viens de trouver, me fait craindre les trois juges devant lesquels je vais comparaître.

PER. Hélas, mon cher neveu, nous ne sommes plus à Athènes. Ces trois vieillards inexorables ne comptent pour rien l'éloquence. Moi-même j'ai senti leur rigueur, et je prévois que tu n'en seras pas exempt.

ALC. Quoi, n'y a-t-il pas quelque moyen pour gagner ces trois hommes? Sont-ils insensibles à la flatterie, à la pitié, aux graces du discours, à la poésie, à la musique, aux raisonnemens subtils, au récit des grandes actions!

PER. Tu sais bien que si l'éloquence avait ici quelque pouvoir, sans vanité ma condition devrait être aussi bonne que celle d'un autre; mais on ne gagne rien ici à parler. Ces traits flatteurs qui enlevaient le peuple d'Athènes; ces tours convaincans, ces manières insinuantes qui prennent les hommes par leurs commodités et par leurs passions, ne sont plus d'usage ici. Les oreilles y sont bouchées et les cœurs de fer. Moi qui suis mort dans cette malheureuse guerre du Péloponnèse, je ne laisse pas d'en

être puni. On devrait bien me pardonner une faute qui m'a coûté la vie, et même c'est toi qui me la fis faire.

ALC. Il est vrai que je te conseillai d'engager la guerre plutôt que de rendre compte : n'est-ce pas ainsi que l'on fait toujours ? Quand on gouverne un état, on commence par soi, par sa commodité, sa réputation, son intérêt : le public va comme il peut; autrement, quel serait le sot qui se donnerait la peine de gouverner, de veiller nuit et jour pour faire bien dormir les autres? Est-ce que vos juges d'ici trouvent cela mauvais ?

PÉR. Oui : si mauvais qu'après être mort de la peste dans cette maudite guerre, où je perdis la confiance du peuple, j'ai souffert ici de grands supplices pour avoir troublé la paix mal-à-propos. Juge par-là, mon pauvre neveu, si tu en seras quitte à meilleur marché.

ALC. Voilà de mauvaises nouvelles. Les vivans, quand ils sont bien fâchés, disent : Je voudrais être mort ; et moi, je dirais volontiers, au contraire : Je voudrais me porter bien.

PÉR. Oh ! tu n'es plus au tems de cette belle robe traînante de pourpre, avec laquelle tu charmais toutes les femmes d'Athènes et de Sparte. Tu seras puni non-seulement de ce que tu as fait, mais

encore de ce que tu m'as conseillé de faire.

XIX. DIALOGUE.

ALCIBIADE, MERCURE ET CARON.

Caractère d'un jeune Prince corrompu par l'ambition et l'amour du plaisir.

CAR. QUEL homme mènes-tu là? Il fait bien l'important. Qu'a-t-il plus qu'un autre pour s'en faire accroire.

MERC. Il était beau, bien fait, habile, vaillant, éloquent, propre à charmer tout le monde. Jamais homme n'a été si souple : il prenait toutes sortes de formes comme protée. A Athènes, il était délicat, savant et poli. A Sparte, dur, austère et laborieux. En Asie, efféminé, mou et magnifique comme les Perses. En Thrace, il était toujours à cheval et buvait comme Silène. Aussi a-t-il tout brouillé et tout renversé dans tous les pays où il a passé.

CAR. Mais ne renversera-t-il pas aussi ma barque qui est vieille, et qui fait eau par-tout? Pourquoi vas-tu te charger de telle marchandise? Il valait mieux le laisser parmi les vivans. Il aurait causé des guerres, des carnages, des désolations

qui nous auraient envoyé ici bien des ombres. Pour la sienne, elle me fait peur. Comment s'appelle-t-il?

MERC. Alcibiade. N'en as-tu pas ouï parler?

CAR. Alcibiade! Hé toutes les ombres qui viennent me rompre la tête à force de m'en entretenir! Il m'a donné bien de la peine avec tous les morts qu'il a fait périr en tant de guerres. N'est-ce pas lui qui, s'étant réfugié à Sparte après les impiétés qu'il avait faites à Athènes, corrompit la femme du roi Agis?

MERC. C'est lui-même.

CAR. Je crains qu'il ne fasse de même avec Proserpine; car il est plus joli et plus flatteur que notre roi Pluton. Mais Pluton n'entend pas raillerie.

MERC. Je te le livre tel qu'il est. S'il fait autant de fracas aux Enfers qu'il en a fait toute sa vie sur la terre, ce ne sera plus ici le royaume du silence. Mais demande-lui un peu comment il fera. Ho! Alcibiade, dis à Caron comment tu prétends faire ici-bas!

ALC. Moi, je prétends y ménager tout le monde. Je conseille à Caron de doubler son droit de péage, à Pluton de faire la guerre contre Jupiter pour être le premier des dieux, attendu que Jupiter gouverne mal les hommes, et que l'em-

pire des morts est plus étendu que celui des vivans. Que fait-il là-haut dans son Olympe où il laisse toutes choses sur la terre aller de travers? Il vaut bien mieux reconnaître pour souverain de toutes les divinités celui qui punit ici-bas les crimes, et qui redresse tout ce que son frère, par son indolence, a laissé gâter. Pour Proserpine, je lui dirai des nouvelles de la Sicile qu'elle a tant aimée. Je lui chanterai sur ma lyre les chansons qu'on y a faites en son honneur. Je lui parlerai des nymphes avec lesquelles elle cueillait des fleurs quand Pluton la vint enlever. Je lui dirai aussi toutes mes aventures; et il y aura bien du malheur si je ne puis lui plaire.

MERC. Tu vas gouverner les enfers; je parierais pour toi. Pluton te fera entrer dans son conseil, et s'en trouvera mal. Voilà ce qui me console pour Jupiter mon père que tu veux détrôner.

ALC. Pluton s'en trouvera fort bien, et vous le verrez.

MERC. Tu as donné de pernicieux conseils en ta vie.

ALC. J'en ai donné de bons aussi.

MERC. Celui de l'entreprise de Sicile était-il bien sage? Les Athéniens s'en sont-ils bien trouvés?

ALC. Il est vrai que je donnai aux Athé-

niens le conseil d'attaquer les Syracusains non-seulement pour conquérir toute la Sicile et ensuite l'Afrique, mais encore pour tenir Athènes dans ma dépendance. Quand on a affaire à un peuple léger, inégal, sans raison, il ne faut pas le laisser sans affaire. Il faut le tenir toujours dans quelque grand embarras, afin qu'il ait sans cesse besoin de vous, et qu'il ne s'avise pas de censurer votre conduite. Mais cette affaire, quoiqu'un peu hasardeuse, n'aurait pas laissé de réussir si je l'eusse conduite. On me rappela à Athènes pour ces Thermes mutilés. Après mon départ Lamachus périt comme un étourdi. Nicias était un grand indolent, toujours craintif et irrésolu. Les gens qui craignent tant ont plus à craindre que les autres ; car ils perdent les avantages que la fortune leur présente, et ils laissent venir tous les inconvéniens qu'ils ont prévus. On m'accuse encore d'avoir, par dérision avec des libertins, représenté dans une débauche les mystères de Cérès. On disait que j'y faisais le principal personnage, qui était celui du sacrificateur. Mais tout cela, chansons ; on ne pouvait m'en convaincre.

MERC. Chansons ! D'où vient donc que tu n'osas jamais te présenter et répondre aux accusations ?

ALC. Je me serais livré à eux, s'il eût été question de toute autre chose. Mais comme il s'agissait de ma vie, je ne l'aurais pas confiée à ma propre mère.

MERC. Voilà une lâche réponse. N'as-tu point de honte de me la faire? Toi qui savais hasarder ta vie à la merci d'un charretier brutal dès ta plus tendre enfance, tu n'as pas osé mettre ta vie entre les mains des juges pour sauver ton honneur dans un âge mûr. O mon ami! il fallait que tu te sentisses coupable.

ALC. C'est qu'un enfant, qui joue dans un chemin et qui ne veut pas interrompre son jeu pour laisser passer une charrette, fait par dépit et par mutinerie ce qu'un homme ne fait point par raison. Mais enfin vous direz ce qu'il vous plaira: je craignis mes envieux, et la sottise du peuple, qui se met en fureur quand il est question de toutes vos divinités.

MERC. Voilà un langage de libertin, et je parierais que tu t'étais moqué des mystères de Cérès d'Eleusine. Pour mes figures, je n'en doute point, tu les avais mutilées.

CAR. Je ne veux point recevoir dans ma barque cet ennemi des dieux, cette peste du genre humain.

ALC. Il faut bien que tu me reçoives. Où veux-tu donc que j'aille?

CAR. Retourne à la lumière pour tourmenter les vivans, et faire encore du bruit sur la terre. C'est ici le séjour du silence et du repos.

ALC. Hé de grace, ne me laisse pas errer sur les rives du Styx comme les morts privés de la sépulture! Mon ame a été trop grande parmi les hommes pour recevoir un tel affront. Après tout, puisque j'ai reçu les honneurs funèbres, je puis contraindre Caron à me passer dans sa barque. Si j'ai mal vécu, les juges des enfers me puniront : mais pour ce vieux fantasque je l'obligerai bien....

CAR. Puisque tu le prends sur un ton si haut, je veux savoir comment tu as été inhumé. Car on parle de ta mort bien confusément. Les uns disent que tu as été poignardé dans le sein d'une courtisane. Belle mort pour un homme qui fait le grand personnage! d'autres disent qu'on te brûla. Jusqu'à ce que le fait soit éclairci, je me moque de ta fierté. Non, tu n'entreras point ici.

ALC. Je n'aurai pas de peine à raconter ma dernière aventure : elle est en mon honneur, et elle couronne une belle vie. Lysander, sachant combien j'avais fait de mal aux Lacédémoniens en servant ma patrie dans les combats, et négociant pour elle auprès des Perses, résolut de

demander à Pharnabase de me faire mourir. Ce Pharnabase commandait sur les côtes d'Asie au nom du grand roi. Pour moi, ayant vu que les chefs Athéniens se conduisaient avec témérité, et qu'ils ne voulaient pas même écouter mes avis, pendant que leur flotte était dans la rivière de la Chèvre près de l'Hellespont, je leur prédis leur ruine, qui arriva bientôt après, et me retirai dans un lieu de Phrygie que les Perses m'avaient donné pour ma subsistance. Là je vivais content, désabusé de la fortune qui m'avait tant de fois trompé, et je ne songeais plus qu'à me réjouir. La courtisane Thimandra était avec moi. Pharnabase n'osa refuser ma mort aux Lacédémoniens. Il envoya son frère Magnaüs pour me faire couper la tête et pour brûler mon corps; mais il n'osa avec tous ses Perses entrer dans la maison où j'étais. Il mirent le feu tout autour, aucun d'eux n'ayant le courage d'entrer pour m'attaquer. Dès que je m'apperçus de leur dessein, je jetai sur le feu tous mes habits, toutes les hardes que je trouvai, et même les tapis qui étaient dans la maison, puis je mis mon manteau plié autour de ma main gauche, et de la droite tenant mon épée nue, je me jetai hors de la maison au travers de mes ennemis, sans que le

feu me fit aucun mal. A peine brûla-t-il un peu mes habits. Tous ces barbares s'enfuirent dès que je parus; mais en fuyant ils me tirèrent tant de traits que je tombai percé de coups. Quand ils se furent retirés, Thimandra alla prendre mon corps, l'enveloppa, et lui donna la sépulture le plus honorablement qu'elle put.

MERC. Cette Thimandra n'est-elle pas la mère de la fameuse courtisane de Corinthe, nommée Laïs ?

ALC. C'est elle-même. Voilà l'histoire de ma mort et de ma sépulture. Vous reste-t-il quelque difficulté ?

CAR. Oui, une grande sans doute, que je te défie de lever.

ALC. Explique-là-nous, nous verrons.

CAR. Tu n'as pu te sauver de cette maison brûlée qu'en te jetant comme un désespéré à travers de tes ennemis; et tu veux que Thimandra, qui demeura dans les ruines de cette maison toute en feu, n'ait souffert aucun mal. De plus, j'entends dire à plusieurs ombres que les Lacédémoniens ni les Perses ne t'ont point fait mourir. On assure que tu avais séduit une jeune femme d'une maison très-noble, selon ta coutume : que les frères de cette femme voulurent se venger de ce déshonneur, et te firent brûler.

ALC. Quoi qu'il en soit tu ne peux douter, suivant ce conte même, que je n'aie été brûlé comme les autres morts.

CAR. Mais tu n'as pas reçu les honneurs de la sépulture. Tu cherches des subtilités. Je vois bien que tu as été un dangereux brouillon.

ALC. J'ai été brûlé comme les autres morts, et cela suffit. Veux-tu donc que Thimandra vienne t'apporter mes cendres, ou qu'elle t'envoie un certificat? Mais si tu veux encore contester, je m'en rapporte aux trois Juges d'ici-bas. Laisse-moi passer pour plaider ma cause devant eux.

CAR. Bon : tu l'aurais gagnée si tu passais. Voici un homme bien rusé.

MERC. Il faut avouer la vérité : en passant j'ai vu l'urne où la courtisane avait, disait-on, mis les cendres de son amant. Un homme qui savait si bien enchanter les femmes ne pouvait manquer de sépulture : il a eu des honneurs, des regrets, des larmes plus qu'il ne méritait.

ALC. Je prends acte que Mercure a vu mes cendres dans une urne. Maintenant je somme Caron de me recevoir dans sa barque. Il n'est plus en droit de me refuser.

MERC. Je le plains d'avoir à se charger de toi, méchant homme : tu as mis le feu

par-tout. C'est toi qui as allumé cette horrible guerre dans toute la Grèce. Tu es cause que les Athéniens et les Lacédémoniens ont été vingt-huit ans en armes les uns contre les autres par mer et par terre.

ALC. Ce n'est pas moi qui en suis la cause : il faut s'en prendre à mon oncle Périclès.

MERC. Périclès, il est vrai, engagea cette funeste guerre ; mais ce fut par ton conseil. Ne te souviens-tu pas d'un jour que tu allas heurter à sa porte ; ses gens te dirent qu'il n'avait pas le tems de te voir, parce qu'il était embarrassé pour les comptes qu'il devait rendre aux Athéniens de l'administration des revenus de la république. Alors tu répondis : Au lieu de songer à rendre compte, il ferait bien mieux de songer à quelque expédient pour n'en rendre jamais. L'expédient que tu lui fournis fut de brouiller les affaires, d'allumer la guerre, et de tenir le peuple dans la confusion. Périclès fut assez corrompu pour te croire : il alluma la guerre, il y périt : ta patrie y est presque périe aussi, elle y a perdu sa liberté. Après cela faut-il s'étonner si Archestrate disait que la Grèce entière n'était pas assez puissante pour supporter deux Alcibiades ! Timon le misan-

thrope n'était pas moins plaisant dans son chagrin, lorsque indigné contre les Athéniens, dans lesquels il ne voyait plus de traces de vertu, et te rencontrant un jour dans la rue, il te salua et te prit par la main, en te disant : courage, mon enfant, pourvu que tu croisses encore en autorité, tu causeras bientôt à ces gens-ci tous les maux qu'ils méritent.

ALC. Faut-il s'amuser aux discours d'un mélancolique qui haïssait tout le genre humain?

MERC. Laissons-là ce mélancolique. Mais le conseil que tu donnas à Périclès, n'est-ce pas le conseil d'un voleur?

ALC. Mon pauvre Mercure, ce n'est point à toi à parler de voleur. On sait que tu en as fait long-tems le métier : un Dieu filou n'est pas propre à corriger les hommes sur la mauvaise foi en matière d'argent.

MERC. Caron, je te conjure de le passer le plus vîte que tu pourras; car nous ne gagnerons rien avec lui. Prends garde seulement qu'il ne surprenne les trois juges, et Pluton même : avertis-les de ma part que c'est un scélérat capable de faire révolter tous les morts, et de renverser le plus paisible de tous les empires : la punition qu'il mérite, c'est de ne voir aucune femme et de se taire tou-

jours. Il a trop abusé de la beauté de son éloquence. Il a tourné tous ses grands talens à faire du mal.

CAR. Je donnerai de bons mémoires contre lui, et je crois qu'il passera fort mal son tems parmi les ombres, s'il n'a plus de mauvaises intrigues à y faire.

XX. DIALOGUE.

DENYS, PYTHIAS ET DAMON.

La véritable vertu ne peut aimer que la vertu.

DEN. HO Dieu! Qu'est-ce qui se présente à mes yeux? C'est Pythias qui arrive ici, c'est Pythias lui-même. Je ne l'aurais jamais cru : ah! c'est lui, il vient pour mourir et pour dégager son ami.

PYTH. Oui, c'est moi. Je n'étais parti que pour payer aux dieux ce que je leur avais voué, régler mes affaires domestiques selon la justice, et dire adieu à mes enfans, pour mourir avec plus de tranquillité.

DEN. Mais pourquoi reviens-tu? Quoi donc, ne crains tu point la mort; viens-tu la chercher comme un désespéré, un furieux?

PYTH. Je viens la souffrir, quoique je ne l'aie pas méritée : je ne puis me ré-

soudre à laisser mourir mon ami à ma place.

DEN. Tu l'aimes donc plus que toi-même ?

PYTH. Non, je l'aime comme moi ; mais je trouve que je dois périr plutôt que lui, puisque c'est moi que tu as eu intention de faire mourir : il ne serait pas juste qu'il souffrît, pour me délivrer de la mort, le supplice que tu m'as préparé.

DEN. Mais tu prétends ne mériter pas plus la mort que lui.

PYTH. Il est vrai, nous sommes tous deux également innocens. Et il n'est pas plus juste de me faire mourir que lui.

DEN. Pourquoi dis-tu donc qu'il ne serait pas juste qu'il mourût au lieu de toi ?

PYTH. Il est également injuste à toi de faire mourir Damon, ou bien de me faire mourir. Mais Pythias serait injuste s'il laissait souffrir à Damon une mort que le tyran n'a préparée qu'à Pythias.

DEN. Tu ne viens donc au jour marqué que pour sauver la vie à un ami, en perdant la tienne ?

PYTH. Je viens à ton égard souffrir une injustice qui est ordinaire aux tyrans ; et, à l'égard de Damon, faire une action de justice en le tirant d'un péril où il s'est mis par générosité pour moi.

DEN. Et toi, Damon, ne craignais-tu pas, dis la vérité, que Pythias ne reviendrait point; et tu payerais pour lui?

DAM. Je ne savais que trop que Pythias reviendrait ponctuellement, et qu'il craindrait bien plus de manquer à sa parole que de perdre la vie. Plût aux dieux que ses proches et ses amis l'eussent retenu malgré lui : maintenant il serait la consolation des gens de bien; et j'aurais celle de mourir pour lui.

DEN. Quoi la vie te déplaît-elle.

DAM. Oui, elle me déplaît quand je vois un tyran.

DEN. Hé bien! tu ne le verras plus. Je vais te faire mourrir tout-à-l'heure.

PYTH. Excuse le transport d'un homme qui regrette son ami prêt à mourir. Mais souviens-toi que c'est moi seul que tu as destiné à la mort; je viens la souffrir pour dégager mon ami : ne me refuse pas cette consolation dans ma dernière heure.

DEN. Je ne puis souffrir deux hommes qui méprisent la vie et ma puissance.

DAM. Tu ne peux donc souffrir la vertu?

DEN. Non je ne puis souffrir cette vertu fière et dédaigneuse qui méprise la vie, qui ne craint aucun supplice, qui est insensible aux richesses et aux plaisirs.

DAM. Du moins tu vois qu'elle n'est point insensible à l'honneur, à la justice et à l'amitié.

DEN. Ça qu'on emmène Pythias au supplice : nous verrons si Damon continuera à mépriser mon pouvoir.

DAM. Pythias, en revenant se soumettre à tes ordres, a mérité de toi que tu le fasses vivre ; et moi, en me livrant pour lui à ton indignation, je t'ai irrité. Contente-toi, fais-moi mourir.

PYTH. Non, non, Denys, souviens-toi que je suis le seul qui t'a déplu. Damon n'a pu....

DEN. Hélas ! que vois-je ? où suis-je ? que je suis malheureux et digne de l'être ! Non, je n'ai rien connu jusques ici. J'ai passé ma vie dans les ténèbres et dans l'égarement ; toute ma puissance m'est inutile pour me faire aimer : je ne puis me vanter d'avoir acquis, depuis plus de trente ans de tyrannie, un seul ami dans toute la terre. Ces deux hommes, dans une condition privée, s'aiment tendrement, se confient l'un à l'autre sans réserve, sont heureux en s'aimant, et veulent mourir l'un pour l'autre.

P... Comment auriez-vous des amis, vous qui n'avez jamais aimé personne ? Si vous aviez aimé les hommes, ils vous aimeraient. Vous les avez craint : ils vous craignent, ils vous haïssent.

DEN. Damon, Pythias, daignez me recevoir entre vous deux, pour être le

troisième ami d'une si parfaite société. Je vous laisse vivre, et je vous comblerai de biens.

DAM. Nous n'avons pas besoin de tes biens; et pour ton amitié, nous ne pouvons l'accepter que quand tu seras bon et juste. Jusques-là tu ne peux avoir que des esclaves tremblans et de lâches flatteurs. Il faut être vertueux, bienfaisant, sociable, sensible à l'amitié, prêt à entendre la vérité, et savoir vivre dans une espèce d'égalité avec de vrais amis, pour être aimé par des hommes libres.

XXI. DIALOGUE.

DION ET GÉLON.

Dans un souverain ce n'est pas l'homme qui doit régner, ce sont les lois.

DION. IL y a long-tems, ô merveilleux homme, que je désire de te voir; je sais que Syracuse te dut autrefois sa liberté.

GÉL. Et moi, je sais que tu n'as pas eu assez de sagesse pour la lui conserver. Tu n'avais pas mal commencé contre le tyran quoiqu'il fût ton beau-frère: mais dans la suite, l'orgueil, la mollesse et la défiance, vices du tyran, corrompirent peu à peu tes mœurs. Ainsi les tiens mêmes t'ont fait périr.

DION. Peut-on gouverner une république sans être exposé aux traîtres et aux envieux ?

GÉL. Oui sans doute : j'en suis une belle preuve. Je n'étais pas Syracusain : quoique étranger, on vint me chercher pour me faire roi : on me fit accepter le diadême. Je le portai avec tant de douceur et de modération pour le bonheur des peuples, que mon nom est encore aimé et révéré par les citoyens, quoique ma famille, qui a régné après moi, m'ait déshonoré par ses vices. On les a soufferts pour l'amour de moi. Après cet exemple, il faut avouer qu'on peut commander sans se faire haïr. Mais ce n'est pas à moi qu'il faut cacher tes fautes : la prospérité t'avait fait oublier la philosophie de ton ami Platon.

DION. Hé ! quel moyen d'être philosophe, qaand on est le maître de tout, et qu'on a des passions qu'aucune crainte ne retient ?

GÉL. J'avoue que les hommes qui gouvernent les autres me font pitié : cette grande puissance de faire le mal est un horrible poison. Mais enfin j'étais homme comme toi, et cependant j'ai vécu dans l'autorité royale jusqu'à une extrême vieillesse, sans abuser de ma puissance.

DION. Je reviens toujours là. Il est fa-

cile d'être philosophe dans une condition privée ; mais quand on est au-dessus de tout....

GÉL. Hé ! c'est quand on se voit au-dessus de tout qu'on a un plus grand besoin de philosophie pour soi, et pour les autres qu'on doit gouverner. Alors il faut être doublement sage, et borner au-dedans, pour sa raison, une puissance que rien ne borne au-dehors.

DION. Mais j'avais vu le vieux Denys, mon beau-père, qui avait fini ses jours paisiblement dans la tyrannie ; je m'imaginais qu'il n'y avait qu'à faire de même.

GÉL. Ne vois-tu pas que tu avais commencé comme un homme de bien qui veut rendre la liberté à sa patrie. Espérais-tu qu'on te souffrirait dans la tyrannie, puisqu'on ne s'était confié à toi qu'afin de renverser le tyran? C'est un hasard quand les méchans évitent les dangers qui les environnent ; encore même sont-ils assez punis par le besoin où ils se trouvent de se précautionner contre ces périls ; en répandant le sang humain ; en désolant les républiques, ils n'ont aucun moment de repos ni de sûreté. Ils ne peuvent jamais goûter ni le plaisir de la vertu, ni la douceur de l'amitié, ni celle de la confiance et d'une bonne réputation. Mais toi, qui étais l'espérance des gens

de bien, qui promettais des vertus sincères, qui avais voulu établir la république de Platon; tu commençais à vivre en tyran, et tu croyais qu'on te laisserait vivre !

DION. Ho bien ! si je retournais au monde, je laisserais les hommes se gouverner eux-mêmes comme ils pourraient. J'aimerais mieux m'aller cacher dans quelque île déserte, que de me charger de gouverner une république. Si on est méchant, on a tout à craindre : si on est bon, on a trop à souffrir.

GÉL. Les bons rois, il est vrai, ont bien des peines à souffrir; mais ils jouissent d'une tranquillité et d'un plaisir pur au-dedans deux-mêmes, que les tyrans ignorent toute leur vie. Sais-tu bien le secret de régner ainsi ? Tu devrais le savoir, car tu l'as souvent ouï dire à Platon.

DION. Redis-le moi, de grace; car la bonne fortune me l'a fait oublier.

GÉL. Il ne faut pas que l'homme règne; il faut qu'il se contente de faire régner les lois. S'il prend la royauté pour lui, il la gâte et se perd lui-même. Il ne doit l'exercer que pour le maintien des lois et le bien des peuples.

DION. Cela est bien aisé à dire; mais difficile à faire.

GÉL. Difficile, il est vrai; mais non

pas impossible. Celui qui en parle l'a fait comme il te le dit. Je ne cherchai point l'autorité : elle vint me chercher. Je la craignis ; j'en connus tous les embarras ; je ne l'acceptai que pour le bien des hommes : je ne leur fis jamais sentir que j'étais le maître ; je leur fis seulement sentir qu'eux et moi nous devions céder à la raison et à la justice. Une vieillesse respectée ; une mort qui a mis toute la Sicile en deuil, une réputation sans tache et immortelle, une vertu récompensée ici-bas par le bonheur des champs Elisiens, sont le fruit de cette philosophie si long-tems conservée sur le trône.

DION. Hélas ! je savais tout ce que tu me dis ; je prétendais en faire autant : mais je ne me défiais point de mes passions ; et elles m'ont perdu. De grace, souffre que je ne te quitte plus.

GEL. Non, tu ne peux être admis parmi ces ames bienheureuses qui ont bien gouverné. Adieu.

XXII. DIALOGUE.

PLATON ET DENYS LE TYRAN.

Un Prince ne peut trouver de véritable bonheur et de sûreté que dans l'amour de ses Sujets.

DEN. LE TYR. HÉ bon jour, Platon, te voilà comme je t'ai vu en Sicile.

PLAT. Pour toi, il s'en faut bien que tu sois aussi brillant que sur ton trône.

DEN. LE TYR. Tu n'étais qu'un philosophe chimérique. Ta république n'était qu'un beau songe.

PLAT. Ta tyrannie n'a pas été plus solide que ma république. Elle est tombée par terre.

DEN. LE TYR. C'est ton ami Dion qui me trahit.

PLAT. C'est toi qui te trahis toi-même. Quand on se fait haïr, on a tout à craindre.

DEN. LE TYR. Mais aussi que n'en coûte-il pas pour se faire aimer? Il faut contenter les autres. Ne vaut-il pas mieux se contenter soi-même, au hasard d'être haï?

PLAT. Quand on se fait haïr pour contenter ses passions, on a autant d'ennemis que de sujets; on n'est jamais en sûreté. Dis-moi la vérité, dormais-tu en repos?

DEN. LE TYR. Non, je l'avoue. C'est que je n'avais pas encore fait mourir assez de gens.

PLAT. Hé! ne vois-tu pas que la mort des uns t'attirait la haine des autres; que ceux qui voyaient massacrer leurs voisins, attendaient de périr à leur tour, et ne pouvaient se sauver qu'en te prévenant? Il faut ou tuer jusqu'au dernier des citoyens ou abandonner la rigueur des peines, pour tâcher de se faire aimer. Quand les peuples vous aiment, vous n'avez plus besoin de gardes, vous êtes au milieu de votre peuple comme un père qui ne craint rien au milieu de ses propres enfans.

DEN. LE TYR. Je me souviens que tu me disais toutes ces raisons quand je fus sur le point de quitter la tyrannie pour être ton disciple; mais un flatteur m'en empêcha. Il faut avouer qu'il est bien difficile de renoncer à la puissance souveraine.

PLAT. N'aurait-il pas mieux valu la quitter volontairement pour être philosophe, que d'en être honteusement dépossédé pour aller gagner sa vie à Corinthe par le métier de maître d'école.

DEN. LE TYR. Mais je ne prévoyais pas qu'on me chasserait.

PLAT. Hé! comment pouvais-tu espérer de demeurer le maître en un lieu où

tu avais mis tout le monde dans la nécessité de te perdre pour éviter ta cruauté ?

DEN. LE TYR. J'espérais qu'on n'oserait jamais m'attaquer.

PLAT. Quand les hommes risquent davantage en vous laissant vivre qu'en vous attaquant, il s'en trouve toujours qui vous préviennent : vos propres gardes ne peuvent assurer leur vie qu'en vous arrachant la vôtre. Mais parle-moi franchement : n'as tu pas vécu avec plus de douceur dans la pauvreté de Corinthe que dans ta splendeur de Syracuse ?

DEN. LE TYR. Il est vrai. A Corinthe le maître d'école mangeait et dormait assez bien ; le tyran de Syracuse avait toujours des craintes et des défiances ; il fallait égorger quelqu'un, ravir les trésors, faire des conquêtes : les plaisirs n'étaient plus plaisirs, ils étaient usés pour moi, et ne laissaient pas de m'agiter avec trop de violence. Dis-moi aussi, philosophe, te trouvais-tu bien malheureux quand je te fis vendre ?

PLAT. J'avais dans l'esclavage le même repos que tu goûtais à Corinthe ; avec cette différence, que j'avais le bonheur de souffrir pour la vertu par l'injustice du tyran, et que tu étais le tyran honteusement dépossédé de sa tyrannie.

DEN. LE TYR. Va, je ne gagne rien à

disputer contre toi. Si jamais je retourne au monde, je choisirai une condition privée ; ou bien je me ferai aimer par le peuple que je gouvernerai.

XXIII. DIALOGUE.

PLATON ET ARISTOTE.

Critique de la philosophie d'Aristote : solidité des idées éternelles de Platon.

ARIST. Avez-vous oublié votre ancien disciple? Ne me connaissez-vous plus ?

PLAT. Je n'ai garde de reconnaître en vous mon disciple. Vous n'avez jamais songé qu'à paraître le maître de tous les philosophes, et qu'à faire tomber dans l'oubli tous ceux qui vous ont précédé.

ARIST. C'est que j'ai dit des choses originales, et que je les ai expliquées fort nettement. Je n'ai point pris le style poétique, en cherchant le sublime ; je ne suis point tombé dans le galimathias. Je n'ai point donné dans les idées éternelles.

PLAT. Tout ce que vous avez dit était tiré des livres que vous avez tâché de supprimer. Vous avez parlé, j'en conviens, d'une manière nette, précise, pure ; mais sèche et incapable de faire sentir la sublimité des vérités divines. Pour

les idées éternelles, vous vous en moquerez tant qu'il vous plaira; mais vous ne sauriez vous en passer, si vous voulez établir quelques vérités certaines. Quel moyen d'assurer, ou de nier une chose d'une autre, à moins qu'il n'y ait des idées de ces deux choses qui ne changent point? Qu'est-ce que la raison, sinon nos idées? Si nos idées changeaient, la raison serait aussi changeante. Aujourd'hui le tout serait plus grend que la partie. Demain la mode en serait passée, et la partie serait plus grande que le tout. Ces idées éternelles que vous voulez tourner en ridicule, ne sont donc que les premiers principes de la raison, qui demeurent toujours les mêmes. Bien loin que nous puissions juger de ces premières vérités, ce sont elles qui nous jugent, et qui nous corrigent quand nous nous trompons. Si je dis une chose extravagante, les autres hommes en rient d'abord, et j'en suis honteux. C'est que ma raison et celle de mes voisins est une règle au-dessus de moi qui me vient redresser malgré moi; comme une règle véritable redresserait une ligne tortue que j'aurais tracée. Faute de remonter aux idées qui sont les premières et les simples notions de chaque chose, vous n'avez point eu de principes assez fermes, et vous n'alliez qu'à tâtons.

ARIST. Y a-t-il rien de plus clair que ma morale ?

PLAT. Elle est claire, elle est belle, je l'avoue. Votre logique est subtile, méthodique, exacte, ingénieuse. Mais votre physique n'est qu'un amas de termes abstraits, et de noms vagues, pour accoutumer les esprits à se payer de mots, et à croire entendre ce qu'ils n'entendent pas. C'est en cette occasion que vous auriez eu grand besoin d'idées claires, pour éviter le galimatias que vous reprochez aux autres. Un ignorant sensé avoue de bonne foi qu'il ne sait ce que c'est que la matière première. Un de vos disciples croit dire des merveilles en disant, qu'elle n'est ni quoi ni quelle, ni combien, ni aucune des choses par lesquelles l'être est déterminé. Avec ce jargon un homme se croit grand philosophe, et méprise le vulgaire. Les Epicuriens venus après vous ont raisonné plus sensément que vous sur le mouvement et sur les figures des petits corps qui forment par leurs assemblages tous les composés que nous voyons. Au moins leur physique explique plusieurs choses d'une manière vraisemblable. Il est vrai qu'ils n'ont jamais remonté jusqu'à l'idée et à la nature de ces petits corps. Ils supposent toujours sans preuves des règles toutes faites, et sans sa-

voir par qui, puis ils en tirent comme ils peuvent la composition de toute la nature sensible. Cette philosophie dans son principe est une pure fiction, il est vrai; mais enfin elle sert à entendre beaucoup de choses dans la nature. Votre physique n'enseigne que des mots : ce n'est pas une philosophie, ce n'est qu'une langue bizarre. Tirésias vous menace qu'un jour il viendra d'autres philosophes qui vous déposséderont des écoles où vous aurez régné long-tems et qui feront tomber de bien haut votre réputation.

ARIST. Je voulais cacher mes principes, c'est ce qui m'a fait envelopper ma physique.

PLAT. Vous y avez si bien réussi, que personne ne vous entend; ou du moins, si on vous entend, on trouve que vous ne dites rien.

ARIST. Je ne pouvais rechercher toutes les vérités, ni faire toutes les expériences.

PLAT. Personne ne le pouvait aussi commodément que vous. Vous aviez l'autorité et l'argent d'Alexandre. Si j'avais eu les mêmes avantages, j'aurais fait de belles découvertes.

ARIST. Que ne ménagiez-vous Denys le Tyran, pour en tirer le même parti?

PLAT. C'est que je n'étais ni courtisan,

ni flatteur. Mais vous, qui trouvez qu'on doit ménager les princes, n'avez-vous pas perdu les bonnes graces de votre disciple, par vos entreprises trop ambitieuses?

ARIST. Hélas, il n'est que trop vrai! Ici-bas même, si quelquefois il se rappelle le tems de sa confiance pour moi, d'autres fois il ne daigne plus me reconnaître, et me regarde de travers.

PLAT. C'est qu'il n'a point trouvé dans votre conduite la pure morale de vos écrits. Dites la vérité, vous ne ressembliez point à votre magnanime.

ARIST. Et vous, n'avez-vous point parlé du mépris de toutes les choses terrestres et passagères, pendant que vous viviez magnifiquement?

PLAT. Je l'avoue; mais j'étais considérable dans ma patrie. J'y ai vécu avec modération et honneur. Sans autorité, ni ambition, je me suis fait révérer des Grecs. Le philosophe venu de Stagire, qui veut tout brouiller dans le royaume de son disciple, est un personnage qui, en bonne philosophie, doit être odieux.

XXIV. DIALOGUE.

ALEXANDRE ET ARISTOTE.

Quelques grandes que soient les qualités naturelles d'un jeune prince, il a tout à craindre s'il n'éloigne les flatteurs, et s'il ne s'accoutume de bonne heure à résister à ses passions et à aimer ceux qui auront le courage de lui dire la vérité.

ARIST. JE suis ravi de voir mon disciple. Quelle gloire pour moi d'avoir instruit le vainqueur de l'Asie !

ALEX. Mon cher Aristote, je te revois avec plaisir. Je ne t'avais point vu depuis que j'ai quitté la Macédoine. Mais je ne t'ai jamais oublié pendant mes conquêtes ; tu le sais bien.

ARIST. Te souviens-tu de ta jeunesse qui était si aimable ?

ALEX. Oui, il me semble que je suis encore à Pella ou à Pydne ; que tu viens de Stagire pour m'enseigner la philosophie.

ARIST. Mais tu avais un peu négligé mes préceptes, quand la trop grande prospérité enivra ton cœur.

ALEX. Je l'avoue. Tu sais bien que je suis sincère. Maintement, que je ne suis plus que l'ombre d'Alexandre, je reconnais qu'Alexandre était trop hautain et trop superbe pour un mortel.

ARIST. Tu n'avais point pris mon magnanime pour te servir de modèle ?

ALEX. Je n'avais garde. Ton magnanime n'est qu'un pédant. Il n'a rien de vrai ni de naturel ; il est guindé et outré en tout.

ARIST. Mais, n'étais-tu pas outré dans ton héroïsme ? Pleurer de n'avoir pas encore subjugué un monde, quand on disait qu'il y en avait plusieurs : parcourir des royaumes immenses pour les rendre à leurs rois après les avoir vaincus : ravager l'univers pour faire parler de toi : se jeter seul sur les remparts d'une ville ennemie : vouloir passer pour une divinité. Tu es plus outré que mon magnanime.

ALEX. Me voilà donc revenu à ton école ? Tu me dis toutes mes vérités, comme si nous étions encore à Pella. Il n'aurait pas été trop sûr de me parler si librement sur les bords de l'Euphrate. Mais sur les bords du Styx, on écoute un censeur plus patiemment. Dis-moi donc, mon pauvre Aristote, toi qui sais tout, d'où viens que certains princes sont si jolis dans leur enfance, et qu'ensuite ils oublient toutes les bonnes maximes qu'ils ont apprises, lorsqu'il serait question d'en faire quelque usage ? A quoi sert-il qu'ils parlent dans leur

jeunesse comme des perroquets pour approuver tout ce qui est bon, et la raison qui devrait croître en eux avec l'âge, semble s'enfuir dès qu'ils sont entrés dans les affaires ?

ARIST. En effet, ta jeunesse fut merveilleuse : tu entretenais avec politesse les ambassadeurs qui venaient chez Philippe ; tu aimais les lettres, tu lisais les poètes, tu étais charmé d'Homère, ton cœur s'enflammait au récit des vertus et des grandes actions des héros. Quand tu pris Thèbes, tu respectas la maison de Pindare ; ensuite tu allas, en entrant dans l'Asie, voir le tombeau d'Achille et les ruines de Troie. Tout cela marque un naturel humain et sensible aux belles choses. On vit encore ce beau naturel, quand tu confias ta vie au médecin Philippe ; mais sur-tout lorsque tu traitas si bien la famille de Darius, que ce roi mourant se consolait dans son malheur, pensant que tu serais le père de sa famille. Voilà ce que la philosophie et le beau naturel avait mis en toi. Mais le reste je n'ose le dire.

ALEX. Dis, dis, mon cher Aristote ; tu n'as plus rien à ménager.

ARIST. Ce faste, ces mollesses, ces soupçons, ces cruautés, ces colères, ces emportemens furieux contre tes amis,

cette crédulité pour les lâches flatteurs qui t'appellaient un dieu.

ALEX. Ah ! tu dis vrai. Je voudrais être mort après avoir vaincu Darius.

ARIST. Quoi ! tu voudrais n'avoir point subjugué le reste de l'Orient ?

ALEX. Cette conquête m'est moins glorieuse qu'il ne m'est honteux d'avoir succombé à mes prospérités, et d'avoir oublié la condition humaine. Mais dis-moi donc, d'où vient qu'on est si sage dans l'enfance, et si peu raisonnable quand il serait tems de l'être.

ARIST. C'est que dans la jeunesse on est instruit, excité, corrigé par des gens de bien. Dans la suite on s'abandonne à trois sortes d'ennemis : à sa présomption, à ses passions, et aux flatteurs.

XXV. DIALOGUE.

ALEXANDRE ET CLITUS.

Funeste délicatesse des grands, qui ne peuvent souffrir leurs véritables serviteurs lorsqu'ils veulent leur faire connaître leur défauts.

CLIT. BONJOUR, grand roi. Depuis quand es-tu descendu sur ces rives sombres ?

ALEX. Ah! Clitus, retire-toi; je ne puis supporter ta vue; elle me reproche ma faute.

CLIT. Pluton veut que je demeure devant tes yeux, pour te punir de m'avoir tué injustement. J'en suis fâché; car je t'aime encore, malgré le mal que tu m'as fait; mais je ne puis plus te quitter.

ALEX. O la cruelle compagnie! Voir toujours un homme qui rappelle le souvenir de ce qu'on a eu tant de honte d'avoir fait.

CLIT. Je regarde bien mon meurtrier; pourquoi ne saurais-tu pas regarder un homme que tu as fait mourir? Je vois bien que les grands sont plus délicats que les autres hommes : ils ne veulent voir que des gens contens d'eux, qui les flattent et qui fassent semblant de les admirer. Il n'est plus tems d'être délicat sur les bords du Styx. Il fallait quitter cette délicatesse en quittant cette grandeur royale. Tu n'as plus rien à donner ici, et tu ne trouveras plus de flatteurs.

ALEX. Ah quel malheur! Sur la terre j'étais un dieu; ici je ne suis plus qu'une ombre, et on m'y reproche sans pitié mes fautes.

CLIT. Pourquoi les faisais-tu?

ALEX. Quand je te tuai, j'avais trop bu.

CLIT. Voilà une belle excuse pour un

héros et pour un dieu! Celui qui devait être assez raisonnable pour gouverner la terre entière, perdait par l'ivresse toute sa raison, et se rendait semblable à une bête féroce. Mais avoue de bonne foi la vérité : tu étais encore plus enivré par la mauvaise gloire et par la colère que par le vin. Tu ne pouvais souffrir que je condamnasse ta vanité qui te faisait recevoir les honneurs divins, et oublier les services qu'on t'avait rendus. Réponds-moi; je ne crains plus que tu me tues.

ALEX. O Dieux cruels, que ne puis-je me venger de vous! Mais hélas! je ne puis pas même me venger de cette ombre de Clitus qui vient m'insulter brutalement.

CLIT. Te voilà aussi colère et aussi fougueux que tu l'étais parmi les vivans. Mais personne ne te craint ici : pour moi, tu me fais pitié.

ALEX. Quoi, le grand Alexandre faire pitié à un homme vil, tel que Clitus! Que ne puis-je ou le tuer, ou me tuer moi-même?

CLIT. Tu ne peux plus ni l'un l'autre : les ombres ne meurent point; te voilà immortel, mais autrement que tu ne l'avais prétendu. Il faut te résoudre à n'être qu'une ombre comme moi et comme le dernier des hommes. Tu ne trouveras plus ici de province à ravager, ni des

rois à fouler aux pieds ; ni des palais à brûler dans ton ivresse, ni des fables ridicules à conter pour te vanter d'être le fils de Jupiter.

ALEX. Tu me traites comme un misérable.

CLIT. Non, je te reconnais pour un grand conquérant, d'un naturel sublime ; mais gâté par de trop grands succès. Te dire la vérité avec affection, est-ce t'offenser ? Si la vérité t'offense, retourne sur la terre chercher tes flatteurs.

ALEX. A quoi donc me servira toute ma gloire, si Clitus même ne m'épargne pas ?

CLIT. C'est ton emportement qui a terni ta gloire parmi les vivans. Veux-tu la conserver pure dans les Enfers ? Il faut être modeste avec des ombres qui n'ont rien à perdre ni à gagner avec toi.

ALEX. Mais tu disais que tu m'aimais.

CLIT. Oui, j'aime ta personne, sans aimer tes défauts.

ALEX. Si tu m'aimes, épargne-moi.

CLIT. Parce que je t'aime je ne t'épargnerai point. Quand tu parus si chaste à la vue de la femme et de la fille de Darius : quand tu montras tant de générosité pour ce prince vaincu, tu méritais de grandes louanges : je te les donnai. Ensuite la prospérité te fit oublier le soin de ta propre gloire même. Je te quitte. Adieu.

XXVI. DIALOGUE.

ALEXANDRE ET DIOGÈNE.

La flatterie est pernicieuse aux Princes.

DIOG. Ne vois-je pas Alexandre parmi les morts?

ALEX. Tu ne te trompes pas, Diogène?

DIOG. Hé! comment les dieux meurent-ils?

ALEX. Non pas les dieux, mais les hommes mortels par leur nature.

DIOG. Mais crois-tu n'être qu'un simple homme?

ALEX. Hé! pourrais-je avoir un autre sentiment de moi-même?

DIOG. Tu es bien modeste après ta mort. Rien n'aurait manqué à ta gloire, Alexandre, si tu l'avais été autant pendant ta vie.

ALEX. En quoi donc me suis-je si fort oublié?

DIOG. Tu le demandes, toi qui, non content d'être fils d'un grand roi qui s'était rendu maître de la Grèce entière, prétendait venir de Jupiter? On te faisait la cour en te disant qu'un serpent s'était approché d'Olympias. Tu aimais mieux

avoir ce monstre pour père, parce que cela flattait d'avantage ta vanité, que d'être descendu de plusieurs rois de Macédoine, parce que tu ne trouvais rien dans cette naissance au-dessus de l'humanité. Ne souffris-tu pas les basses et honteuses flatteries de la prêtresse du Jupiter Ammon? Elle répondit que tu blasphémais en supposant que ton père pouvait avoir des meurtriers : tu sus profiter de ses salutaires avis, et tu évitas avec un grand soin de tomber dans la suite dans de pareilles impiétés. O homme trop faible pour supporter les talens que tu avais reçus du Ciel!

ALEX. Crois-tu, Diogène, que j'aie été assez insensé pour ajouter foi à toutes ces fables?

DIOG. Pourquoi donc les autorisais-tu?

ALEX. C'est qu'elles m'autorisaient moi-même. Je les méprisais et je m'en servais, parce qu'elles me donnaient un pouvoir absolu sur les hommes. Ceux qui auraient peu considéré le fils de Philippe, tremblaient devant le fils de Jupiter. Les peuples ont besoin d'être trompés : la vérité est faible auprès d'eux, le mensonge est tout-puissant sur leur esprit. La seule réponse de la prêtresse, dont tu parles avec dérision, a plus avancé mes conquêtes que mon courage et toutes les ressources de

mon esprit. Il faut connaître les hommes, et se proportionner à eux; et les mener par les voies par lesquelles ils sont capables de marcher.

DIOG. Les hommes du caractère que tu dépeins, sont dignes de mépris, comme l'erreur à laquelle ils sont livrés. Pour être estimé de ces hommes si vils, tu as eu recours au mensonge, qui t'a rendu plus indigne qu'eux.

XXVII. DIALOGUE.

DIOGÈNE ET DENYS L'ANCIEN.

Un Prince qui fait considérer son bonheur et sa gloire à satisfaire ses voluptés et ses passions, n'est heureux ni en cette vie, ni en l'autre.

DEN. L'ANC. Je suis ravi de voir un homme de ta réputation. Alexandre m'a parlé de toi depuis qu'il est descendu en ces lieux.

DIOG. Pour moi, je n'avais que trop entendu parler de toi sur la terre. Tu y faisais du bruit comme les torrens qui ravagent tout.

DEN. L'ANC. Est-il vrai que tu étais heureux dans ton tonneau?

DIOG. Une marque certaine que j'y

étais heureux, c'est que je ne cherchai jamais rien, et que je méprisai même les offres de ce jeune Macédonien dont tu parles; mais n'est-il pas vrai que tu n'étais point heureux en possédant Syracuse et la Sicile, puisque tu voulais encore entrer par Rhège dans toute l'Italie ?

DEN. L'ANC. Ta modération n'était que vanité et affection de vertu.

DIOG. Ton ambition n'était que folie, qu'un orgueil forcené, qui ne peut faire justice ni aux autres ni à soi.

DEN. L'ANC. Tu parles bien hardiment.

DIOG. Et toi, t'imagines-tu être encore tyran ici?

DEN. L'ANC. Hélas! je ne sens que trop que je ne le suis plus. Je tenais les Syracusains, comme je m'en suis vanté bien des fois, dans des chaînes de diamant; mais le ciseau des Parques a coupé ces chaînes avec le fil de mes jours.

DIOG. Je t'entends soupirer, et je suis sûr que tu soupirais aussi dans ta gloire. Pour moi, je ne soupirais point dans mon tonneau, et je n'ai que faire de soupirer ici-bas; car je n'ai laissé en mourant aucun bien digne d'être regretté. Oh mon pauvre tyran! que tu as perdu à être si riche; et que Diogène a gagné à ne posséder rien ?

DEN. L'ANC. Tous les plaisirs en foule venaient s'offrir à moi; ma musique était

admirable : j'avais une table exquise, des esclaves sans nombre, des parfums, des meubles d'or et d'argent, des tableaux, des statues, des spectacles de toutes les façons, des gens d'esprit pour m'entretenir et pour me louer, des armées pour vaincre tous mes ennemis.

DIOG. Et par-dessus tout cela des soupçons, des allarmes et des fureurs, qui t'empêchaient de jouir de tant de biens.

DEN. L'ANC. Je l'avoue : mais aussi quel moyen de vivre dans un tonneau ?

DIOG. Hé ! qui t'empêchait de vivre paisiblement en homme de bien comme un autre dans ta maison, et d'embrasser une douce philosophie ? Mais il est vrai que tu croyais toujours voir un glaive suspendu sur ta tête au milieu des plaisirs.

DEN. L'ANC. N'en parlons plus, tu veux m'insulter.

DIOG. Souffriras-tu une autre question aussi forte que celle-là ?

DEN. L'ANC. Il faut bien la souffrir : je n'ai plus de menace à te faire pour t'en empêcher ; je suis ici bien désarmé.

DIOG. Avais-tu promis des récompenses à tous ceux qui inventeraient de nouveaux plaisirs ? C'était une étrange rage pour la volupté. O que que tu étais bien mécompté ! Avoir tout renversé dans son

pays pour être heureux, et être si misérable et si affamé de plaisirs!

DEN. L'ANC. Il fallait bien tâcher d'en faire inventer de nouveaux, puisque tous les plaisirs ordinaires étaient usés pour moi.

DIOG. La nature entière ne te suffisait donc pas? Hé, qu'est-ce qui aurait pu appaiser tes passions furieuses? Mais les plaisirs nouveaux auraient-ils pu guérir tes défiances, et étouffer les remords de tes crimes?

DEN. L'ANC. Non: mais les malades cherchent comme ils peuvent à se soulager dans leurs maux. Ils essaient de nouveaux remèdes pour se guérir, et de nouveaux mêts pour se ragoûter.

DIOG. Tu étais donc dégoûté et affamé tout ensemble? Dégoûté de tout ce que tu avais, affamé de tout ce que tu pouvais avoir. Voilà un un bel état; et c'est-là ce que tu as pris tant de peine à acquérir et à conserver! Voilà une belle recette pour se faire heureux! c'est bien à toi à te moquer de mon tonneau, où un peu d'eau, de pain et de soleil me rendaient content! Quand on sait goûter ces plaisirs simples de la pure nature, ils ne s'usent jamais, et on n'en manque point. Mais quand on les méprise, on a beau être riche et puissant, on manque de tout; car on ne peut jouir de rien.

DEN. L'ANC. Ces vérités que tu dis, m'affligent; car je pense à mon fils que j'ai laissé tyran après moi. Il serait plus heureux si je l'avais laissé pauvre artisan, accoutumé à la modération, et instruit par la mauvaise fortune : au moins il aurait quelques vrais plaisirs que la nature ne refuse point dans les conditions médiocres.

DIOG. Pour lui rendre l'appétit, il faudrait lui faire souffrir la faim; et pour lui ôter l'ennui de son palais doré, le mettre dans mon tonneau vacant depuis ma mort.

DEN. L'ANC. Encore ne saura-t-il pas se soutenir dans cette puissance que j'ai eu tant de peine à lui préparer.

DIOG. Hé! que veux-tu que sache un homme élevé dans la mollesse et né dans une trop grande prospérité? A peine sait-il prendre le plaisir quand il vient à lui. Il faut que tout le monde se tourmente pour le divertir.

XXVIII. DIALOGUE.

PYRRHON ET SON VOISIN.

Fausseté et absurdité du Pyrrhonisme.

LE VOIS. BONJOUR, Pyrrhon. On dit que vous avez bien des disciples, et que

votre école a une haute réputation. Voudriez-vous bien me recevoir et m'instruire ?

PYR. Je le veux, ce me semble.

LE VOIS. Pourquoi donc ajoutez-vous ce me semble ? Est-ce que vous ne savez pas ce que vous voulez ? Si vous ne le savez pas, qui le saura donc ? Et que savez-vous donc, vous qui passez pour un si savant homme ?

PYR. Moi ! je ne sais rien.

LE VOIS. Qu'apprend-on donc en vous écoutant ?

PYR. Rien du tout.

LE VOIS. Pourquoi donc vous écoute-t-on ?

PYR. Pour se convaincre de son ignorance. N'est-ce pas savoir beaucoup, que de savoir qu'on ne sait rien ?

LE VOIS. Non ce n'est pas savoir grand'chose. Un paysan bien grossier et bien ignorant connaît son ignorance : et il n'est pourtant ni philosophe ni habile homme ; il connaît pourtant mieux son ignorance que vous la vôtre ; car vous vous croyez au-dessus de tout le genre humain en affectant d'ignorer toutes choses. Cette ignorance affectée ne vous ôte point la présomption, au lieu que le paysan qui connaît son ignorance, se défie de lui-même en toutes choses, et de bonne foi,

PYR. Le paysan ne croit ignorer que certaines choses élevées et qui demandent de l'étude ; mais il ne croit pas ignorer qu'il marche, qu'il parle, qu'il vit. Pour moi, j'ignore tout cela, et par principes.

LE VOIS. Quoi ! vous ignorez tout cela de vous? Beaux principes de n'en admettre aucuns !

PYR. Oui, j'ignore si je vis, si je suis. En un mot, j'ignore toutes choses, sans exception.

LE VOIS. Mais ignorez-vous que vous pensez?

PYR. Oui, je l'ignore.

LE VOIS. Ignorer toutes choses, c'est douter de toutes choses et ne trouver rien de certain : n'est-il pas vrai?

PYR. Il est vrai, si quelque chose le peut être.

LE VOIS. Ignorer et douter, sont la même chose. Douter et penser, c'est encore la même chose ; donc vous ne pouvez douter sans penser. Votre doute est donc la preuve certaine que vous pensez. Donc il y a quelque chose de certain, puisque votre doute même prouve la certitude de votre pensée.

PYR. J'ignore même mon ignorance. Vous voilà bien attrapé.

LE VOIS. Si vous ignorez votre igno-

rance, pourquoi en parlez-vous? Pourquoi la défendez-vous? Pourquoi voulez-vous la persuader à vos disciples, et les détromper de tout ce qu'ils ont jamais cru? Si vous ignorez jusqu'à votre ignorance, il n'en faut plus donner des leçons, ni mépriser ceux qui croient savoir la vérité.

PYR. Toute la vie ne peut être qu'un songe continuel. Peut-être que le moment sera un réveil soudain où l'on découvrira l'illusion de ce qu'on a cru de plus réel; comme un homme qui s'éveille voit disparaître tous les fantômes qu'il croit voir et toucher pendant ses songes.

LE VOIS. Vous craignez donc de dormir et de rêver les yeux ouverts? Vous dites de toutes choses peut-être; mais ce peut-être que vous dites est une pensée. Votre songe, tout faux qu'il est, est pourtant le songe d'un homme qui rêve. Tout au moins il est sûr que vous rêvez; car il faut être quelque chose, et quelque chose de pensant pour avoir des songes. Le néant ne peut ni dormir, ni rêver, ni se tromper, ni ignorer, ni douter, ni dire peut-être. Vous voilà donc malgré vous condamné à savoir quelque chose, qui est votre rêverie, et à être tout au moins un être rêveur et pensant.

PYR. Cette subtilité m'embarrasse. Je

ne veux point d'un disciple si subtil et si incommode dans mon école.

LE VOIS. Vous voulez donc, et vous ne voulez pas. En vérité, tout ce que vous dites et tout ce que vous faites dément votre doute affecté. Votre secte est une secte de menteurs. Si vous ne voulez point de moi pour disciple, je veux encore moins de vous pour maître.

XXIX. DIALOGUE.

PYRRHUS ET DÉMÉTRIUS-POLIORCETES.

La Tempérance et la Vertu rendent les hommes héros, et non pas les conquêtes et les succès.

DÉM. JE viens saluer ici le plus grand héros que la Grèce ait eu après Alexandre.

PYR. N'est-ce pas là Démétrius, que j'apperçois? Je le connais au portrait qu'on m'en a fait ici.

DÉM. Avez-vous entendu parler des grandes guerres que j'ai eu à soutenir?

PYR. Oui; mais j'ai aussi entendu parler de votre mollesse et de votre lâcheté pendant la paix.

DÉM. Si j'ai eu un peu de mollesse, mes grandes actions l'ont bien réparée.

PYR. Pour moi, dans toutes les guer-

res que j'ai faites ; j'ai toujours été ferme. J'ai montré aux Romains que je savais soutenir mes alliés ; car lorsqu'ils attaquèrent les Tarentins, je passai à leur secours avec une armée formidable, et fis sentir aux Romains la force de mon bras.

DÉM. Mais Fabricius eut enfin bon marché de vous, et on voyait bien que vos troupes n'étaient pas comparables aux Romains. Vos éléphans furent cause de votre victoire : ils troublèrent les Romains, qui n'étaient pas accoutumés à cette manière de combattre. Mais dès le second combat l'avantage fut égal de part et d'autre ; dans le troisième les Romains remportèrent une pleine victoire.

Vous fûtes contraints de repasser en Epire, et enfin vous mourûtes de la main d'une femme.

PYR. Je mourus en combattant : mais pour vous, je sais ce qui vous a mis au tombeau, ce sont vos débauches et votre gourmandise. Vous avez soutenu de rudes guerres, je l'avoue, et même vous avez eu de l'avantage. Mais au milieu de ces guerres vous étiez environné d'un troupeau de courtisanes qui vous suivaient incessamment comme des moutons suivent leur berger. Pour moi, je me suis montré ferme en toutes sortes d'occasions, même dans mes malheurs, et je

crois en cela avoir surpassé Alexandre.

DÉM. Oui, ces actions ont bien surpassé les vôtres. Passer le Danube sur des peaux de boucs, forcer le passage du Granique avec très-peu de troupes contre une multitude infinie de soldats, battre toujours les Perses en plaine, en défilé ; prendre leurs villes, percer jusqu'aux Indes ; enfin subjuguer toute l'Asie ; cela est bien plus grand qu'entrer en Italie, et être obligé d'en sortir honteusement.

PYR. Par ces grandes conquêtes, Alexandre s'attira la mort ; car on prétend qu'Antipater, qu'il avait laissé en Macédoine, le fit empoisonner à Babylone pour avoir tous ses états.

DÉM. Son espérance fut vaine, et mon père lui montra bien qu'il se jouait à plus fort que lui.

PYR. J'avoue que je donnais un mauvais exemple d'Alexandre, car j'avais dessein de conquérir l'Italie. Mais lui, il voulait se faire roi du monde ; et il aurait été bien plus heureux en demeurant roi de Macédoine, qu'en courant par toute l'Asie comme un insensé.

XXX. DIALOGUE.

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON.

Parallèle de ces deux orateurs, ou l'on donne le caractère de la véritable éloquence.

CIC. Quoi! prétends-tu que j'aie été un orateur médiocre?

DÉM. Non pas médiocre; car ce n'est pas sur une personne médiocre que je prétends avoir la supériorité. Tu as été sans doute un orateur célèbre. Tu avais de grandes parties; mais souvent tu t'es écarté du point en quoi consiste la perfection.

CIC. Et toi, n'as-tu pas eu de défauts?

DÉM. Je crois qu'on ne m'en peut reprocher aucun pour l'éloquence.

CIC. Peux-tu comparer la richesse de ton génie à la mienne : toi qui es sec, sans ornement; qui est toujours contraint par des bornes étroites et resserrées; toi qui n'entends aucun sujet; toi à qui on ne peut rien retrancher, tant la manière dont tu traites tes sujets est, si j'ose me servir de ce terme, affamée; au lieu que je donne aux miens une étendue qui fait paraître une abondance et une fertilité de génie qui a fait dire qu'on ne pouvait rien ajouter à mes ouvrages.

DÉM. Celui à qui on ne peut rien retrancher n'a rien dit que de parfait.

CIC. Celui à qui on ne peut rien ajouter n'a rien omis de tout ce qui pouvait embellir son ouvrage.

DÉM. Ne trouves-tu pas tes discours plus remplis de traits d'esprit que les miens? Parle de bonne foi, n'est-ce pas là la raison pour laquelle tu t'élèves au-dessus de moi?

CIC. Je veux bien te l'avouer, puisque tu me parles ainsi. Mes pièces sont infiniment plus ornées que les tiennes. Elles marquent bien plus d'esprit, de tour, d'art, de facilité. Je fais paraître la même chose sous vingt manières différentes. On ne pouvait s'empêcher, en entendant mes oraisons, d'amirer mon esprit, d'être continuellement surpris de mon art, de s'écrier sur moi, de m'interrompre pour m'applaudir et me donner des louanges. Tu devais être écouté fort tranquillement, et apparemment tes auditeurs ne t'interrompaient pas!

DÉM. Ce que tu dis de nous deux est vrai. Tu ne te trompes que dans la conclusion que tu en tires. Tu occupais l'assemblée de toi-même; et moi, je ne l'occupais que des affaires dont je parlais. On t'admirait; et moi, j'étais oublié par mes auditeurs qui ne voyaient que le parti que

je voulais leur faire prendre. Tu réjouissais par les traits de ton esprit, et moi, je frappais, j'abattais, j'atterrais par des coups de foudre. Tu faisais dire : Qu'il parle bien ! Et moi, je faisais dire : Allons, marchons contre Philippe. On te louait. On était hors de soi pour me louer. Quand tu haranguais, tu paraissais orné : on ne découvrait en moi aucun ornement. Il n'y avait dans mes pièces que des raisons précises, fortes, claires; ensuite des mouvemens semblables à des foudres auxquels on ne pouvait résister. Tu as été un orateur parfait quand tu as été comme moi, simple, grave, austère, sans art apparent; en un mot, quand tu as été Démosthénique; mais lorsqu'on a senti en tes discours l'esprit, le tour et l'art, alors tu n'étais que Cicéron, t'éloignant de la perfection, autant que tu t'éloignais de mon caractère.

XXXI. DIALOGUE.

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON.

Différence entre l'orateur et le véritable Philosophe.

CIC. POUR avoir vécu du tems de Platon, et avoir même été son disciple, il me semble que vous avez bien peu profité de cet avantage.

DÉM. N'avez-vous donc rien remarqué dans mes Oraisons, vous qui les avez si bien lues, qui sentît les maximes de Platon et sa manière de persuader?

CIC. Ce n'est pas ce que je veux dire. Vous avez été le plus grand orateur des Grecs, mais enfin vous n'avez été qu'orateur. Pour moi, quoique je n'aie jamais connu Platon que dans ses écrits, et que j'aie vécu environ trois cents ans après lui, je me suis efforcé de l'imiter dans la philosophie; je l'ai fait connaître aux Romains, et j'ai le premier introduit chez eux ce genre d'écrire; en sorte que j'ai rassemblé, autant que j'en ai été capable, en une même personne, l'éloquence et la philosophie.

DÉM. Et vous croyez avoir été un grand philosophe.

CIC. Il suffit pour l'être d'aimer la sagesse, et de travailler à acquérir la science et la vertu. Je crois me pouvoir donner ce titre sans trop de vanité.

DÉM. Pour orateur, j'en conviens: vous avez été le premier de votre nation, et les Grecs même de votre tems vous ont admiré; mais pour philosophe, je ne puis en convenir; on ne l'est pas à si bon marché.

CIC. Vous ne savez pas ce qu'il m'en a coûté: mes veilles, mes travaux, mes mé-

ditations, les livres que j'ai lus, les maîtres que j'ai écoutés, les traités que j'ai composés?

DÉM. Tout cela n'est point la philosophie.

CIC. Que faut-il donc de plus?

DÉM. Il faut faire ce que vous avez dit de Caton en vous moquant de lui : étudier la philosophie, non pour découvrir les vérités qu'elle enseigne, afin de raisonner comme font la plupart des hommes, mais pour la réduire en pratique.

CIC. Et ne l'ai-je pas fait? N'ai-je pas vécu conformément à la doctrine de Platon et d'Aristote que j'ai embrassée?

DÉM. Laissons Aristote : je lui disputerais peut-être la qualité de philosophe, et je ne puis avoir grande opinion d'un Grec qui s'est attaché à un roi, et encore à Philippe. Pour Platon, je vous maintiens que vous n'avez jamais suivi ses maximes.

CIC. Il est vrai que dans ma jeunesse, et pendant la plus grande partie de ma vie, j'ai suivi la vie active et laborieuse de ceux que Platon appelle *Politiques*; mais quand j'ai vu que ma patrie avait changé de face, et que je ne pouvais plus être utile par les grands emplois, j'ai cherché à la servir par les sicences, et je me suis retiré dans mes maisons de campagne, pour

m'appliquer à la contemplation et à l'étude de la vérité.

DÉM. C'est-à-dire que la philosophie a été votre pis-aller, quand vous n'avez plus eu de part au gouvernement, et que vous avez voulu vous distinguer par vos études; car vous y avez plus cherché la gloire que la vertu.

CIC. Il ne faut point mentir; j'ai toujours aimé la gloire comme une suite de la vertu.

DÉM. Dites mieux : beaucoup la gloire et peu la vertu.

CIC. Sur quel fondement jugez-vous si mal de moi ?

DÉM. Sur vos propres discours. Dans le même tems que vous faisiez le philosophe, n'avez-vous pas prononcé ces beaux discours où vous flattiez César, votre tiran, plus bassement que Philippe ne l'était par ses esclaves? Cependant on sait comme vous l'aimiez; il y a bien paru après sa mort; et de son vivant vous ne l'épargniez pas dans vos lettres à Atticus.

CIC. Il fallait bien s'accommoder au tems, et tâcher d'adoucir le tyran, de peur qu'il ne fît encore pis.

DÉM. Vous parlez en bon orateur, et en mauvais philosophe. Mais que devint votre philosophie après sa mort? Qui vous obligea de rentrer dans les affaires?

CIC. Le peuple Romain, qui me regardait comme son unique appui.

DÉM. Votre vanité vous le fit croire, et vous livra à un jeune homme dont vous étiez la dupe. Mais enfin revenons au point : vous avez toujours été orateur, et jamais philosophe.

CIC. Vous, avez-vous jamais été autre chose ?

DÉM. Non, je l'avoue ; mais aussi n'ai-je jamais fait autre profession. Je n'ai trompé personne : j'ai compris de bonne heure qu'il fallait choisir entre la rhétorique et la philosophie ; que chacune demandait un homme entier. Le désir de la gloire m'a touché : j'ai cru qu'il était beau de gouverner un peuple par mon éloquence, et de résister à la puissance de Philippe, n'étant qu'un simple citoyen, fils d'un artisan. J'aimais le bien public et la liberté de la Grèce ; mais je l'avoue à présent, je m'aimais encore plus moi-même, et j'étais fort sensible au plaisir de recevoir une couronne en plein théâtre, et de laisser ma statue dans la place publique avec une belle inscription. Maintenant je vois les choses d'une autre manière, et je comprends que Socrate avait raison quand il soutenait à Georgias, *Que l'éloquence n'était pas une si belle chose qu'il pensait ; dût-elle arriver à sa*

fin, et rendre un homme maître absolu dans sa république. Nous y sommes arrivés, vous et moi : avouez que nous n'en avons pas été plus heureux.

CIC. Il est vrai que notre vie n'a été pleine que de travaux et de périls. Je n'eus pas sitôt défendu Roscius, qu'il fallut m'enfuir en Grèce, pour éviter l'indignation de Sylla. L'accusation de Verrès m'attira bien des ennemis. Mon consulat, le tems de ma plus grande gloire, fut aussi le tems de mes plus grands travaux et de mes plus grands périls. Je fus plusieurs fois en danger de ma vie; et la haîne dont je me chargeai alors éclata ensuite par mon exil. Enfin ce n'est que mon éloquence qui a causé ma mort; et si j'avais moins poussé Antoine, je serais encore en vie. Je ne vous dis rien de vos malheurs; il serait inutile de vous les rappeler : mais il ne nous en faut prendre l'un et l'autre qu'au destin, ou, si vous voulez, à la fortune, qui nous a fait naître dans des tems si corrompus, qu'il était impossible de redresser nos républiques, ni même d'empêcher leur ruine.

DÉM. C'est en quoi nous avons manqué de jugement, entreprenant l'impossible : car ce n'est point notre peuple qui nous a forcés à prendre soin des affaires pu-

bliques ; et nous n'y étions point engagés par notre naissance. Je pardonne à un prince né dans la pourpre, de gouverner le moins mal qu'il peut un état que les dieux lui ont confié, en le faisant naître d'une certaine race ; puisqu'il ne lui est pas libre de l'abandonner en quelque mauvais état qu'il se trouve. Mais un simple particulier ne doit songer qu'à se régler soi-même et gouverner sa famille : il ne doit jamais désirer les charges publiques, moins encore les chercher : si on le force à les prendre, il peut les accepter par l'amour de la patrie ; mais dès qu'il n'a pas la liberté de bien faire, et que ses citoyens n'écoutent plus les lois, ni la raison, il doit rentrer dans la vie privée, et se contenter de déplorer les calamités publiques qu'il ne peut détourner.

Cic. A votre compte, mon ami Pomponius Atticus était plus sage que moi, et que Caton même que nous avons tant vanté.

Dém. Oui sans doute : Atticus était un vrai philosophe : Caton s'opiniâtra mal-à-propos à vouloir redresser un peuple qui ne voulait plus vivre en liberté ; et vous cédâtes trop facilement à la fortune de César ; du moins vous ne conservâtes pas assez votre dignité.

CIC. Mais enfin l'éloquence n'est-elle pas une bonne chose, et un grand présent des dieux ?

DÉM. Elle est très-bonne en elle-même. Il n'y a que l'usage qui en peut être mauvais, comme de flatter les passions du peuple, ou de contenter les nôtres. Et que faisions-nous autre chose dans nos déclamations amères contre nos ennemis! Moi contre Midias, ou Eschine; vous contre Pison, Vatinius ou Antoine? Combien nos passions et nos intérêts nous ont-ils fait offenser la vérité et la justice? Le véritable usage de l'éloquence est de mettre la vérité en son jour, et de persuader aux autres ce qui leur est véritablement utile: c'est-à-dire, la justice et les autres vertus. C'est l'usage qu'en a fait Platon, que nous n'avons imité ni l'un ni l'autre.

XXXII. DIALOGUE.

CORIOLANUS ET CAMILLUS.

Les hommes ne naissent pas indépendans; mais soumis aux lois de la patrie où ils sont nés, et où ils ont été élevés et protégés dans leur enfance.

COR. HÉ bien! vous avez senti comme moi l'ingratitude de la patrie. C'est une

étrange chose que de servir un peuple insensé. Avouez-le de bonne foi, et excusez un peu ceux à qui la patience échappe.

CAM. Pour moi, je trouve qu'il n'y a jamais d'excuse pour ceux qui s'élèvent contre leur patrie. On peut se retirer, céder à l'injustice, attendre des tems moins rigoureux : mais c'est une impiété que de prendre les armes contre la mère qui nous a fait naître.

COR. Ces grands noms de mère et de patrie ne sont que des noms. Les hommes naissent libres et indépendans : les sociétés, avec toutes leurs subordinations et leurs polices, sont des institutions humaines qui ne peuvent jamais détruire la liberté essentielle à l'homme. Si la société d'hommes dans laquelle nous sommes nés manque à la justice et à la bonne foi, nous ne lui devons plus rien ; nous rentrons dans les droits naturels de notre liberté, et nous pouvons aller chercher quelque autre société plus raisonnable, pour y vivre en repos, comme un voyageur passe de ville en ville, selon son goût et sa commodité. Toutes ces belles idées de la patrie ont été données par des esprits artificieux et pleins d'ambition, pour nous dominer. Les législateurs nous en ont bien fait accroire : mais il faut toujours revenir au droit qui rend

chaque homme libre et indépendant. Chaque homme étant né dans cette indépendance à l'égard des autres, il n'engage sa liberté, en se mettant dans la société d'un peuple, qu'à condition qu'il sera traité équitablement. Dès que la société manquera à la condition, le particulier rentre dans ses droits, et la terre entière est à lui aussi bien qu'aux autres. Il n'a qu'à se garantir d'une force supérieure à la sienne, et qu'à jouir de sa liberté.

CAM. Vous voilà devenu bien subtil philosophe ici-bas. On dit que vous étiez moins adonné aux raisonnemens pendant que vous étiez vivant. Mais ne voyez-vous pas votre erreur? Ce pacte avec une société peut avoir quelque vraisemblance, quand un homme choisit un pays pour y vivre; encore même est-on en droit de le punir selon les lois de la nation, s'il s'y est aggrégé, et qu'il n'y vive pas selon les mœurs de la république. Mais les enfans qui naissent dans un pays ne choisissent point leur patrie. Les dieux la leur donnent, ou plutôt les donnent eux-mêmes à cette société d'hommes qui est leur patrie, afin que cette patrie les possède, les gouverne, les récompense, les punisse comme ses enfans. Ce n'est point le choix, la police, l'art, l'institution arbitraire, qui assujet-

tit les enfans à un père ; c'est la nature qui l'a décidé. Les pères joints ensemble font la patrie, et ont une pleine autorité sur les enfans qu'ils ont mis au monde. Oseriez-vous en douter.

COR. Oui, je l'ose ; quoiqu'un homme soit mon père, je suis homme aussi bien que lui, et aussi libre que lui, par la règle essentielle de l'humanité. Je lui dois de la reconnaissance et du respect ; mais enfin la nature ne m'a point fait dépendant de lui.

CAM. Vous établissez-là de belles règles pour la vertu. Chacun se croira en droit de vivre selon ses pensées. Il n'y aura plus sur la terre ni police, ni sûreté, ni subordination, ni société réglée, ni principes certains de bonnes mœurs.

COR. Il y aura toujours la raison et la vertu imprimées par la nature dans les cœurs des hommes. S'ils abusent de leur liberté, tant pis pour eux : mais quoique leur liberté mal prise puisse se tourner en libertinage, il est pourtant certain que par leur nature ils sont libres.

CAM. J'en conviens. Mais il faut avouer aussi que tous les hommes les plus sages, ayant senti l'inconvénient de cette liberté qui ferait autant de gouvernemens bizarres qu'il y a de têtes mal faites, ont conclu que rien n'était si capital au repos du

genre humain, que d'assujettir la multitude aux lois établies en chaque lieu. N'est-il pas vrai que c'est-là le réglement que les hommes sages ont fait en tous les pays, comme le fondement de toute société?

COR. Il est vrai.

CAM. Ce réglement était nécessaire.

COR. Il est vrai encore.

CAM. Non-seulement il est sage, juste et nécessaire en lui-même; mais encore il est autorisé par le consentement presque universel, ou du moins du plus grand nombre. S'il est nécessaire pour la vie humaine, il n'y a que les hommes indociles et déraisonnables qui le rejettent.

COR. J'en conviens : mais il n'est qu'arbitraire.

CAM. Ce qui est essentiel à la société, à la paix, à la sûreté des hommes; ce que la raison demande nécessairement, doit être fondé dans la nature raisonnable même, et n'est point arbitraire : donc cette subordination n'est point une invention pour mener les esprits faibles : c'est au contraire un lien nécessaire que la raison fournit pour régler, pour pacifier, pour unir les hommes entre eux. Donc il est vrai que la raison, qui est la vraie nature des animaux raisonnables, demande qu'ils s'assujettissent à des lois et à de certains hommes qui sont en la place des premiers lé-

gislateurs; qu'en un mot ils obéissent, qu'ils concourent tous ensemble aux besoins et aux intérêts communs, qu'ils n'usent de leur liberté que selon la raison, pour affermir et perfectionner la société. Voilà ce que j'appelle être bon citoyen; aimer la patrie, s'attacher à la république.

COR. Vous qui m'accusez de subtilité, vous êtes plus subtil que moi.

CAM. Point du tout. Rentrons, si vous voulez, dans le détail. Par quelle proposition vous ai-je surpris? La raison est la nature de l'homme. Celle-là est-elle vraie?

COR. Oui sans doute.

CAM. L'homme n'est point libre pour aller contre la raison. Que dites-vous de celle-là?

COR. Il n'y pas moyen de l'empêcher de passer.

CAM. La raison veut qu'on vive en société, et par conséquent avec subordination. Répondez.

COR. Je le crois comme vous.

CAM. Donc il faut qu'il y ait des règles inviolables de société, que l'homme nomme lois, et des hommes gardiens des lois, qu'on nomme magistrats, pour punir ceux qui les violent: autrement il y aurait autant de gouvernemens arbitraires que de têtes, et les têtes les plus mal-faites se-

raient celles qui voudraient le plus renverser les mœurs et les lois, pour gouverner, ou du moins pour vivre selon leurs caprices.

COR. Tout cela est clair.

CAM. Donc il est de la nature raisonnable d'assujettir sa liberté aux lois et aux magistrats de la société où l'on vit.

COR. Cela est certain. Mais on est libre de quitter cette société.

CAM. Si chacun est libre de quitter la sienne où il est né, bientôt il n'y aura plus de société réglée sur la terre.

COR. Pourquoi?

CAM. Le voici. C'est que le nombre des mauvaises têtes étant le plus grand, toutes les mauvaises têtes croiront pouvoir secouer le joug de leur patrie, et aller ailleurs vivre sans règle et sans joug : ce plus grand nombre deviendra indépendant, et détruira bientôt par-tout toute autorité.

Ils iront même hors de leur patrie chercher des armes contre la patrie même. Dès ce moment il n'y a plus de société de peuple qui soit constante et assurée. Ainsi vous renverseriez les lois et la société que la raison, selon vous, demande pour flatter une liberté effrénée ; ou plutôt le libertinage des fous et des méchans, qui ne

se croient libres quand ils peuvent impunément mépriser la raison et les lois.

Cor. Je vois bien maintenant toute la suite de votre raisonnement, et je commence à le goûter.

Cam. Ajoutez que cet établissement de république et de lois étant ensuite autorisé par le consentement et la pratique universelle du genre humain, excepté de quelques peuples brutaux et sauvages; la nature humaine entière, pour ainsi dire, s'est livrée aux lois depuis des siècles innombrables, par une absolue nécessité: les fous même et les méchans, pourvu qu'ils ne le soient qu'à demi, sentent et reconnaissent ce besoin de vivre en commun, et d'être sujets à des lois.

Cor. J'entends bien; et vous voulez que la patrie ayant ce droit, qui est sacré et inviolable, on ne peut s'armer contre elle.

Cam. Ce n'est pas seulement moi qui le veux, c'est la nature qui le demande. Quand Volumnia votre mère, et Vetturia votre femme, vous parlèrent pour Rome, que vous dirent-elles; que sentiez-vous au fond du cœur?

Cor. Il est vrai que la nature me parlait pour ma mère; mais elle ne me parlait pas de même pour Rome.

Cam. Hé bien! votre mère vous parlait

pour Rome, et la nature vous parlait par la bouche de votre mère. Voilà les liens naturels qui nous attachent à la patrie. Pouviez-vous attaquer la ville de votre mère, de tous vos parens, de tous vos amis sans violer les droits de la nature? Je ne vous demande là-dessus aucun raisonnement; c'est votre sentiment sans réflexion que je consulte.

COR. Il est vrai. On agit contre la nature, toutes les fois que l'on combat contre sa patrie : mais s'il n'est pas permis de l'attaquer, du moins avouez qu'il est permis de l'abandonner, quand elle est injuste et ingrate.

CAM. Non, je ne l'avouerai jamais. Si elle vous exile, si elle vous rejette, vous pouvez aller chercher un asile ailleurs. C'est lui obéir que de sortir de son sein quand elle nous chasse; mais il faut encore loin d'elle la respecter, souhaiter son bien, être prêt à y retourner; à la défendre et à mourir pour elle.

COR. Où prenez-vous toutes ces belles idées d'héroïsme? Quand ma patrie m'a renoncé et ne veut plus me rien devoir, le contrat est rompu entre nous. Je la renonce réciproquement, et ne lui dois plus rien.

CAM. Vous avez déjà oublié que nous avons mis la patrie en la place de nos pa-

rens, et qu'elle a sur nous l'autorité des lois; faute de quoi il n'y aurait plus aucune société fixe et réglée sur la terre.

Cor. Il est vrai ; je conçois qu'on doit regarder comme une vraie mère cette société qui nous a donné la naissance, les mœurs, la nourriture ; qui a acquis de si grands droits sur nous par nos parens et par nos amis qu'elle porte dans son sein. Je veux bien qu'on lui doive ce qu'on doit à une mère : mais.....

Cam. Si ma mère m'avait abandonné et maltraité, pourrai-je la méconnaître et la combattre ?

Cor. Non : mais vous pourriez....

Cam. Pourrais-je la mépriser et l'abandonner, si elle revenait à moi, et me montrait un vrai déplaisir de m'avoir maltraité ?

Cor. Non.

Cam. Il faut donc être toujours tout prêt à reprendre les sentimens de la nature pour sa patrie, ou plutôt ne les perdre jamais, et revenir à son service toutes les fois qu'elle vous en ouvre le chemin.

Cor. J'avoue que ce parti me paraît le meilleur : mais la fierté et le dépit d'un homme qu'on a poussé à bout ne lui laissent pas faire tant de réflexions.

Le peuple Romain insolent foulait aux pieds les Patriciens. Je ne pus souffrir

cette indignité. Le peuple furieux me contraignit de me retirer chez les Volsques. Quand je fus-là, mon ressentiment et le désir de me faire valoir chez le peuple ennemi des Romains, m'engagèrent à prendre les armes contre mon pays. Vous m'avez fait voir, mon cher Furius, qu'il aurait fallu demeurer paisible dans mon malheur..

CAM. Nous avons ici-bas les ombres de plusieurs grands hommes qui ont fait ce que je vous dis. Thémistocle, ayant fait la faute de s'en aller en Perse, aima mieux mourir et s'empoisonner en buvant du sang de taureau, que de servir le roi de Perse contre les Athéniens. Scipion, vainqueur de l'Afrique, ayant été traité indignement à Rome à cause qu'on accusait son frère d'avoir pris de l'argent dans la guerre contre Antiochus, se retira à Linternum, où il passa dans la solitude le reste de ses jours, ne pouvant se résoudre ni à vivre au milieu de sa patrie ingrate, ni à manquer à la fidélité qu'il lui devait. Voilà ce que nous avons appris de lui, depuis qu'il est descendu dans le royaume de Pluton.

COR. Vous citez les autres exemples, et vous ne dites rien du vôtre, qui est le plus beau de tous.

CAM. Il est vrai que l'injustice qu'on

m'avait faite me rendait inutile. Les autres capitaines avaient même perdu toute autorité : on ne faisait plus que flatter le peuple ; et vous savez combien il est funeste à un état que ceux qui le gouvernent se repaissent toujours d'espérances vaines et flatteuses. Tout-à-coup les Gaulois, auxquels on avait manqué de parole, gagnèrent la bataille d'Allia : c'était fait de Rome, s'ils eussent poursuivi les Romains. Vous savez que la jeunesse se renferma dans le Capitole, et que les sénateurs se mirent dans leurs sièges curules où ils furent tués. Il n'est pas nécessaire de raconter le reste, que vous avez ouï dire cent fois. Si je n'eusse étouffé mon ressentiment pour sauver ma patrie, tout était perdu sans ressource. J'étais à Ardée quand j'appris le malheur de Rome, j'armai les Ardéates. J'appris par des espions que les Gaulois, se croyant les maîtres de tout, étaient ensevelis dans le vin et dans la bonne chère. Je les surpris la nuit ; j'en fis un grand carnage. A ce coup les Romains, comme des gens ressuscités qui sortent du tombeau, m'envoient prier d'être leur chef. Je répondis qu'ils ne pouvaient représenter la patrie, ni moi les reconnaître, et que j'attendais les ordres des jeunes Patriciens qui défendaient le Capitole, parce que ceux-ci

étaient le vrai corps de la république ; qu'il n'y avait qu'eux à qui je dusse obéir pour me mettre à la tête de leurs troupes. Ceux qui étaient dans le Capitole m'élurent dictateur. Cependant les Gaulois se consumaient par des maladies contagieuses : après un siège de sept mois devant le Capitole, la paix fut faite ; et dans le moment qu'on pesait l'argent moyennant lequel ils promettaient de se retirer, j'arrive, je rends l'or aux Romains. Nous ne gardons point votre ville, dis-je alors aux Gaulois, avec l'or, mais avec le fer ; retirez-vous. Ils sont surpris, ils se retirent ; le lendemain je les attaque dans leur retraite, et je les taille en pièces.

XXXIII. DIALOGUE.

CAMILLUS ET FABIUS-MAXIMUS.

La générosité et la bonne foi sont plus utiles dans la politique que la finesse et les détours.

FAB. C'EST aux trois juges à nous régler pour le rang, puisque vous ne voulez pas me céder. Ils décideront, et je les crois assez justes pour préférer ces grandes actions de la guerre Punique, où la république était déjà puissante et admirée de toutes les nations éloignées, aux

petites guerres de Rome naissante, pendant lesquelles on combattait toujours aux portes de la ville.

CAM. Ils n'auront pas grande peine à décider entre un Romain qui a été cinq fois dictateur, quoiqu'il n'ait jamais été consul, qui a triomphé quatre fois, qui a mérité le titre de second fondateur de Rome, et un autre citoyen qui n'a fait que temporiser par finesse et fuir devant Annibal.

FAB. J'ai plus mérité que vous le titre de second fondateur : car Annibal et toute la puissance des Carthaginois, dont j'ai délivré Rome, était un mal plus redoutable que l'incursion d'une foule de Barbares que vous avez dissipés. Vous serez bien embarrassé quand il faudra comparer la prise de Veïes qui était un village, avec la superbe et belliqueuse Tarente, cette seconde Lacédémone, dont elle était une colonie.

CAM. Le siège de Veïes était plus important aux Romains que celui de Tarente. Il n'en faut pas juger par la grandeur de la ville, mais par les maux qu'elle causait à Rome. Veïes était alors à proportion plus forte pour Rome naissante, que Tarente ne le fut dans la suite pour Rome qui avait augmenté sa puissance par tant de prospérité.

FAB. Mais cette petite ville de Veïes, vous demeurâtes dix ans à la prendre : le siège dura autant que celui de Troye. Aussi entrâtes-vous dans Rome, après cette conquête, sur un chariot triomphal traîné par quatre chevaux blancs. Il vous fallut même des vœux pour parvenir à ce grand succès : vous promîtes aux dieux la dixième partie du butin. Sur cette parole ils vous firent prendre la ville. Mais dès qu'elle fut prise, vous oubliâtes vos bienfaiteurs, et vous donnâtes le pillage aux soldats, quoique les dieux méritassent la préférence.

CAM. Ces fautes-là se font sans mauvaise volonté, dans le transport que cause une victoire remportée : Mais les dames Romaines payèrent mon vœu : car elles donnèrent tout l'or de leurs joyaux pour faire une coupe d'or du poids de huit talens, qu'on offrit au temple de Delphes. Aussi le sénat ordonna qu'on ferait l'éloge public de chacune de ces généreuses femmes après sa mort.

FAB. Je consens à leur éloge, et point au vôtre. C'est vous qui avez violé votre vœu ; ce sont elles qui l'ont accompli.

CAM. On ne peut point me reprocher d'avoir jamais manqué volontairement à la bonne foi ; j'en ai donné une bonne marque.

FAB. Je vois déjà venir de loin notre maître d'école tant de fois rebattu.

CAM. Ne pensez pas vous en moquer : le maître d'école me fait grand honneur. Les Phalériens avaient, à la mode des Grecs, un homme instruit des lettres, pour élever leurs enfans en commun, afin que la société, l'émulation et les maximes du bien public les rendissent encore plus les enfans de la république que de leurs parens. Le traître me vint livrer toute la jeunesse des Phalériens. Il ne tenait qu'à moi de subjuguer le peuple, ayant de si précieux ôtages : mais j'eus horreur du traître et de la trahison : je ne fis pas comme ceux qui ne sont qu'à demi-gens de bien, et qui aiment la trahison, quoiqu'ils détestent le traître : je commandai au licteur de déchirer les habits du maître d'école ; je lui fis lier les mains derrière le dos, et je chargeai les enfans de le ramener en le fouettant jusques dans leur ville. Est-ce avoir de la bonne foi ? Qu'en croyez-vous, Fabius ? Parlez.

FAB. Je crois que cette action est belle, et elle vous relève plus que la prise de Veïes.

CAM. Mais savez-vous la suite ? Elle marque bien ce que fait la vertu, et combien la générosité est plus utile pour la politique même que la finesse.

FAB. N'est-ce pas que les Phalériens, touchés de votre bonne foi, vous envoyèrent des ambassadeurs pour se mettre eux et leur ville à votre discrétion, disant qu'ils ne pauvaient rien faire de meilleur pour leur patrie, que de la soumettre à un homme si juste et si ennemi du crime?

CAM. Il est vrai; mais je renvoyai leurs ambassadeurs à Rome, afin que le sénat et le peuple décidassent.

FAB. Vous craigniez l'envie et la jalousie de vos citoyens.

CAM. N'avais-je pas raison? plus on pratique la vertu au-dessus des autres, plus on doit craindre d'irriter leur jalousie : d'ailleurs je devais cette déférence à la république. Mais on ne voulut point décider : on me renvoya les ambassadeurs; et je finis l'affaire comme je l'avais commencée, par un procédé généreux. Je laissai les Phalériens en liberté se gouverner eux-mêmes selon leurs lois; je fis avec eux une paix juste et honorable pour leur ville.

FAB. J'ai ouï dire que les soldats de votre armée furent bien irrités de cette paix; car ils espéraient un grand pillage.

CAM. Ne devais-je pas préférer la gloire de Rome et mon bonheur à l'avarice des soldats?

FAB. J'en conviens. Mais revenons à notre question ; vous ne savez peut-être pas que j'ai donné des marques de probité, plus fortes que l'affaire de votre maître d'école.

CAM. Non, je ne le sais point, et je ne saurais me le persuader.

FAB. J'avais réglé avec Annibal qu'on échangerait dans les deux armées les prisonniers, et que ceux qui ne pourraient être changés seraient rachetés deux cent cinquante dragmes pour chaque homme : l'échange achevé, on trouva qu'il y avait encore, au-delà du nombre des Carthaginois, deux cent cinquante Romains qu'il fallait racheter : le sénat désapprouve mon traité et refuse le paiement : j'envoie mon fils à Rome pour vendre mon bien, et je paie à mes dépens toutes les rançons que le sénat ne voulait point payer. Vous n'étiez généreux qu'aux dépens de la république ; mais moi je l'ai été sur mon propre compte ; vous ne l'avez été que de concert avec le sénat ; je l'ai été contre le sénat même.

CAM. Il n'est pas difficile à un homme de cœur de sacrifier un peu d'argent pour se procurer tant de gloire. Pour moi, j'ai montré ma générosité en sauvant ma patrie ingrate ; sans moi les Gaulois ne vous auraient pas même laissé une ville de

Rome à défendre. Allons trouver Minos, afin qu'il finisse notre contestation, et règle nos rangs.

XXXIV. DIALOGUE.

FABIUS-MAXIMUS ET ANNIBAL.

Un général d'armée doit sacrifier sa réputation au salut public.

AN. JE vous ai fait passer de mauvais jours et de mauvaises nuits. Avouez-le de bonne foi.

FAB. Il est vrai; mais j'en ai eu ma revanche.

AN. Pas trop : vous ne faisiez que reculer devant moi; que chercher des campemens inaccessibles sur des montagnes; vous étiez toujours dans les nues. C'était mal relever la réputation des Romains que de montrer tant d'épouvante.

FAB. Il faut aller au plus pressé. Après tant de batailles perdues, j'eusse achevé la ruine de la république que de hasarder de nouveaux combats. Il fallait relever le courage de nos troupes, les accoutumer à vos armes, à vos éléphans, à vos ruses, à votre ordre de bataille; vous laisser amollir dans les plaisirs de Capoue, et attendre que vous usassiez peu-à-peu vos forces.

AN. Mais cependant vous vous déshonoriez par votre timidité. Belle ressource pour la patrie après tant de malheurs, qu'un capitaine qui n'ose rien tenter, qui a peur de son ombre comme un lièvre, qui ne trouve point de rochers assez escarpés pour y faire grimper ses troupes toujours tremblantes ? C'était entretenir la lâcheté dans votre camp, et augmenter l'audace dans le mien.

FAB. Il valait mieux se déshonorer par cette lâcheté que de massacrer toute la fleur des Romains comme Terentius Varro le fit à Cannes. Ce qui aboutit à sauver la patrie, et à rendre les victoires des ennemis inutiles, ne peut déshonorer un capitaine : on voit qu'il a préféré le salut public à sa propre réputation, qui lui est plus chère que sa vie; et ce sacrifice de sa réputation, doit lui en attirer une grande : encore même n'est-il pas question de sa réputation; il ne s'agit que de discours téméraires de certains critiques, qui n'ont pas des vues assez étendues pour prévoir de loin combien cette manière lente de faire la guerre sera enfin avantageuse. Il faut laisser parler les gens qui ne regardent que ce qui est présent et que ce qui brille. Quand vous aurez obtenu par votre patience un bon succès, les gens même qui vous ont le plus con-

damné seront les plus empressés à vous applaudir. Ils ne jugent que par le succès : ne songez qu'à réussir : si vous y parvenez, ils vous accableront de louanges.

AN. Mais que vouliez-vous que pensassent vos alliés ?

FAB. Je les laissais penser tout ce qui leur plaisait, pourvu que je sauvasse Rome, comptant bien que je serais justifié sur toutes leurs critiques après que j'aurais prévalu sur vous.

AN. Sur moi, vous n'avez jamais eu cette gloire une seule fois. J'ai montré que je savais me jouer de toute votre science dans l'art militaire ; car avec des feux attachés aux cornes d'un grand nombre de bœufs, je vous donnai le change, et je décampai la nuit pendant que vous vous imaginiez que j'étais auprès de votre camp.

FAB. Ces ruses-là peuvent surprendre tout le monde ; mais elles n'ont rien décidé entre nous. Enfin vous ne pouvez désavouer que je vous ai affaibli ; que j'ai repris des places ; que j'ai relevé de leurs chutes les troupes Romaines. Et si le plus jeune Scipion ne m'en eût dérobé la gloire, je vous aurais chassé de l'Italie. Si Scipion en est venu à bout, c'est qu'il y avait encore une Rome sauvée par la sagesse de Fabius. Cessez donc de vous

moquer d'un homme qui, en reculant un peu devant vous, est cause que vous avez abandonné toute l'Italie et fait périr Carthage. Il n'est pas question d'éblouir par des commencemens avantageux; l'essentiel est de bien finir.

XXXV. DIALOGUE.

RHADAMANTE, CATON LE CENSEUR, ET SCIPION L'AFRICAIN.

Les plus grandes vertus sont gâtées par une humeur chagrine et caustique.

RHAD. Qui es-tu donc, vieux Romain? Dis-moi ton nom. Tu as la physionomie assez mauvaise, un visage dur et rébarbatif: tu as l'air d'un vilain rousseau; du moins je crois que tu l'as été pendant ta jeunesse. Tu avais, si je ne me trompe, plus de cent ans quand tu es mort.

CAT. Point: je n'en avais que quatre-vingt-dix, et j'ai trouvé ma vie bien courte; car j'aimais fort à vivre et je me portais à merveille. Je m'appelle Caton. N'as-tu point oüi parler de moi, de ma sagesse, de mon courage contre les méchans?

RHAD. Ho! je te reconnais sans peine sur le portrait qu'on m'avait fait de toi. Te voilà tout juste, cet homme toujours prêt à se vanter et à mordre les autres.

Mais j'ai un différent à régler entre toi et le grand Scipion qui vainquit Annibal. Holà, Scipion, hâtez-vous de venir : voici Caton qui arrive enfin : je prétends juger tout-à-l'heure votre vieille querelle. Ça, que chacun défende sa cause.

SCIP. Pour moi j'ai à me plaindre de la jalousie maligne de Caton : elle était indigne de sa haute réputation. Il se joignit à Fabius-Maximus, et ne fut son ami que pour m'attaquer. Il voulait m'empêcher de passer en Afrique. Ils étaient tous deux timides dans leur politique : d'ailleurs Fabius ne savait que sa vieille méthode de temporiser à la guerre, d'éviter les batailles, de camper dans les nues, d'attendre que les ennemis se consumassent d'eux-mêmes. Caton, qui aimait par pédanterie les vieilles gens, s'attacha à Fabius, et fut jaloux de moi, parce que j'étais jeune et hardi. Mais la principale cause de son entêtement fut son avarice. Il voulait qu'on fît la guerre avec épargne, comme il plantait ses choux et ses oignons. Pour moi, je voulais qu'on fît vivement la guerre, pour la finir bientôt avec avantage ; qu'on regardât non ce qu'il en coûterait, mais les actions que je ferais ; le pauvre Caton était désolé ; car il voulait toujours gouverner la république comme sa petite chaumière, et

remporter des victoires à juste prix. Il ne voyait pas que le dessein de Fabius ne pouvait réussir. Jamais il n'aurait chassé Annibal d'Italie. Annibal était assez habile pour y subsister toujours aux dépens du pays, et pour conserver des alliés. Il aurait même toujours fait venir de nouvelles troupes d'Afrique par mer si Néron n'eût défait Asdrubal avant qu'il pût se joindre à son frère, tout était perdu. Fabius le temporiseur eût été sans ressource. Cependant Rome pressée de si près par un tel ennemi aurait succombé à la longue. Mais Caton ne voyait point cette nécessité de faire une puissante diversion pour transporter à Carthage la guerre qu'Annibal avait su porter jusqu'à Rome. Je demande donc réparation de tous les torts que Caton a eu contre moi, et des persécutions qu'il a faites à ma famille.

CAT. Et moi, je demande récompense d'avoir soutenu la justice et le bien public contre ton frère Lucius qui était un brigand. Laissons-là cette guerre d'Afrique, où tu fus plus heureux que sage. Venons au fait. N'est-ce pas une chose indigne que tu aies arraché à la république un commandement d'armées pour ton frère qui en était incapable ? Tu promis de le suivre et de servir sous lui. Tu étais son

pédagogue dans cette guerre contre Antiochus. Ton frère fit toutes sortes d'injustices et de concussions. Tu fermais les yeux pour ne les pas voir. La passion fraternelle t'avait aveuglé.

SCIP. Mais quoi! cette guerre ne finit-elle pas glorieusement ? Le grand Antiochus fut défait, chassé et repoussé des côtes d'Asie. C'est le dernier ennemi qui ait pu nous disputer la suprême puissance. Après lui, tous les royaumes venaient tomber les uns sur les autres aux pieds des Romains.

CAT. Il est vrai qu'Antiochus pouvait bien embarrasser, s'il eût cru les conseils d'Annibal. Mais il ne fit que s'amuser, que se déshonorer par d'infâmes plaisirs. Il épousa dans sa vieillesse une jeune Grecque. Philopœmen disait alors que s'il eut été préteur des Achéens, il eût voulu sans peine défaire toute l'armée d'Antiochus en la surprenant dans les cabarets. Ton frère, et toi Scipion, vous n'eûtes pas grande peine à vaincre des ennemis qui s'étaient déja ainsi vaincus eux-mêmes par leur mollesse.

SCIP. La puissance d'Antiochus était pourtant formidable.

CAT. Mais revenons à notre affaire. Lucius ton frère n'a-t-il pas enlevé, pillé, ravagé ? Oserais-tu dire qu'il a gouverné en homme de bien?

SCIP. Après ma mort, tu as eu la dureté de le condamner à une amende, et de vouloir le faire prendre par des licteurs.

CAT. Il le méritait bien. Et toi qui avais. . . . .

SCIP. Pour moi, j'ai pris mon parti avec courage, quand je vis que le peuple se tournait contre moi. Au lieu de répondre à l'accusation, je dis : Allons au Capitole remercier les dieux de ce qu'en un jour semblable à celui-ci je vainquis Annibal et les Carthaginois. Après quoi je ne m'exposai plus à la fortune. Je me retirai à Linternum, loin d'une patrie ingrate, dans une solitude tranquille, et respectée de tous les honnêtes gens, où j'attendis la mort en philosophe. Voilà ce que Caton, censeur implacable, me contraignit de faire. Voilà de quoi je demande justice.

CAT. Tu me reproches ce qui fait ma gloire. Je n'ai épargné personne pour la justice. J'ai fait trembler tous les plus illustres Romains. Je voyais combien les mœurs se corrompaient tous les jours par le faste et par les délices. Par exemple, peut-on me refuser d'immortelles louanges pour avoir chassé du sénat Lucius Quinctius qui avait été Consul, et qui était frère de T. Q. Flaminius, vainqueur

de Philippe, roi de Macédoine, qui eut la cruauté de faire tuer un homme devant un jeune garçon qu'il aimait, pour contenter la curiosité de cet enfant par un si horrible spectacle ?

SCIP. J'avoue que cette action est juste, et que tu as souvent puni le crime ! Mais tu étais trop ardent contre tout le monde ; et quand tu avais fait une bonne action, tu t'en vantais trop grossièrement. Te souviens-tu d'avoir dit autrefois, que Rome te devait plus que tu ne devais à Rome ? Ces paroles sont ridicules dans la bouche d'un homme grave.

RHAD. Que réponds-tu, Caton, à ce qu'il te reproche ?

CAT. Que j'ai en effet soutenu la république Romaine contre la mollesse et le faste des femmes qui en corrompaient les mœurs : que j'ai tenu les grands dans la crainte des lois : que j'ai pratiqué moi-même ce que j'ai enseigné aux autres : et que la république ne m'a pas soutenu de même contre les gens qui n'étaient mes ennemis qu'à cause que je les avais attaqués pour l'intérêt de la patrie. Comme mon bien de campagne était dans le voisinage de celui de M. Annius-Curius, je me proposai, dès ma jeunesse, d'imiter ce grand homme par la simplicité des mœurs, pendant que, d'un autre côté, je me pro-

posais Démosthène pour modèle d'éloquence. On m'appelait Démosthène latin. On me voyait tous les jours marchant nud avec mes esclaves pour aller labourer la terre. Mais ne croyez pas que cette application à l'agriculture et à l'éloquence me détournât de l'art militaire. Dès l'âge de dix-sept ans je me montrai intrépide dans les guerres contre Annibal. Bientôt mon corps fut tout couvert de cicatrices. Quand je fus envoyé préteur en Sardaigne, je rejettai le luxe que tous les autres préteurs avaient introduit avant moi. Je ne songeai qu'à soulager le peuple, qu'à maintenir le bon ordre, qu'à rejetter tous les présens. Ayant été fait consul, je gagnai en Espagne, au-deçà du Bœtis une bataille contre les Barbares. Après cette victoire je pris plus de villes en Espagne que je n'y demeurai de jours.

Scip. Autre vanterie insupportable. Mais nous la connaissons déjà ; car tu l'as souvent faite, et plusieurs morts venus ici depuis vingt ans me l'avaient racontée pour me réjouir. Mais, mon pauvre Caton, ce n'est pas devant moi qu'il faut parler ainsi ; je connais l'Espagne et tes belles conquêtes.

Cat. Il est certain que quatre cents villes se rendirent presque en même-tems, et tu n'en as jamais tant fait.

SCIP. Carthage seule vaut mieux que tes quatre cents villages.

CAT. Mais que diras-tu de ce que je fis sous Marcus-Ancilius, pour aller au travers des précipices surprendre Antiochus dans les montagnes entre la Macédoine et la Thessalie?

SCIP. J'approuve cette action, et il serait injuste de lui refuser des louanges. On t'en doit aussi pour avoir réprimé les mauvaises mœurs. Mais on ne peut t'excuser sur ton avarice sordide.

CAT. Tu parles ainsi, parce que c'est toi qui as accoutumé les soldats à vivre délicieusement. Mais il faut se représenter que je me suis vu dans une république qui se corrompait tous les jours. Les dépenses y augmentaient sans mesure. On y achetait un poisson plus cher qu'un bœuf n'avait été vendu quand j'entrai dans les affaires publiques. Il est vrai que les choses qui étaient au plus bas prix me paraissaient encore trop chères quand elles étaient inutiles. Je disais aux Romains : A quoi vous sert de gouverner les nations, si vos femmes vaines et corrompues vous gouvernent? Avais-je tort de parler ainsi? On vivait sans pudeur. Chacun se ruinait et vivait avec toute sorte de bassesse et de mauvaise foi, pour avoir de quoi soutenir ses folles dépen-

ses. J'étais censeur, j'avais acquis de l'autorité par ma vieillesse et par ma vertu : pouvais-je me taire ?

SCIP. Mais pourquoi être encore le délateur universel à quatre-vingt-dix ans ? C'est un beau métier à cet âge !

CAT. C'est le métier d'un homme qui n'a rien perdu de sa vigueur ni de son zèle pour la république, et qui se sacrifie pour l'amour d'elle à la haîne des grands qui veulent être impunément dans le désordre.

SCIP. Mais tu as été accusé aussi souvent que tu as accusé les autres. Il me semble que tu l'as été jusqu'à soixante et dix fois, et jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

CAT. Il est vrai ; je m'en glorifie. Il n'était pas possible que les méchans ne fissent, par des calomnies, une guerre continuelle à un homme qui ne leur a jamais rien pardonné.

SCIP. Ce ne fut pas sans peine que tu te défendis contre les dernières accusations.

CAT. Je l'avoue : faut-il s'en étonner ? Il est bien mal-aisé de rendre compte de toute sa vie devant les hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu. J'étais un pauvre vieillard, exposé aux insultes de la jeunesse, qui croyait que je radotais, et qui comptait pour des fables tout ce

que j'avais fais autrefois. Quand je le racontais, ils ne faisaient que bailler et que se moquer de moi, comme un homme qui se louait sans cesse.

SCIP. Ils n'avaient pas grand tort. Mais enfin, pourquoi aimais-tu tant à reprendre les autres ? Tu étais comme un chien qui aboie après tous les passans.

CAT. J'ai trouvé toute ma vie que j'apprenais beaucoup plus en reprenant les fous, qu'en fréquentant les sages : les sages ne le sont qu'à demi, et ne donnent que de faibles leçons ; mais les fous sont bien fous, et il n'y a qu'à les voir pour savoir comme il ne faut pas faire.

SCIP. J'en conviens. Mais toi qui étais si sage, pourquoi étais-tu d'abord si ennemi des Grecs ?

CAT. C'est que je craignais que les Grecs ne nous communiquassent bien plus leur art que leur sagesse, et leurs mœurs dissolues que leurs sciences. Je n'aimais point tous ces joueurs d'instrumens, ces musiciens, ces poètes, ces peintres, ces sculpteurs : tout cela ne sert qu'à la curiosité et à une vie voluptueuse. Je trouvais qu'il valait mieux garder notre simplicité rustique, notre vie laborieuse et pauvre dans l'agriculture ; être plus grossier, et mieux vivre ; moins discourir sur la vertu, et la pratiquer davantage.

Scip. Pourquoi donc dans la suite prîs-tu tant de peine dans ta vieillesse à apprendre la langue grecque ?

Cat. A la fin je me laissai enchanter par les syrènes comme les autres. Je prêtai l'oreille aux muses grecques. Mais je crains bien que tous ces petits sophistes grecs, qui viennent affamés à Rome pour faire fortune, n'achèvent de corrompre les mœurs romaines.

Scip. Ce n'est pas sans sujet que tu le crains : mais tu aurais dû craindre aussi de corrompre les mœurs romaines par ton avarice.

Cat. Moi avare ! j'étais bon ménager. Je ne voulais laisser rien perdre ; mais je ne dépensais que trop.

Rhad. Ho ! voilà le langage de l'avarice, qui croit toujours être prodigue.

Scip. N'est-il pas honteux que tu aies abandonné l'agriculture pour te jetter dans l'usure la plus infâme ? Tu ne trouvais pas sur tes vieux jours, à ce que j'ai ouï dire, que les terres et les troupeaux rapportassent assez de revenu. Tu devins usurier. Est-ce là le métier d'un censeur qui veut réformer la ville ? Qu'as-tu à répondre ?

Rhad. Tu n'oses parler, et je vois bien que tu es coupable. Voici une cause assez difficile à juger. Il faut, mon pauvre

Caton, te punir et te récompenser tout ensemble. Tu m'embarrasses fort. Voici ma décision. Je suis touché de tes vertus et de tes grandes actions pour ta république. Mais aussi quelle apparence de mettre un usurier dans les Champs-Élisées : ce serait un trop grand scandale. Tu demeureras donc, s'il te plaît, à la porte : mais ta consolation sera d'empêcher les autres d'y entrer. Tu contrôleras tous ceux qui se présenteront. Tu seras censeur ici-bas comme tu l'étais à Rome. Tu auras pour menus-plaisirs toutes les vertus du genre humain à critiquer. Je te livre L. Scipion, et L. Quintus, et tous les autres, pour répandre sur eux ta bile ; tu pourras même l'exercer sur tous les autres morts qui viendront en foule de tout l'univers. Citoyens Romains, grands capitaines, rois barbares, tyrans des nations, tous seront soumis à ton chagrin et à ta satyre. Mais prends garde à Lucius Scipion ; car je l'établis pour te censurer à son tour impitoyablement. Tiens, voilà de l'argent pour en prêter à tous les morts qui n'en auront point dans la bouche pour passer la barque de Caron. Si tu prêtes à quelqu'un à usure, Lucius ne manquera pas de m'en avertir, et je te punirai comme les plus infâmes voleurs.

XXXVI. DIALOGUE.

SCIPION ET ANNIBAL.

La vertu seule fait sa récompense, par le pur plaisir qui l'accompagne.

AN. NOUS voici rassemblés vous et moi, comme nous le fûmes en Afrique un peu avant la bataille de Zama.

SCIP. Il est vrai : mais la conférence d'aujourd'hui est bien différente de l'autre. Nous n'avons plus de gloire à acquérir, ni de victoire à remporter. Il ne nous reste qu'une ombre vaine et légère de ce que nous avons été, avec un souvenir de nos aventures, qui ressemble à un songe. Voilà ce qui met d'accord Annibal et Scipion. Les mêmes dieux qui ont mis Carthage en poudre, ont réduit à un peu de cendre le vainqueur de Carthage que vous voyez.

AN. Sans doute c'est dans votre solitude de Linternum que vous avez appris toute cette belle philosophie.

SCIP. Quand je ne l'aurais pas apprise dans ma retraite, je l'apprendrais ici : car la mort donne les plus grandes leçons pour désabuser de tout ce que le monde croit merveilleux.

AN. La disgrace et la solitude ne vous

ont pas été inutiles pour faire ces sages réflexions?

SCIP. J'en conviens. Mais vous n'avez pas eu moins que moi ces instructions de la fortune. Vous avez vu tomber Carthage; et il vous a fallu abandonner votre patrie; et, après avoir fait trembler Rome, vous avez été contraint de vous dérober à sa vengeance par une vie errante de pays en pays.

AN. Il est vrai, mais je n'ai abandonné ma patrie que quand je ne pouvais plus la défendre, et qu'elle ne pouvait me sauver du supplice. Je l'ai quittée pour épargner sa ruine entière, et pour ne voir point sa servitude: au contraire, vous avez été réduit à quitter votre patrie au plus haut point de sa gloire; et d'une gloire qu'elle tenait de vous. Y a-t-il rien de si amer? Quelle ingratitude!

SCIP. C'est ce qu'il faut attendre des hommes, quand on les sert le mieux. Ceux qui font le bien par ambition sont toujours mécontens. Un peu plus tôt, un peu plus tard la fortune les trahit, et les hommes sont ingrats pour eux; mais quand on fait le bien pour l'amour de la vertu, la vertu qu'on aime récompense toujours assez par le plaisir qu'il y a à la suivre, et elle fait mépriser toutes les autres récompenses dont on est privé.

XXXVII. DIALOGUE.

SCIPION ET ANNIBAL.

L'ambition n'a point de bornes.

SCIP. IL me semble que je suis encore à notre conférence avant la bataille de Zama, mais nous ne sommes pas ici dans la même situation; nous n'avons plus de différens. Toutes nos guerres sont éteintes dans les eaux du fleuve d'oubli. Après avoir conquis l'un et l'autre tant de provinces, une urne a suffi à recueillir nos cendres.

AN. Tout cela est vrai. Notre gloire passée n'est plus qu'un songe, nous n'avons plus rien à conquérir ici. Pour moi, je m'en ennuie.

SCIP. Il faut avouer que vous étiez bien inquiet et bien insatiable?

AN. Pourquoi? je trouve que j'étais bien modéré?

SCIP. Modéré! Quelle modération! D'abord les Carthaginois ne songeaient qu'à se maintenir en Sicile dans la partie occidentale. Le sage roi Gélon, et puis le tyran Denys leur avaient donné bien de l'exercice.

AN. Il est vrai: mais dès-lors nous songions à subjuguer toutes ces villes flo-

rissantes qui se gouvernaient en république; comme Léonte, Agrigente, Sélinonte.

SCIP. Mais enfin les Romains et les Carthaginois étant vis-à-vis les uns des autres, la mer entre deux, se regardaient d'un œil jaloux, et se disputaient l'île de Sicile, qui était au milieu des deux peuples prétendans. Voilà à quoi se bornait votre ambition.

AN. Point du tout : nous avions encore nos prétentions du côté de l'Espagne. Carthage la neuve nous donnant en ce pays-là un empire presque égal à celui de l'ancienne au milieu de l'Afrique.

SCIP. Tout cela est vrai : mais c'était par quelque port pour vos marchandises que vous aviez commencé à vous établir sur les côtes d'Espagne. Les facilités que vous y trouvâtes vous donnèrent peu-à-peu la pensée de conquérir ces vastes régions.

AN. Dès le tems de notre première guerre contre les Romains, nous étions puissans en Espagne, et nous en aurions été bientôt les maîtres sans votre république.

SCIP. Enfin le traité que nous conclûmes avec les Carthaginois, les obligeait à renoncer à tous les pays qui sont entre les Pyrénées et l'Ebre.

AN. La force nous réduisit à cette paix honteuse. Nous avions fait des pertes infinies sur terre et sur mer. Mon père ne songea qu'à nous relever après cette chûte. Il me fit jurer sur les autels à l'âge de neuf ans, que je serais jusqu'à la mort ennemi des Romains. Je le jurai; je l'ai accompli : je suivis mon père en Espagne; après sa mort je commandai l'armée Carthaginoise, et vous savez ce qui arriva.

SCIP. Oui, je le sais, et vous le savez bien aussi à vos dépens. Mais si vous fîtes bien du chemin, c'est que vous trouvâtes la fortune qui venait par-tout au-devant de vous pour vous solliciter à la suivre. L'espérance de vous joindre aux Gaulois nos anciens ennemis, vous fit passer les Pyrénées. La victoire que vous remportâtes sur nous au bord du Rhône vous encouragea à passer les Alpes. Vous y perdîtes beaucoup de soldats, de chevaux et d'éléphans. Quand vous fûtes passé vous défîtes sans peine nos troupes étonnées, que vous surprîtes à Ticinum. Une victoire en attire une autre en consternant les vaincus, et en procurant aux vainqueurs beaucoup d'alliés : car tous les peuples du pays se donnent en foule aux plus forts.

AN. Mais la bataille de Trébie, qu'en pensez-vous ?

SCIP. Elle vous coûta peu, venant après tant d'autres. Après cela vous fûtes le maître de l'Italie. Thrasimène et Cannes furent plutôt des carnages que des batailles. Vous perçâtes toute l'Italie ; dites la vérité ; vous n'aviez pas d'abord espéré de si grands succès ?

AN. Je ne savais pas bien jusqu'où je pourrais aller ; mais je voulais tenter la fortune : je déconcertai les Romains par un coup si hardi et si imprévu. Quand je trouvai la fortune si favorable, je crus qu'il fallait en profiter : le succès me donna des desseins que je n'avais jamais osé concevoir.

SCIP. Hé bien ! n'est-ce pas là ce que je disais ? La Sicile, l'Espagne, l'Italie n'étaient plus rien pour vous. Les Grecs avec lesquels vous vous étiez ligué, auraient bientôt subi votre joug.

AN. Mais vous qui parlez, n'avez-vous pas fait précisément ce que vous nous reprochez d'avoir été capable de faire ?

L'Espagne, la Sicile, Carthage même et l'Afrique ne furent rien. Bientôt toute la Grèce, la Macédoine, toutes les îles, l'Égypte, l'Asie tombèrent à vos pieds ; et vous aviez encore bien de la peine à souffrir que les Parthes et les Arabes fussent libres. Le monde entier était trop petit pour ces Romains qui, pendant

cinq cents ans avaient été bornés à vaincre autour de leur ville les Volsques, les Sabins et les Samnites.

XXXVIII. DIALOGUE.

SYLLA, CATILINA ET CÉSAR.

Les funestes suites du vice ne corrigent point les princes corrompus.

SYL. JE viens à la hâte vous donner un avis, César, et je mène avec moi un bon second pour vous persuader. C'est Catilina. Vous le connaissez, et vous n'avez été que trop de sa cabale. N'ayez point de peur de nous ; les ombres ne font point de mal.

CÉS. Je me passerais bien de votre visite : vos figures sont tristes, et vos conseils le seront peut-être encore davantage. Qu'avez-vous donc de si pressé à me dire ?

SYL. Qu'il ne faut point que vous aspiriez à la tyrannie.

CÉS. Pourquoi ? N'y avez-vous pas aspiré vous-même ?

SYL. Sans doute ; et c'est pour cela que nous sommes plus croyables quand nous vous conseillons d'y renoncer.

CÉS. Pour moi je veux vous imiter en

tout, chercher la tyrannie comme vous l'avez cherché, et ensuite revenir comme vous, de l'autre monde après ma mort, désabuser les tyrans qui viendront en ma place.

SYL. Il n'est pas question de ces gentillesses et de ces jeux d'esprit. Nous autres ombres, nous ne voulons rien que de sérieux. Venons au fait. J'ai quitté volontairement la tyrannie, et m'en suis bien trouvé. Catilina s'est efforcé d'y parvenir, et a succombé malheureusement. Voilà deux exemples bien instructifs pour vous.

CÉS. Je n'entends point tous ces beaux exemples. Vous avez tenu la république dans les fers, et vous avez été assez malhabile homme pour vous dégrader vous-même. Après avoir quitté la suprême puissance, vous êtes demeuré avili, obscur, inutile, abattu. L'homme fortuné fut abandonné de la fortune. Voilà déjà un de vos exemples que je ne comprends point. Pour l'autre, Catilina a voulu se rendre le maître, et a bien fait jusque-là. Il n'a pas bien su prendre ses mesures, tant pis pour lui. Quant à moi, je ne tenterai rien qu'avec de bonnes précautions.

CAT. J'avais pris les mêmes mesures que vous. Flatter la jeunesse, la corrom-

pre par des plaisirs, l'engager par des crimes, l'abîmer par la dépense et par les dettes, s'autoriser par des femmes d'un esprit intriguant et brouillon. Pouvez-vous mieux faire ?

CÉS. Vous dites-là des choses que je ne connais point. Chacun fait comme il peut.

CAT. Vous pouvez éviter les maux où je suis tombé, et je suis venu vous en avertir.

SYL. Pour moi, je vous le dis encore, je me suis bien trouvé d'avoir renoncé aux affaires avant ma mort.

CÉS. Renoncer aux affaires ! Faut-il abandonner la république dans ses besoins?

SYL. Hé ! ce n'est pas ce que je vous dis. Il y a bien de la différence entre la servir ou la tyranniser.

CÉS. Hé ! pourquoi donc avez-vous cessé de la servir ?

SYL. Ho ! vous ne voulez pas m'entendre. Je dis qu'il faut servir la patrie jusqu'à la mort ; mais qu'il ne faut ni chercher la tyrannie, ni s'y maintenir quand on y est parvenu.

XXXIX. DIALOGUE.

CÉSAR ET CATON.

Le pouvoir despotique et tyrannique, loin d'assurer le repos et l'autorité des Princes, les rend au contraire malheureux, et entraîne inévitablement leur ruine.

CÉS. HÉLAS! mon cher Caton, te voilà en pitoyable état. L'horrible plaie!

CAT. Je me perçai moi-même à Utique après la bataille de Thapse, pour ne point survivre à la liberté. Mais toi, à qui je fais pitié, d'où vient que tu m'as suivi de si près? Qu'est-ce que j'aperçois! combien de plaies sur ton corps! Attends que je les compte. En voilà vingt-trois.

CÉS. Tu seras bien surpris quand tu sauras que j'ai été percé d'autant de coups, au milieu du sénat, par mes meilleurs amis. Quelle trahison!

CAT. Non, je n'en suis point surpris. N'étais-tu pas le tyran de tes amis aussi bien que du reste des citoyens? Ne devaient-ils pas prêter leurs bras à la vengeance de la patrie opprimée? Il faudrait immoler non seulement son ami, mais encore son propre frère à l'exemple de

Timoléon, et ses propres enfans, comme fit l'ancien Brutus.

Cés. Un de ses descendans n'a que trop suivi cette belle leçon. C'est Brutus que j'aimais tant, et qui passait pour mon propre fils, qui a été le chef de la conjuration pour me massacrer.

Cat. O heureux Brutus ! qui a rendu Rome libre, et qui a consacré ses mains dans le sang d'un nouveau Tarquin, plus impie et plus superbe que celui qui fut chassé par Junius.

Cés. Tu as toujours été prévenu contre moi, et outré dans tes maximes de vertu.

Cat. Qui est-ce qui m'a prévenu contre toi? Ta vie dissolue, prodigue, artificieuse, efféminée ; tes dettes, tes brigues, ton audace : voilà ce qui a prévenu Caton contre cet homme dont la ceinture, la robe traînante, l'air de mollesse, ne promettaient rien qui fût digne des anciennes mœurs. Tu ne m'as point trompé : je t'ai connu dès ta jeunesse : Oh ! si l'on m'avait cru.....

Cés. Tu m'aurais enveloppé dans la conjuration de Catilina, pour me perdre.

Cat. Alors tu vivais en femme, et tu n'étais homme que contre ta patrie. Que ne fis-je point pour te convaincre ? Mais Rome courait à sa perte, et elle ne voulait pas connaître ses ennemis.

CÉS. Ton éloquence me fit peur, je l'avoue, et j'eus recours à l'autorité. Mais tu ne peux désavouer que je me tirai d'affaire en habile homme.

CAT. Dis en habile scélérat. Tu éblouissais les plus sages par tes discours modérés et insinuans ; tu favorisais les conjurés, sous prétexte de ne pas pousser la rigueur trop loin. Moi seul je résistai en vain. Dès-lors les dieux étaient irrités contre Rome.

CÉS. Dis-moi la vérité. Tu craignais après la bataille de Tapse de tomber entre mes mains. Tu aurais été fort embarrassé de paraître devant moi. Hé, ne savais-tu pas que je ne voulais que vaincre et pardonner ?

CAT. C'est le pardon du tyran : c'est la vie même ; oui, la vie de Caton, due à César, que je craignais. Il fallait mieux mourir que de te voir.

CÉS. Je t'aurais traité généreusement, comme je traitai ton fils. Ne valait-il pas mieux secourir encore la république ?

CAT. Il n'y a plus de république, dès qu'il n'y a plus de liberté.

CÉS. Mais quoi! être furieux contre soi-même ?

CAT. Mes propres mains m'ont mis en liberté malgré le tyran ; et j'ai méprisé la vie qu'il m'eût offert. Pour toi, il a fallu

que tes propres amis t'aient déchiré comme un monstre.

CÉS. Mais si la vie était si honteuse pour un Romain, après ma victoire, pourquoi m'envoyer ton fils? Voulais-tu le faire dégénérer?.

CAT. Chacun prend son parti selon son cœur, pour vivre ou pour mourir. Caton ne pouvait que mourir. Son fils, moins grand que lui, pouvait encore supporter la vie, et espérer à cause de sa jeunesse des tems plus libres et plus heureux. Hélas! que ne souffris-je point lorsque je laissai aller mon fils vers le tyran?

CÉS. Mais pourquoi me donnes-tu le nom de tyran? je n'ai jamais pris le titre de roi?

CAT. Il est question de la chose, et non pas du nom. De plus, combien de fois te vit-on prendre divers détours pour accoutumer le sénat et le peuple à ta royauté? Antoine même dans la fête des Lupercales, fut assez impudent pour te mettre, sous une apparence de jeu, un diadême autour de la tête. Ce jeu parut trop sérieux et fit horreur. Tu sentis bien l'indignation publique, et tu renvoyas à Jupiter un honneur que tu n'osais accepter. Voilà ce qui acheva de déterminer les conjurés à ta perte. Hé bien! ne savons-nous pas ici-bas d'assez bonnes nouvelles?

CÉS. Trop bonnes : mais tu ne me fais pas justice. Mon gouvernement a été doux. Je me suis comporté en vrai père de la patrie ; on en peut juger par la douleur que le peuple témoigna après ma mort. C'est un tems où tu sais que la flatterie n'est plus de saison. Hélas ! les pauvres gens, quand on leur présenta ma robe sanglante, voulurent me venger. Quels regrets ! Quelle pompe au champ de Mars à mes funérailles ! Qu'as-tu à répondre ?

CAT. Que le peuple est toujours peuple ; crédule, grossier, capricieux, aveugle, ennemi de son véritable intérêt. Pour avoir favorisé les successeurs du tyran, et persécuté ses libérateurs, qu'est-ce que ce peuple n'a pas souffert ? On a vu ruisseler le plus pur sang des citoyens par d'innombrables proscriptions. Les Triumvirs ont été plus barbares que les Gaulois même qui prirent Rome. Heureux qui n'a point vu ces jours de désolation ! Mais enfin parle-moi. O tyran ! pourquoi déchirer les entrailles de Rome ta mère ? Quel fruit te reste-t-il d'avoir mis ta patrie dans les fers ? Est-ce de la gloire que tu cherchais ? N'en aurais-tu pas trouvé une plus pure et plus éclatante à conserver la liberté et la grandeur de cette ville reine de l'univers,

comme les Fabius, les Fabricius, les Marcellus, les Scipions ? Te fallait-il une vie douce et heureuse? L'as-tu trouvée dans les horreurs inséparables de la tyrannie ? Tous les jours de ta vie étaient pour toi aussi périlleux que celui où tant de bons citoyens immortalisèrent leur vertu en te massacrant. Tu ne voyais aucun vrai Romain dont le courage ne dût te faire pâlir d'effroi. Est-ce donc là cette vie tranquille et heureuse que tu as achetée par tant de peines et de crimes ? Mais que dis-je, tu n'as pas eu même le tems de jouir du fruit de ton impiété. Parle, parle, tyran, tu as maintenant autant de peine à soutenir mes regards, que j'en aurais eu à souffrir ta présence odieuse quand je me donnai la mort à Utique. Dis, si tu l'oses, que tu as été heureux.

CÉS. J'avoue que je ne l'étais pas ; mais c'étaient tes semblables qui troublaient mon bonheur.

CAT. Dis plutôt que tu les troublais toi-même. Si tu avais aimé la patrie, la patrie t'aurait aimé. Celui que la patrie aime n'a pas besoin de gardes. La patrie entière veille autour de lui. La vraie sûreté est de ne faire que du bien, et d'intéresser le monde entier à sa conservation. Tu as voulu régner et te faire craindre.

Hé bien ! tu as régné ; on t'a craint. Mais les hommes se sont délivrés du tyran et de la crainte tout ensemble. Ainsi périssent ceux qui, voulant être craints de tous les hommes, ont eux-mêmes tout à craindre de tous les hommes intéressés à les prévenir et à se délivrer de leur tyrannie.

CÉS. Mais cette puissance que tu appelles tyrannique, était devenue nécessaire. Rome ne pouvait plus soutenir sa liberté : il lui fallait un maître ; Pompée commençait à l'être : je ne pus souffrir qu'il le fût à mon préjudice.

CAT. Il fallait abattre le tyran sans aspirer à la tyrannie. Après tout, si Rome était assez lâche pour ne pouvoir plus se passer d'un maître, il valait mieux laisser ce crime à un autre. Quand un voyageur va tomber entre les mains des scélérats qui se préparent à le voler, faut-il les prévenir en se hâtant de faire une action si horrible ? Mais la trop grande autorité de Pompée t'a servi de prétexte. Ne sait-on pas ce que tu dis en allant en Espagne, dans une petite ville où divers citoyens briguaient la magistrature ? Crois-tu qu'on ait oublié ces vers grecs qui étaient si souvent dans ta bouche ? De plus, si tu connaissais la misère et l'infamie de la tyrannie, que ne la quittais-tu ?

Cés. Hé quel moyen de la quitter? Le sentier par où on y monte est rude et escarpé; mais il n'y a point de chemin pour en descendre; on n'en sort que pour tomber dans le précipice.

Cat. Malheureux! pourquoi donc y aspirer? Pourquoi tout renverser pour y parvenir? Pourquoi verser tant de sang et n'épargner pas le tien même, qui fut encore répandu trop tard? Tu cherches de vaines excuses.

Cés. Et toi, tu ne me réponds pas. Je te demande comment on peut avec sûreté quitter la tyrannie.

Cat. Va le demander à Sylla, et tais-toi. Consulte ce monstre affamé de sang. Son exemple te fera rougir. Adieu; je crains que l'ombre de Brutus ne soit indignée, si elle me voit parler avec toi.

XL. DIALOGUE.

CATON ET CICÉRON.

Caractère de ces deux philosophes, avec un admirable contraste de ce qu'il y avait de trop farouche et de trop austère dans la vertu de l'un, et de trop faible dans celle de l'autre.

Cat. Il y a long-tems, grand orateur, que je vous attendais ici. Il y a long-tems

que vous y deviez arriver. Mais vous y êtes venu le plus tard qu'il vous a été possible.

CIC. J'y suis veuu après une mort pleine de courage. J'ai été la victime de la république; car depuis le tems de la conjuration de Catilina, où j'avais sauvé Rome, personne ne pouvait plus être ennemi de la république sans me déclarer la guerre.

CAT. J'ai pourtant su que vous aviez trouvé grace auprès de César par vos soumissions; que vous lui prodiguiez les plus magnifiques louanges; que vous étiez l'ami intime de tous les lâches favoris, et que vous persuadiez même dans vos lettres d'avoir recours à sa clémence pour vivre en paix au milieu de Rome dans la servitude. Voilà à quoi sert l'éloquence.

CIC. Il est vrai que j'ai harangué César pour obtenir la grace de Marcellus et de Ligarius.

CAT. Hé! ne vaut-il pas mieux se taire que d'employer son éloquence à flatter un tyran? O Cicéron! j'ai su plus que vous: j'ai su me taire et mourir.

CIC. Vous n'avez pas vu une belle observation que j'ai faite dans mes Offices, qui est que chacun doit suivre son caractère. Il y a des hommes d'un naturel fier

et intraitable qui doivent soutenir cette vertu austère et farouche jusqu'à la mort. Il ne leur est pas permis de supporter la vue du tyran : ils n'ont d'autre ressource que celle de se tuer. Il y a une autre vertu douce et plus sociable, de certaines personnes modérées qui aiment mieux la république que leur propre gloire. Ceux-là doivent vivre et ménager le tyran pour le bien public. Ils se doivent à leurs citoyens, et il ne leur est pas permis d'achever par une mort précipitée la ruine de leur patrie.

CAT. Vous avez bien rempli ce devoir ; et s'il faut juger de votre amour pour Rome par votre crainte de la mort, il faut avouer que Rome vous doit beaucoup. Mais les gens qui parlent si bien devraient ajuster toutes leurs paroles avec assez d'art pour ne se pas contredire eux-mêmes. Ce Cicéron qui a élevé jusqu'au ciel César, et qui n'a point eu honte de prier les dieux de n'envier pas un si grand bien aux hommes, de quel front a-t-il pu dire ensuite que les meurtriers de César étaient des libérateurs de la patrie ? Quelle grossière contradiction ! Quelle lâcheté infâme ! Peut-on se fier à la vertu d'un homme qui parle ainsi selon le tems ?

CIC. Il fallait bien s'accommoder aux

besoins de la république. Cette souplesse valait encore mieux que la guerre d'Afrique entreprise par Scipion et par vous, contre les règles de la prudence. Pour moi, je l'avais bien prédit (et l'on n'a qu'à lire mes lettres) que vous succomberiez. Mais votre naturel inflexible et âpre ne pouvait souffrir aucun tempérament; vous étiez né pour les extrémités.

CAT. Et vous pour tout craindre, comme vous l'avez souvent avoué vous-même. Vous n'étiez capable que de prévoir des inconvéniens. Ceux qui prévalaient vous entraînaient toujours, jusqu'à vous faire dédire de vos premiers sentimens. Ne vous a-t-on pas vu admirer Pompée, et exhorter tous vos amis à se livrer à lui? Ensuite n'avez-vous pas cru que Pompée mettrait Rome dans la servitude, s'il surmontait César? Comment, disiez-vous, croira-t-il les gens de bien s'il est le maître, puisqu'il ne veut croire aucun de nous pendant la guerre où il a besoin de notre secours? Enfin n'avez-vous pas admiré César? N'avez-vous pas recherché et loué Octave?

CIC. Mais j'ai attaqué Antoine. Qu'y a-t-il de plus véhément que mes harangues contre lui, semblables à celles de Démosthène contre Philippe?

CAT. Elles sont admirables : mais Démosthène savait mieux que vous comment il faut mourir. Antipater ne put lui donner la mort ni la vie. Fallait-il fuir, comme vous fîtes, sans savoir où vous alliez, et attendre la mort des mains de Popilius? J'ai mieux fait de me la donner moi-même à Utique.

CIC. Et moi, j'aime mieux n'avoir point désespéré de la république jusqu'à la mort, et l'avoir soutenue par des conseils modérés, que d'avoir fait une guerre faible et imprudente, et d'avoir fini par un coup de désespoir.

CAT. Vos négociations ne valaient pas mieux que ma guerre d'Afrique. Car Octave, tout jeune qu'il était, s'est joué de ce grand Cicéron qui était la lumière de Rome. Il s'est servi de vous pour s'autoriser. Ensuite il vous a livré à Antoine. Mais vous, qui parlez de guerre, l'avez-vous jamais su faire? Je n'ai pas encore oublié votre belle conquête de Pindernise, petite ville des détroits de la Cilicie : un parc de moutons n'est guères plus facile à prendre. Pour cette belle expédition il vous fallait un triomphe, si on eût voulu vous en croire ; les supplications ordonnées par le sénat ne suffisaient pas pour de tels exploits. Voici ce que je répondis aux sollicitations que

vous me fîtes là-dessus. Vous devez être plus content, disais-je, des louanges du sénat que vous avez méritées par votre bonne conduite, que d'un triomphe; car le triomphe marquerait moins la vertu du triomphateur, que le bonheur dont les dieux auraient accompagné ses entreprises. C'est ainsi qu'on tâche d'amuser comme on peut les hommes vains et incapables de se faire justice.

CIC. Je reconnais que j'ai toujours été passionné pour les louanges; mais faut-il s'en étonner? N'en ai-je pas mérité de grandes par mon consulat, par mon amour pour la république, par mon éloquence, enfin par mon goût pour la philosophie? Quand je ne voyais plus de moyens de servir Rome dans ses malheurs, je me consolais dans une honnête oisiveté à raisonner, à écrire sur la vertu.

CAT. Il valait mieux la pratiquer dans les périls, qu'en écrire. Avouez-le franchement, vous n'étiez qu'un faible copiste des Grecs. Vous mêliez Platon avec Epicure, l'ancienne académie avec la nouvelle; et après avoir fait l'historien sur leurs préceptes, dans des dialogues où un homme parle presque toujours seul, vous ne pouviez presque jamais rien conclure. Vous étiez toujours étran-

ger dans la philosophie, et vous ne songiez qu'à orner votre esprit de ce qu'ell a de beau. Enfin vous avez toujours ét flottant en politique et en philosophie.

Cic. Adieu, Caton. Votre mauvaise humeur va trop loin. A vous voir si chagrin on croirait que vous regrettez la vie. Pou moi, je suis consolé de l'avoir perdue quoique je n'aie point tant fait le brave Vous vous en faites trop accroire, pou avoir fait en mourant ce qu'ont fait beau coup d'esclaves avec autant de courag que vous.

XLI. DIALOGUE.

CÉSAR ET ALEXANDRE.

Caractère d'un tyran et d'un Princ qui, étant né avec les plus belles qual tés pour faire un grand roi, s'aban donne à son orgueil et à ses passions L'un et l'autre sont les fléaux du genr humain; mais l'un est à plaindre, e l'autre fait l'horreur de l'humanité.

Alex. Qui est donc ce Romain nou vellement venu. Il est percé de bien de coups. Ah! j'entends qu'on dit que c'e César. Je te salue, grand Romain : on d sait que tu devais aller vaincre les Parthe et conquérir tout l'Orient : d'où vient qu nous te voyons ici?

CÉS. Mes amis m'ont assassiné dans le sénat.

ALEX. Pourquoi étais-tu devenu leur tyran, toi qui n'étais qu'un simple citoyen de Rome ?

CÉS. C'est bien à toi à parler ainsi? N'as-tu pas fait l'injuste conquête de l'Asie ? N'as-tu pas mis la Grèce dans la servitude ?

ALEX. Oui : mais les Grecs étaient des peuples étrangers et ennemis de la Macédoine. Je n'ai point mis comme toi dans les fers ma propre patrie : au contraire, j'ai donné aux Macédoniens une gloire immortelle avec l'empire de tout l'Orient.

CÉS. Tu as vaincu des hommes efféminés : et tu es devenu aussi efféminé qu'eux. Tu as pris les richesses des Perses, et les richesses des Perses t'ont vaincu en te corrompant. As-tu porté jusqu'aux enfers cet orgueil insensé qui te fit croire que tu étais un dieu.

ALEX. J'avoue mes fautes et mes erreurs. Mais est-ce à toi à me reprocher ma mollesse ? Ne sait-on pas ta vie infâme en Bythinie, ta corruption à Rome, où tu n'obtins les honneurs que par des intrigues honteuses ? Sans tes infamies, tu n'aurais jamais été qu'un particulier dans ta république. Il est vrai aussi que tu vivrais encore.

Cés. Le poison fit contre toi à Babylone ce que le fer a fait contre moi dans Rome.

Alex. Mes capitaines n'ont pu m'empoisonner sans crime : tes concitoyens, en te poignardant, sont les libérateurs de leur patrie. Ainsi nos morts sont bien différentes : mais nos jeunesses le sont encore davantage. La mienne fut chaste, noble, ingénue. La tienne fut sans pudeur et sans probité.

Cés. Ton ombre n'a rien perdu de l'orgueil et de l'emportement qui ont paru dans ta vie.

Alex. J'ai été emporté par mon orgueil, je l'avoue. Ta conduite a été plus mesurée que la mienne : mais tu n'as pas imité ma candeur et ma franchise. Il fallait être honnête homme avant que d'aspirer à la gloire de grand homme. J'ai été souvent faible et vain ; mais au moins j'étais meilleur pour ma patrie et moins injuste que toi.

Cés. Tu fais grand cas de la justice sans l'avoir suivie. Pour moi, je crois que le plus habile homme doit se rendre le maître, et puis gouverner sagement.

Alex. Je ne l'ai que trop cru comme toi. Eaque, Rhadamante et Minos m'en ont sévèrement repris, et ont condamné mes conquêtes. Je n'ai pourtant jamais

cru, dans mes égaremens, qu'il fallût mépriser la justice. Tu te trouves mal de l'avoir violée.

CÉS. Les Romains ont beaucoup perdu en me tuant. J'avais fait des projets pour les rendre heureux.

ALEX. Le meilleur projet eût été d'imiter Sylla, qui, ayant été tyran comme toi de sa patrie, lui rendit la liberté. Tu aurais fini ta vie en paix comme lui. Mais tu ne peux me croire. Je te quitte et vais t'attendre devant les trois juges qui te vont juger.

XLII. DIALOGUE.

POMPÉE ET CÉSAR.

Rien n'est plus fatal dans un état libre que la corruption des femmes, et la prodigalité de ceux qui aspirent à la tyrannie.

POMP. JE m'épuise en dépenses pour plaire aux Romains, et j'ai bien de la peine à y parvenir. A l'âge de vingt-cinq ans j'avais déjà triomphé. J'ai vaincu Sertorius, Mithridate, les pirates de Cilicie. Ces trois triomphes m'ont attiré mille envieux. Je fais sans cesse des largesses; je donne des spectacles; j'attire par mes bienfaits des cliens innombra-

bles. Tout cela n'appaise point l'envie. Le chagrin, Caton, refuse même mon alliance. Mille autres me traversent dans mes desseins. Mon beau-père, que pensez-vous là-dessus? Vous ne dites rien?

Cés. Je pense que vous prenez de fort mauvais moyens pour gouverner la république.

Pomp. Comment donc? Que voulez-vous dire? En sauriez-vous de meilleurs que de donner à pleines mains aux particuliers pour enlever leurs suffrages, et que de gagner la faveur du peuple par des gladiateurs, par des combats de bêtes farouches, par des mesures de bled et de vin; enfin d'avoir beaucoup de cliens zélés pour les spectacles que je donne? Marius, Cinna, Fimbria, Sylla, tous les autres les plus habiles n'ont-ils pas pris ce chemin-là?

Cés. Tout cela ne va point au but; et vous n'y entendez rien. Catilina était de meilleur sens que tous ces gens-là.

Pomp. En quoi? Vous me surprenez; parlez-vous sérieusement?

Cés. Oui. Je ne fus jamais si sérieux.

Pomp. Quel est donc ce secret pour appaiser l'envie, pour guérir les soupçons, pour charmer les Patriciens et les Plébéiens?

Cés. Le voulez-vous savoir? Faites

comme moi. Je ne vous conseille que ce que je pratique moi-même.

POMP. Quoi! flatter le peuple sous une apparence de justice et de liberté? Faire le tribun ardent et le zélé Gracchus?

CÉS. C'est quelque chose; mais ce n'est pas tout : il y a encore quelque chose de bien plus sûr.

POMP. Quoi donc? Est-ce quelque enchantement magique, quelque invocation de génie, quelques sciences des astres?

CÉS. Bon! Tout cela n'est rien. Ce ne sont que des contes de vieilles.

POMP. Ho! Vous êtes bien méprisant. Vous avez donc quelque commerce avec les dieux, comme Numa, Scipion, et plusieurs autres?

CÉS. Non; tous ces artifices-là sont usés.

POMP. Quoi donc? Enfin ne me tenez plus en suspens.

CÉS. Voici les deux points fondamentaux de ma doctrine. Premièrement, corrompre toutes les femmes, pour entrer dans le secret le plus intime de toutes les familles. En second lieu, emprunter et dépenser toujours sans mesure; n'épargner jamais rien. Chaque créancier est intéressé à avancer votre fortune, pour ne perdre point l'argent que vous

lui devez. Ils vous donnent leurs suffrages. Ils remuent ciel et terre pour vous procurer ceux de leurs amis. Plus vous avez de créanciers, plus votre brigue est forte. Pour me rendre maître de Rome, je travaille à être le débiteur universel de toute la ville. Plus je suis ruiné, plus je suis puissant. Il n'y a qu'à dépenser : les richesses nous viennent comme un torrent.

XLIII. DIALOGUE.

CICÉRON ET AUGUSTE.

Obliger les ingrats, c'est se perdre soi-même.

AUG. BONJOUR, grand orateur : je suis ravi de vous revoir ; car je n'ai pas oublié toutes les obligations que je vous ai.

CIC. Vous pouvez vous en souvenir ici-bas : mais vous ne vous en souveniez guères dans le monde.

AUG. Après votre mort même, je trouvai un jour un de vos petits-fils qui lisait vos ouvrages : il craignit que je ne blâmasse cette lecture, et fut embarrassé : mais je le rassurai en disant de vous : C'était un grand homme et qui aimait bien sa patrie. Vous voyez que je n'ai pas

attendu la fin de ma vie pour bien parler de vous.

CIC. Belle récompense de tout ce que j'ai fait pour vous élever ! Quand vous parûtes jeune et sans autorité, après la mort de César, je vous donnai mes conseils, mes amis, mon crédit.

AUG. Vous le faisiez moins pour l'amour de moi, que pour contre-balancer l'autorité d'Antoine dont vous craigniez la tyrannie.

CIC. Il est vrai : je craignais moins un enfant que cet homme puissant et emporté. En cela je me trompais ; car vous étiez plus dangereux que lui. Mais enfin vous me devez votre fortune. Que ne disais-je point au sénat pendant que vous étiez au siège de Modène, où les deux consuls Hirtius et Pansa victorieux périrent ! Leur victoire ne servit qu'à vous mettre à la tête de l'armée. C'était moi qui avais fait déclarer la république contre Antoine par mes harangues, qu'on a nommées Philippiques. Au lieu de combattre pour ceux qui vous avaient mis les armes à la main, vous vous unîtes lâchement avec votre ennemi Antoine, et avec Lépide, le dernier des hommes, pour mettre Rome dans les fers. Quand ce monstrueux Triumvirat fut formé, vous vous demandâtes des têtes les uns aux autres.

Chacun, pour obtenir des crimes de son compagnon, était obligé d'en commettre. Antoine fut contraint de sacrifier à votre vengeance L. César, son propre oncle, pour obtenir de vous ma tête; et vous m'abandonnâtes indignement à sa fureur.

Aug. Il est vrai: je ne pus résister à un homme dont j'avais besoin pour me rendre maître du monde. Cette tentation est violente, et il faut l'excuser.

Cic. Il ne faut jamais excuser une si noire ingratitude. Sans moi vous n'auriez jamais paru dans le gouvernement de la république. O! que j'ai de regret aux louanges que je vous ai données. Vous êtes devenu le tyran cruel, vous n'étiez qu'un ami trompeur et perfide.

Aug. Voilà un torrent d'injures. Je crois que vous allez faire contre moi une Philippique plus véhémente que celle que vous fîtes contre Antoine.

Cic. Non, j'ai laissé mon éloquence en passant les ondes du Styx. Mais la postérité saura que je vous ai fait ce que vous avez été, et que c'est vous qui m'avez fait mourir pour flatter la passion d'Antoine. Mais ce qui me fâche le plus, c'est que votre lâcheté, en vous rendant odieux à tous les siècles, me rendra méprisable aux hommes critiques. Ils diront que j'ai été la dupe d'un jeune homme

qui s'est servi de moi pour contenter son ambition. Obligez les hommes mal-nés : il ne vous en revient que de la douleur et de la honte.

XLIV. DIALOGUE.

SERTORIUS ET MERCURE.

Les fables et les illusions font plus sur la populace crédule, que la vérité et la vertu.

MERC. JE suis bien pressé de m'en retourner vers l'Olympe, et j'en suis fort fâché ; car je meurs d'envie de savoir par où tu as fini ta vie.

SERT. En deux mots je te l'apprendrai. Le jeune apprentif et la bonne vieille ne pouvaient me convaincre. Perpenna le traître me fit mourir. Sans lui j'aurais fait voir bien du pays à mes ennemis.

MERC. Qui appelles-tu le jeune apprentif et la bonne vieille ?

SERT. Hé ! ne le savez-vous pas ? C'est Pompée et Métellus. Métellus était mou et appesanti, incertain, trop vieux et usé ; il perdait les occasions décisives par sa lenteur. Pompée était au contraire sans expérience. Avec des barbares ramassés, je me jouais de ces deux capitaines et de leurs légions.

MERC. Je ne m'en étonne pas. On dit que tu étais un magicien, que tu avais une biche qui venait dans ton camp te dire tous les desseins de tes ennemis, et tout ce que tu pouvais entreprendre contre eux.

SERT. Tandis que j'ai eu besoin de ma biche, je n'en ai découvert le secret à personne : mais maintenant que je ne puis plus m'en servir, j'en dirai tout le mystère.

MERC. Hé bien ! était-ce quelque enchantement ?

SERT. Point du tout. C'était une sottise qui m'a plus servi que mon argent, que mes troupes, que le débri du parti de Marius contre Sylla, que j'avais recueilli dans un coin des montagnes d'Espagne et de Lusitanie. Une illusion faite à propos mène loin des peuples crédules.

MERC. Mais cette illusion n'était-elle pas bien grossière ?

SERT. Sans doute : mais les peuples pour qui elle était préparée étaient encore plus grossiers.

MERC. Quoi ! ces barbares croyaient tout ce que tu racontais de ta biche ?

SERT. Tout. Il ne tenait qu'à moi d'en dire encore davantage : ils l'auraient cru. Avais-je découvert par des coureurs ou

par des espions la marche des ennemis, c'était la biche qui me l'avait dit à l'oreille. Avais-je été battu ? la biche me parlait pour déclarer que les dieux allaient relever mon parti. La biche ordonnait aux habitans du pays de me donner toutes les forces, faute de quoi la peste et la famine devaient les désoler. Ma biche était-elle perdue depuis quelques jours, et ensuite retrouvée secrètement, je la faisais tenir bien cachée, et je déclarais par un pressentiment, ou sur quelque présage, qu'elle allait revenir ; après quoi je la faisais rentrer dans le camp, où elle ne manquait pas de me rapporter des nouvelles de vous autres dieux. Enfin ma biche faisait tout : elle seule réparait mes malheurs.

MERC. Cet animal t'a bien servi. Mais tu nous servais mal. Car de telles impostures décrient les immortels, et font grand tort à tous nos mystères. Franchement tu étais un impie.

SERT. Je ne l'étais pas plus que Numa avec sa nymphe Egérie ; que Lycurgue et Solon avec leur commerce secret des dieux ; que Socrate avec son esprit familier ; enfin que Scipion avec sa façon mystérieuse d'aller au Capitole consulter Jupiter, qui lui inspirait toutes ses entreprises de guerre contre Carthage. Tous

ces gens-là ont été des imposteurs, aussi bien que moi.

MERC. Mais il ne l'étaient que pour établir de bonnes lois, ou pour rendre la patrie victorieuse.

SERT. Et moi, pour me défendre contre le parti du tyran Sylla qui avait opprimé Rome, et qui avait envoyé des citoyens changés en esclaves, pour me faire périr comme le dernier soutien de la liberté.

MERC. Quoi donc! la république entière tu ne la regardes que comme le parti de Sylla! De bonne foi, tu étais demeuré seul contre tous les Romains. Mais enfin tu trompais ces pauvres barbares par des mystères de religion.

SERT. Il est vrai: mais comment faire autrement avec les sots? Il faut bien les amuser par des sottises, et aller à son but. Si on ne leur disait que des vérités solides, ils ne les croiraient pas. Racontez des fables, flattez, amusez: grands et petits courent après vous.

XLV. DIALOGUE.

Le jeune POMPÉE ET MÉNAS l'affranchi.

Caractère d'un homme qui, n'aimant pas la vertu pour elle-même, n'est ni assez bon pour ne vouloir pas profiter du vice, ni assez méchant pour vouloir le commettre.

MÉN. VOULEZ-VOUS que je fasse un beau coup?

POMP. Quoi donc! Parle, te voilà tout troublé; tu as l'air d'une Sibylle dans son antre, qui étouffe, qui écume, qui est forcénée.

MÉN. C'est de joie. O l'heureuse occasion! Si c'était mon affaire, tout serait déjà achevé. Le voulez-vous? Un mot. Oui, ou non.

POMP. Quoi! tu ne m'expliques rien, et tu demandes une réponse. Dis donc ce que tu veux. Parle clairement.

MÉN. Vous avez-là Antoine et Octave couchés à cette table dans votre vaisseau : ils ne songent qu'à faire bonne chère.

POMP. Crois-tu que ne n'aie pas des yeux pour les voir?

MÉN. Mais avez-vous des oreilles pour m'entendre? Le beau coup de filet!

POMP. Quoi, voudrais-tu que je les trahisse ? Moi manquer à la foi donnée à mes ennemis? Le fils du grand Pompée agir en scélérat ! Ah ! Ménas, tu me connais mal.

MÉN. Vous m'entendez encore plus mal. Ce n'est pas vous qui devez faire ce coup. Voilà la main qui le prépare. Tenez votre parole en grand homme, et laissez faire Ménas, qui n'a rien promis.

POMP. Mais tu veux que je te laisse faire, moi à qui on s'est confié? Tu veux que je le sache, et que je le souffre ? Ah ! Ménas, mon pauvre Ménas, pourquoi me l'as-tu dit ? Il fallait le faire sans me le dire.

MÉN. Mais vous n'en sauriez rien. Je couperai la corde des ancres; nous irons en pleine mer : les deux tyrans de Rome sont dans vos mains. Les mânes de votre père seront vengés des deux héritiers de César. Rome sera en liberté. Qu'un vain scrupule ne vous arrête pas. Ménas n'est pas Pompée. Pompée sera fidèle à sa parole, généreux, tout couvert de gloire. Ménas l'affranchi, Ménas fera le crime, et le vertueux Pompée en profitera.

POM. Mais Pompée ne peut savoir le crime, et le permettre sans y participer. Ah ! malheureux, tu as tout perdu en me

parlant. Que je regrette ce que tu pouvais faire !

MÉN. Si vous le regrettez, pourquoi ne le permettez-vous pas ? Et si vous ne le pouvez permettre, pourquoi le regrettez-vous ? Si la chose est bonne, il faut la vouloir hardiment et n'en point faire de façon : si elle est mauvaise, pourquoi vouloir qu'elle fût faite, et ne vouloir pas qu'on la fasse ? Vous êtes contraire à vous-même. Un fantôme de vertu vous rend ombrageux ; et vous me faites bien sentir la vérité de ce qu'on dit : Qu'il faut une ame forte pour oser faire de grands crimes.

POMP. Il est vrai, Ménas : je ne suis ni assez bon pour ne vouloir pas profiter d'un crime, ni assez méchant pour oser le commettre moi-même. Je me vois dans un entre-deux qui n'est ni vertu ni vice. Ce n'est pas le vrai honneur ; c'est une mauvaise honte qui me retient. Je ne puis autoriser un traître ; et je n'aurais point d'horreur de la trahison si elle était faite pour me rendre maître du monde.

XLVI. DIALOGUE.

CALIGULA ET NÉRON.

Dangers du pouvoir despotique quand un Souverain a la tête faible.

CAL. Je suis ravi de te voir. Tu es une rareté. On a voulu me donner de la jalousie contre toi en m'assurant que tu m'as surpassé en prodiges : mais je n'en crois rien.

NÉR. Belle comparaison ! Tu étais un fou. Pour moi, je me suis joué des hommes, et je leur ai fait voir des choses qu'ils n'avaient jamais vues. J'ai fait périr ma mère, ma femme, mon gouverneur et mon précepteur. J'ai brûlé ma patrie. Voilà des coups d'un grand courage qui s'élève au-dessus de la faiblesse humaine. Le vulgaire appelle cela cruauté ; et moi je l'appelle mépris de la nature entière, et grandeur d'ame.

CAL. Tu fais le fanfaron. As-tu étouffé comme moi ton père mourant ? As-tu caressé comme moi ta femme, en lui disant : Jolie petite tête, que je ferai couper quand je voudrai.

NÉR. Tout cela n'est que gentillesse. Pour moi, je n'avance rien qui ne soit solide. Hé ! vraiment j'avais oublié un

des beaux endroits de ma vie. C'est d'avoir fait mourir mon frère Britannicus.

CAL. C'est quelque chose, je l'avoue. Sans doute tu l'as fait pour imiter la vertu du grand fondateur de Rome, qui, pour le bien public, n'épargna pas même le sang de son frère. Mais tu n'étais qu'un musicien.

NÉR. Pour toi, tu avais des prétentions plus hautes : tu voulais être dieu, et massacrer tous ceux qui en auraient douté.

CAL. Pourquoi non? Pouvait-on mieux employer la vie aux hommes que de la sacrifier à ma divinité? C'étaient autant de victimes immolées sur mes autels.

NÉR. Je ne donnais point dans de telles visions : mais j'étais le plus grand musicien et le comédien le plus parfait de l'empire : j'étais même bon poète.

CAL. Du moins tu le croyais : mais les autres n'en croyaient rien. On se moquait de ta voix et de tes vers.

NÉR. On ne s'en moquait pas impunément. Lucain se repentit de m'avoir voulu surpasser.

CAL. Voilà un bel honneur pour un empereur Romain, que de monter sur le théâtre comme un bouffon, d'être jaloux des poètes, et de s'attirer la dérision publique !

NÉR. C'est le voyage que je fis dans la Grèce qui m'échauffa la cervelle pour le théâtre et pour toutes les représentations.

CAL. Tu devais demeurer en Grèce, pour y gagner ta vie en comédien, et laisser faire un autre empereur à Rome, qui en soutînt mieux la majesté.

NÉR. N'avais-je pas ma maison dorée qui devait être plus grande que les plus grandes villes? oui-dà, je m'entendais en magnificence.

CAL. Si on l'eût achevée, cette maison, il aurait fallu que les Romains fussent allés loger hors de Rome. Cette maison était proportionnée au colosse qui te représentait, et non pas à toi, qui n'étais pas plus grand qu'un autre homme.

NÉR. C'est que je visais au grand.

CAL. Non : tu visais au gigantesque et au monstrueux. Mais tous ces beaux desseins furent renversés par Vindex.

NÉR. Et les tiens par Chéreas, comme tu allais au théâtre.

CAL. A ne point mentir, nous fîmes tous deux une fin assez malheureuse et dans la fleur de notre jeunesse.

NÉR. Il faut dire la vérité : peu de gens étaient portés à faire des vers pour nous, et à nous souhaiter une longue vie. On

passe mal son tems à se croire toujours entre des poignards.

CAL. De la manière que tu en parles, tu ferais croire que si tu retournais au monde, tu changerais de vie.

NÉR. Point du tout : je ne pourrais gagner sur moi de me modérer. Vois-tu bien, mon pauvre ami, et tu l'as senti aussi bien que moi, c'est une étrange chose que de pouvoir tout quand on a la tête un peu faible : elle tourne bien vîte dans cette puissance sans bornes. Tel serait sage dans une condition médiocre, qui devient insensé quand il est le maître du monde.

CAL. Cette folie serait bien jolie si elle n'avait rien à craindre : mais les conjurations, les troubles, les remords, les embarras d'un grand empire gâtent le métier. D'ailleurs la comédie est courte : ou plutôt c'est une horrible tragédie qui finit tout-à-coup. Il faut venir compter ici avec ces trois vieillards chagrins et sévères, qui n'entendent point raillerie, et qui punissent comme des scélérats ceux qui se faisaient adorer sur la terre. Je vois venir Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, chargés de chaînes, qui vont passer leur tems aussi mal que nous.

XLVII. DIALOGUE.

ANTONIN PIE ET MARC AURÈLE.

Il faut aimer sa Patrie plus que sa Famille.

MARC AUR. O mon père ! j'ai grand besoin de venir me consoler avec vous. Je n'eusse jamais cru pouvoir sentir une si vive douleur, ayant été nourri dans la vertu insensible des stoïciens, et étant descendu dans ces demeures bienheureuses, où tout est si tranquille.

ANT. Hélas, mon pauvre fils ! Quel malheur te jette dans ce trouble ? Tes larmes sont bien indécentes pour un stoïcien. Qu'y a-t-il donc ?

MARC AUR. Ah ! c'est mon fils Commode que je viens de voir : il a déshonoré notre nom si aimé du peuple. C'est une femme débauchée qui l'a fait massacrer pour prévenir ce malheureux, parce qu'il l'avait mise dans une liste de gens qu'il devait faire mourir.

ANT. J'ai su qu'il a mené une vie infâme. Mais pourquoi as-tu négligé son éducation ? Tu es cause de son malheur : il a bien plus à se plaindre de ta négligence qui l'a perdu, que tu n'as à te plaindre de ses désordres.

MARC AUR. Je n'avais pas le loisisir de penser à un enfant. J'étais toujours accablé de la multitude des affaires d'un si grand empire et des guerres : je n'ai pourtant pas laissé d'en prendre quelque soin. Hélas ! si j'eusse été un simple particulier, j'aurais moi-même instruit et formé mon fils ; je l'aurais laissé honnête homme ; mais je lui ai laissé trop de puissance pour lui laisser de la modération et de la vertu !

ANT. Si tu prévoyais que l'empire dût le gâter, il fallait s'abstenir de le faire empereur, et pour l'amour de l'empire qui avait besoin d'être bien gouverné, et pour l'amour de ton fils qui eût mieux valu dans une condition médiocre.

MARC AUR. Je n'ai jamais prévu qu'il se corromprait.

ANT. Mais ne devais-tu pas le prévoir ? N'est-ce point que la tendresse paternelle t'a aveuglé ? Pour moi, j'ai choisi en ta personne un étranger, foulant aux pieds tous les intérêts de ma famille. Si tu en avais fait autant, tu n'aurais pas tant de déplaisirs ; mais ton fils te fait autant de honte que tu m'as fait d'honneur. Dis-moi la vérité, ne voyais-tu rien de mauvais dans ce jeune homme ?

MARC AUR. J'y voyais d'assez grands défauts ; mais j'espérais qu'il se corrigerait.

ANT. C'est-à-dire, que tu en voulais faire l'expérience aux dépens de l'empire. Si tu avais sincèrement aimé la patrie plus que ta famille, tu n'aurais pas voulu hasarder le bien public pour soutenir la grandeur particulière de ta maison.

MARC AUR. Pour parler ingénuement, je n'ai jamais eu d'autre intention que celle de préférer l'empire à mon fils. Mais l'amitié que j'avais pour mon fils m'a empêché de t'observer d'assez près. Dans le doute je me suis flatté, et l'espérance a séduit mon cœur.

ANT. O quel malheur! que les meilleurs hommes soient si imparfaits; et qu'ayant tant de peine à faire du bien, ils fassent souvent, sans le vouloir, des maux irréparables!

MARC AUR. Je le voyais bien fait, adroit à tous les exercices du corps, et environné de sages conseillers qui avaient eu ma confiance, et qui pouvaient modérer sa jeunesse. Il est vrai que son naturel était léger, violent, adonné au plaisir.

ANT. Ne connaissais-tu dans Rome aucun homme plus digne de l'empire du monde?

MARC AUR. J'avoue qu'il y en avait plusieurs; mais je croyais pouvoir préférer

mon fils, pourvu qu'il eût de bonnes qualités.

ANT. Que signifiait donc ce langage de vertu si héroïque, quand tu écrivis à Faustine que si Avidus Cassius était plus digne de l'empire que toi et ta famille, il fallait consentir qu'il prévalût, et que ta famille périt avec toi ? Pourquoi ne suivre point ces grandes maximes, lorsqu'il s'agissait de choisir un successeur ? Ne devais-tu pas à la patrie de préférer le plus digne ?

MARC AUR. J'avoue ma faute : mais la femme que tu m'avais donnée avec l'empire, et dont j'ai souffert les désordres par reconnaissance pour toi, ne m'a jamais permis de suivre la pureté de ses maximes. En me donnant ta fille avec l'empire, tu fis la première faute, dont la mienne a été la suite. Tu me fis deux présens, dont l'un a gâté l'autre, et m'a empêché d'en faire un bon usage. J'avais de la peine à m'excuser en te blâmant : mais enfin tu me presses trop. N'as-tu pas fait pour ta fille ce que tu me reproches d'avoir fait pour mon fils ?

ANT. En te reprochant ta faute, je n'ai garde de désavouer la mienne : mais je t'avais donné une femme qui n'avait aucune autorité : elle n'avait que le nom d'impératrice : tu pouvais et tu

devais la répudier selon les lois, quand elle eut une mauvaise conduite. Enfin, il fallait au moins t'élever au-dessus des importunités d'une femme. De plus, elle était morte, et tu étais libre, quand tu laissas l'empire à ton fils. Tu as reconnu le naturel léger et emporté de ce fils : il n'a songé qu'à donner des spectacles, qu'à tirer de l'arc, qu'à percer des bêtes farouches, qu'à se rendre aussi farouche qu'elles, qu'à devenir un gladiateur, qu'à égarer son imagination, allant tout nu avec une peau de lion, comme s'il eût été Hercule, qu'à se plonger dans des vices qui font horreur, et qu'à suivre tous ses soupçons avec une cruauté monstrueuse. O mon fils ! cesse de t'excuser : un homme si insensé et si méchant ne pouvait tromper un homme aussi éclairé que toi, si la tendresse n'avait point affaibli ta prudence et ta vertu.

XLVIII. DIALOGUE.

HORACE ET VIRGILE.

Caractère de ces deux Poètes.

VIRG. QUE nous sommes tranquilles et heureux sur ces gazons toujours fleuris, au bord de cette onde si pure, auprès de ce bois odoriférant!

HOR. Si vous n'y prenez garde, vous allez faire une églogue. Les ombres n'en doivent point faire. Voyez Homère, Hésiode, Théocrite couronnés de lauriers : ils entendent chanter leurs vers ; mais ils n'en font plus.

VIRG. J'apprends avec joie que les vôtres sont encore, après tant de siècles, les délices des gens de lettres. Vous ne vous trompiez pas quand vous disiez dans vos odes d'un ton si assuré : Je ne mourrai pas tout entier.

HOR. Mes ouvrages ont résisté au tems, il est vrai ; mais il faut vous aimer autant que je fais pour n'être point jaloux de votre gloire. On vous place d'abord après Homère.

VIR. Nos muses ne doivent point être jalouses l'une de l'autre. Leurs genres sont différens. Ce que vous avez de merveilleux, c'est la variété ; vos odes sont tendres, gracieuses, souvent véhémentes, rapides, sublimes. Vos satyres sont simples, naïves, courtes, pleines de sel. On y trouve une profonde connaissance de l'homme, une philosophie très-sérieuse, avec un tour plaisant qui redresse les mœurs des hommes et qui les instruit en jouant. Votre art poétique montre que vous aviez toute l'étendue des connaissances acquises, et toute la force de

génie nécessaire pour exécuter les plus grands ouvrages, soit pour le poême épique, soit pour la tragédie.

HOR. C'est bien à vous à parler de variété, vous qui avez mis dans vos Eglogues la tendresse naïve de Théocrite. Vos Géorgiques sont pleines de peintures les plus riantes. Vous embellissez et vous passionnez toute la nature. Enfin dans votre Enéïde, le bel ordre, la magnificence, la force et la sublimité d'Homère éclatent par-tout.

VIRG. Mais je n'ai fait que le suivre pas à pas.

HOR. Vous n'avez point suivi Homère quand vous avez traité les amours de Didon. Ce quatrième livre est tout original. On ne peut pas même vous ôter la louange d'avoir fait la descente d'Enée aux Enfers, plus belle que n'est l'évocation des ames qui sont dans l'Odyssée.

VIRG. Mes derniers livres sont négligés. Je ne prétendais pas les laisser si imparfaits. Vous savez que je voulus les brûler.

HOR. Quel dommage; si vous l'eussiez fait! C'était une délicatesse excessive. On voit bien que l'auteur des Géorgiques aurait pu finir l'Enéïde avec le même soin. Je regarde moins cette dernière exacti-

Il y a aussi quelques endroits passionnés, merveilleux, où vous remarquerez peut-être quelque chose qui y manque, ou pour l'harmonie, ou pour la simplicité de la passion. Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec briéveté et délicatesse. Les mots deviennent tous nouveaux par l'usage que vous en faites : mais tout n'est pas également coulant : il y a des choses que je croirais un peu trop tournées.

HOR. Pour l'harmonie, je ne m'étonne pas que vous soyiez si difficile. Rien n'est si doux et si nombreux que vos vers; leur cadence seule attendrit et fait couler les larmes des yeux....

VIRG. L'ode demande une autre harmonie, toute différente, que vous avez trouvée presque toujours, et qui est plus variée que la mienne.

HOR. Enfin je n'ai fait que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal : j'ai montré les règles de ce qui est bien ; mais je n'ai rien exécuté de grand, comme votre poême héroïque.

VIRG. En vérité, mon cher Horace, il y a déjà trop long-tems que nous nous donnons des louanges pour d'honnêtes gens : j'en ai honte. Finissons.

Fin des Dialogues entre les Anciens.

EBR. Je n'aurais pas eu le courage d'en sortir mais j'en étais pourtant fort dégoûté.

LEG. Dégoûté comme un homme qui y retournerait encore avec joie, et qui ne cherche qu'une porte pour y entrer ; je vous connais ; vous avez beau dissimuler, avouez votre inquiétude ; soyez au moins de bonne foi.

EBR. Mais, saint prélat, si nous rentrions vous et moi dans les affaires, nous y ferions des biens infinis. Nous nous soutiendrions l'un et l'autre pour protéger la vertu ; nous abattrions de concert tout ce qui s'opposerait à nous.

LEG. Confiez-vous à vous-même tant qu'il vous plaira sur vos expériences passées ; cherchez des prétextes pour flatter vos passions. Pour moi, qui suis ici depuis plus de tems que vous, j'y ai eu le loisir d'apprendre à me défier de moi et du monde. Il m'a trompé, une fois, ce monde ingrat ; il ne me trompera plus. J'ai tâché à lui faire du bien ; il ne m'a fait que du mal. J'ai voulu aider une reine bien intentionnée ; on l'a décréditée et réduite à se retirer. On ma rendu ma liberté en croyant me mettre en prison. Trop heureux de n'avoir plus d'autre affaire que de mourir en paix dans ce désert.

EBR. Mais vous n'y songez pas ; si nous voulons encore nous réunir, nous pouvons être les maîtres absolus.

LEG. Les maîtres de quoi ? De la mer, des vents et des flots ? Non je ne me rembarque plus après avoir fait naufrage. Allez chercher la fortune, tourmentez-vous, soyez malheureux dès cette vie, hasardez tout, périssez à la fleur de votre âge, damnez-vous pour troubler le monde et pour faire parler de vous : vous le méritez bien, puisque vous ne pouvez demeurer en repos.

EBR. Mais quoi ! est-il bien vrai que vous ne désirez plus la fortune ? L'ambition est-elle bien éteinte dans les derniers replis de votre cœur ?

LEG. Me croiriez-vous, si je vous le disais ?

EBR. En vérité, j'en doute fort. J'aurais bien de la peine. Car enfin...

LEG. Je ne vous le dirai donc pas. Il est inutile de vous parler, non plus qu'aux sourds. Ni les peines infinies de la prospérité, ni les adversités affreuses qui l'ont suivie, n'ont pu vous corriger. Allez, retournez à la cour ; gouvernez, faites le malheur du monde, et trouvez-y le vôtre.

II. DIALOGUE.

LE PRINCE DE GALLES, ET RICHARD, son fils.

Caractère d'un Prince faible.

LE P. DE G. HÉLAS! mon cher fils, je te revois avec douleur : j'espérais pour toi une vie plus longue, et un règne plus heureux. Qu'est-ce qui a rendu ta mort si prompte? N'as-tu point fait la même faute que moi, en ruinant ta santé par un excès de travail dans la guerre contre la France?

RICH. Non, mon père; ma santé n'a point manqué. D'autres malheurs ont fini ma vie.

LE P. DE G. Quoi donc! quelque traître a-t-il trempé ses mains dans ton sang? Si cela est, l'Angleterre, qui ne m'a pas oublié, vengera ta mort.

RICH. Hélas! mon père, toute l'Angleterre a été de concert pour me déshonorer, pour me dégrader, pour me faire périr.

LE P. DE G. O ciel! qui l'aurait pu croire! A qui se fier désormais? Mais qu'as-tu donc fait mon fis? Nas-tu point de tort? Dis la vérité à ton père.

RICH. Ah mon père! Ils disent que vous

ne l'êtes pas, et que je suis fils d'un chanoine de Bordeaux.

LE P. DE G. C'est de quoi personne ne peut répondre : mais je ne saurais le croire. Ce n'est pas la conduite de ta mère qui leur donne cette pensée ; mais n'est-ce point la tienne qui leur fait tenir ce discours ?

RICH. Ils disent que je prie Dieu comme un chanoine, que je ne sais ni conserver l'autorité sur les peuples, ni exercer la justice, ni faire la guerre.

LE P. DE G. O mon enfant ! tout cela est-il vrai ? Il aurait mieux valu pour toi passer la vie moine à Westminster, que d'être sur le trône avec tant de mépris.

RICH. J'ai eu de bonnes intentions, j'ai donné de bons exemples, j'ai eu même quelquefois assez de vigueur. Par exemple, je fis enlever et exécuter le duc de Glocester mon oncle, qui ralliait tous les mécontens contre moi, et qui m'aurait détrôné si je ne l'eusse prévenu.

LE P. DE G. Ce coup était hardi, et peut-être nécessaire : car je connaissais bien mon frère, qui était dissimulé, artificieux, entreprenant, ennemi de l'autorité légitime, propre à rallier une cabale dangereuse. Mais, mon fils, ne lui avais-tu donné aucune prise sur toi ? D'ailleurs, ce coup était-il assez mesuré ? L'as-tu bien soutenu ?

RICH. Le duc de Glocester m'accusait d'être trop uni avec les Français, ennemis de notre nation. Mon mariage avec la fille de Charles VI, roi de France, servit au duc à éloigner de moi les cœurs des Anglais.

LE P. DE G. Quoi! mon fils, tu t'es rendu suspect aux tiens par une alliance avec les ennemis irréconciliables de l'Angleterre? Et que t'ont-ils donné par ce mariage? As-tu joint le Poitou et la Touraine à la Guienne, pour unir tous nos états de France jusqu'à la Normandie?

RIC. Nullement; mais j'ai cru qu'il était bon d'avoir hors de l'Angleterre un appui contre les Anglais factieux.

LE P. DE G. O malheur de l'état! ô déshonneur de la maison royale! Tu vas mendier le secours de tes ennemis, qui auront toujours un intérêt capital de rabaisser ta puissance. Tu veux affermir ton règne en prenant des intérêts contraires à la grandeur de ta propre nation. Tu ne te contentes pas d'être aimé de tes sujets : tu veux en être craint comme leur ennemi, qui s'entend avec les étrangers pour les opprimer. Hélas! que sont devenus ces beaux jours où je mis en fuite le roi de France dans les plaines de Cressy, inondées du sang de

trente mille Français, où je pris un autre roi de cette nation aux portes de Poitiers! O que les tems sont changés! Non, je ne m'étonne plus qu'on t'ait pris pour le fils d'un chanoine. Mais qui est-ce qui t'a détrôné?

RICH. Le comte de Derby.

LE P. DE G. Comment a-t-il assemblé une armée? A-t-il gagné une bataille?

RICH. Rien de tout cela. Il était en France à cause d'une querelle avec le grand maréchal, pour laquelle je l'avais chassé : l'archevêque de Cantorbéry y passa secrètement, pour l'inviter à entrer dans une conspiration. Il passa par la Bretagne, arriva à Londres, pendant que je n'y étais pas, trouva le peuple prêt à se soulever. La plupart des mutins prirent les armes : leurs troupes montèrent jusqu'à soixante mille hommes : tout m'abandonna : le comte vint me trouver dans un château où je me renfermai. Il eut l'audace d'y entrer presque seul : je pouvais alors le faire périr.

LE P. DE G. Pourquoi ne le fis-tu pas, malheureux?

RICH. Les peuples que je voyais de toutes parts armés dans la campagne m'auraient massacré.

LE P. DE G. Et ne valait-il pas mieux mourir en homme de courage?

RICH. Il eut d'ailleurs un présage qui me découragea?

LE P. DE G. Qu'était-ce?

RICH. Ma chienne, qui n'avait jamais voulu caresser que moi seul, me quitta d'abord, pour aller caresser le comte. Je vis bien ce que cela signifiait, et je le dis au comte même.

LE P. DE G. Voilà une belle naïveté! Un chien a donc décidé de ton autorité, de ton honneur, de ta vie, et du sort de toute l'Angleterre. Alors que fis-tu?

RICH. Je priai le comte de me mettre en sûreté contre la fureur de ce peuple.

LE P. DE G. Hélas! Il ne te manquait plus que de demander lâchement la vie à l'usurpateur. Te la donna-t-il au moins?

RICH. Oui, d'abord. Il me renferma dans la tour, où j'aurais vécu assez doucement: mais mes amis me firent plus de mal que mes ennemis. Ils voulurent se rallier pour me tirer de captivité, et pour renverser l'usurpateur. Alors il se défit de moi, malgré lui; car il n'avait pas envie de se rendre coupable de ma mort.

LE P. DE G. Voilà un malheur complet. Mon fils est faible et inégal: sa vertu mal soutenue le rend méprisable: il s'allie avec ses ennemis, et soulève ses sujets: il ne prévoit point l'orage: il se décou-

rage dès qu'il est attaqué : il perd les occasions de punir l'usurpateur : il demande lâchement la vie, et ne l'obtient pas. O ciel ! vous vous jouez de la gloire des princes et de la prospérité des états. Voilà le petit-fils d'Edouard, qui a vaincu Philippe et ravagé son royaume. Voilà mon fils ; de moi qui ai pris le roi Jean, et fait trembler la France et l'Espagne.

III. DIALOGUE.

CHARLES VII ET JEAN DUC DE BOURGOGNE.

La cruauté et la perfidie augmentent les périls, loin de les diminuer.

LE DUC DE BOURG. MAINTENANT que toutes nos affaires sont finies, et que nous n'avons plus d'intérêt parmi les vivans, parlons, je vous prie, sans passion : Pourquoi me faire assassiner ? Un dauphin faire cette trahison à son propre sang, et à son cousin, qui.....

CHARL. VII. A son cousin qui voulait tout brouiller, et qui pensa ruiner la France. Vous prétendiez me gouverner, comme vous aviez gouverné les deux dauphins mes frères, qui étaient avant moi.

LE D. DE BOURG. Mais quoi, assassiner ! Cela est infâme.

CHARL. VII. Assassiner est le plus sûr.

LE D. DE BOURG. Quoi ! dans un lieu où vous m'aviez attiré par les promesses les plus solennelles! J'entre dans la barrière (il me semble que j'y suis encore) avec Noailles, frère du Captal de Buch. Ce perfide Taneguy du Chastel me massacre inhumainement avec ce pauvre Noailles.

CHARL. VII. Vous déclamerez tant qu'il vous plaira, mon cousin; je m'en tiens à ma première maxime. Quand on a affaire à un homme aussi violent et aussi brouillon que vous l'étiez, assassiner est le plus sûr.

LE D. DE BOURG. Le plus sûr ! Vous n'y songez pas.

CHARLES VII. J'y songe : c'est le plus sûr, vous dis-je.

LE D. DE BOURG. Est-ce le plus sûr de se jeter dans tous les périls où vous vous êtes précipité en me faisant périr ? Vous vous êtes fait plus de mal, en me faisant assassiner, que je n'aurais pu vous en faire.

CHARL. VII. Il y a bien à dire. Si vous ne fussiez mort, j'étais perdu, et la France avec moi.

LE D. DE BOURG. Avais-je intérêt de

ruiner la France ! Je voulais la gouverner, et point la détruire, ni l'abattre. Il aurait mieux valu souffrir quelque chose de ma jalousie et de mon ambition. Après tout, j'étais de votre sang. Assez près de succéder à la couronne, j'avais un très-grand intérêt d'en conserver la grandeur. Jamais je n'aurais pu me résoudre à me liguer contre la France avec les Anglais ses ennemis. Mais votre trahison et mon massacre mirent mon fils, quoiqu'il fût bon homme, dans une espèce de nécessité de venger ma mort, et de s'unir aux Anglais. Voilà le fruit de votre perfidie : c'était de former une ligue de la maison de Bourgogne avec la reine votre mère et avec les Anglais, pour renverser la monarchie française. La cruauté et la perfidie, bien loin de diminuer les périls, les augmentent sans mesure ; jugez-le par votre propre expérience. Ma mort, en vous délivrant d'un ennemi, vous en fit de bien plus terribles, et mit la France dans un état cent fois plus déplorable. Toutes les provinces furent en feu, toute la campagne était au pillage ; et il a fallu des miracles pour vous tirer de l'abime où cet exécrable assassinat vous avait jetté. Après cela, venez encore me dire d'un ton décisif : Assassiner est le plus sûr.

CHARL. VII J'avoue que vous m'embarrassez par ce raisonnement, et je vois que vous êtes bien subtil et politique : mais j'aurai ma revanche par les faits. Pourquoi croyez-vous qu'il n'est pas bon d'assassiner ? N'avez-vous pas fait assassiner mon oncle le duc d'Orléans ? Alors vous pensiez sans doute comme moi, et vous n'étiez pas encore si philosophe.

LE D. DE BOURG. Il est vrai ; et je m'en suis mal trouvé comme vous voyez. Une bonne preuve que l'assassinat est un mauvais expédient, est de voir combien il m'a réussi mal. Si j'eusse laissé vivre le duc d'Orléans, vous n'auriez jamais songé à m'ôter la vie, et je m'en serais fort bien trouvé. Celui qui commence de telles affaires, doit prévoir qu'elles finiront par lui. Dès qu'il entreprend sur la vie des autres, la sienne n'a plus un quart-d'heure d'assuré.

CHARL. VII. Hé bien ! mon cousin, nous avons tous deux tort. Je n'ai pas été assassiné à mon tour comme vous ; mais j'ai souffert d'étranges malheurs.

IV. DIALOGUE.

LOUIS XI ET LE CARDINAL BESSARION.

Un savant n'est pas propre à gouverner; mais il vaut encore mieux qu'un bel esprit qui ne peut souffrir ni la justice, ni la bonne foi.

LOUIS XI. Bonjour, monsieur le cardinal; je vous recevrai aujourd'hui plus civilement que quand vous vîntes me voir de la part du pape. Le cérémonial ne peut plus nous brouiller : toutes les ombres sont ici pêle-mêle et *incognito*; les rangs sont confondus.

LE C. BES. J'avoue que je n'ai pas encore oublié votre injustice, quand vous me prîtes par la barbe dès le commencement de ma harangue.

LOUIS XI. Cette barbe grecque me surprit, et je voulais couper court pour la harangue, qui eût été longue et superflue.

LE C. BES. Pourquoi cela? ma harangue était des plus belles; je l'avais composée sur le modèle d'Isocrate, de Lysias, d'Hypérides et de Périclès.

LOUIS XI. Je ne connais point tous ces messieurs-là. Vous aviez été voir le duc de Bourgogne mon vassal, avant

que de venir chez moi. Il aurait bien mieux valu ne lire pas tant vos vieux auteurs, et savoir mieux les règles du siècle présent. Vous vous conduisîtes comme un pédant qui n'a aucune connaissance du monde.

LE C. BES. J'avais pourtant étudié à fond les lois de Dracon, celles de Lycurgue et de Solon, les lois et la république de Platon, tout ce qui nous reste des anciens orateurs qui ont gouverné les peuples, enfin les meilleurs scholiastes d'Homère, qui ont parlé de la police d'une république.

LOUIS XI. Et moi je n'ai jamais rien lu de tout cela; mais je sais qu'il ne fallait pas qu'un cardinal envoyé par le pape pour faire rentrer le duc de Bourgogne dans mes bonnes graces, allât le voir avant que de venir chez moi.

LE C. BES. J'avais cru pouvoir suivre l'*Usteron Proteron* des Grecs; je savais même par la philosophie, *que ce qui est le premier quant à l'intention, est le dernier quant à l'exécution.*

LOUIS XI. Oh! laissons-là votre philosophie : venons au fait.

LE C. BES. Je vois en vous toute la barbarie des latins, chez qui la Grèce désolée, après la prise de Constantinople, essaie en vain de défricher l'esprit et les lettres.

LOUIS XI. L'esprit ne consiste que dans le bon sens, et point dans le grec : la raison est dans toutes les langues. Il fallait garder l'ordre, et mettre le seigneur avant le vassal. Les Grecs, que vous vantez tant, n'étaient que des sots, s'ils ne savaient pas ce que savent les hommes les plus grossiers. Mais je ne puis m'empêcher de rire, quand je me souviens comment vous voulûtes négocier. Dès que je ne convenais pas de vos maximes, vous ne me donniez pour toute raison que des passages de Sophocle, de Lycophron et de Pindare. Je ne sais comment j'ai retenu ces noms, dont je n'avais jamais ouï parler qu'à vous : mais je les ai retenus à force d'être choqué de vos citations. Il était question des places de la Somme, et vous me citiez un vers de Ménandre ou de Callimaque. Je voulais demeurer uni aux Suisses et au duc de Lorraine, contre le duc de Bourgogne, et vous me prouviez, par Georgias et Platon, que ce n'était pas mon véritable intérêt. Il s'agissait de savoir si le roi d'Angleterre serait pour ou contre moi ; vous m'alléguiez l'exemple d'Epaminondas. Enfin vous me consolâtes de n'avoir jamais guères étudié. Je disais en moi-même : heureux celui qui ne sait point tout ce que les autres ont dit, et qui sait un peu ce qu'il faut dire.

LE C. BES. Vous m'étonnez par votre mauvais goût : je croyais que vous aviez assez bien étudié. On m'avait dit que le roi votre père vous avait donné un assez bon précepteur, et qu'ensuite vous aviez pris plaisir en Flandre, chez le duc de Bourgogne, à faire raisonner tous les jours de la philosophie.

LOUIS XI. J'étais encore bien jeune quand je quittai le roi mon père et mon précepteur. Je passai à la cour de Bourgogne, où l'inquiétude et l'ennui me réduisirent à goûter un peu quelques savans : mais j'en fus bientôt dégoûté. Ils étaient pédans, imbécilles comme vous ; ils n'entendaient point les affaires : ils ne connaissaient point les différens caractères des hommes : ils ne savaient ni dissimuler, ni se taire, ni s'insinuer, ni entrer dans les passions d'autrui, ni trouver des ressources dans les difficultés, ni deviner les desseins des autres. Ils étaient vains, indiscrets, disputeurs. Toujours occupés de mots et de faits inutiles, pleins de subtilités qui ne persuadent personne, incapables d'apprendre à vivre, et de se contraindre. Je ne pus souffrir de tels animaux.

LE C. BES. Il est vrai que les savans ne sont pas d'ordinaire trop propres à l'action, parce qu'ils aiment le repos des

Muses : il est vrai aussi qu'ils ne savent guères se contraindre ni dissimuler, parce qu'ils sont au-dessus des passions grossières des hommes, et de la flatterie que les tyrans demandent.

LOUIS XI. Allez, grande barbe, pédant hérissé de grec : vous perdez le respect qui m'est dû.

LE C. BES. Je ne vous en dois point. Le sage, suivant les stoïciens, et toute la secte du Portique, est plus roi que vous ne l'avez jamais été par le rang et par la puissance. Vous ne le fûtes jamais comme le sage, par un véritable empire sur vos passions : d'ailleurs, vous n'avez plus qu'une ombre de royauté : d'ombre à ombre je ne vous cède point.

LOUIS XI. Voyez l'insolence de ce vieux pédant !

LE C. BES. J'aime encore mieux être pédant que fourbe, tyran du genre humain. Je n'ai pas fait mourir mon frère : je n'ai pas tenu en prison mon fils : je n'ai employé ni le poison, ni l'assassinat pour me défaire de mes ennemis : je n'ai point eu une vieillesse affreuse, semblable à celle des tyrans que la Grèce a tant détestés. Mais il faut vous excuser. Avec beaucoup de finesse et de vivacité, vous aviez beaucoup de choses d'une tête démontée. Ce n'était pas pour rien que

vous étiez fils d'un homme qui s'était laissé mourir de faim, et petit-fils d'un autre qui avait été renfermé tant d'années. Votre fils même n'a la cervelle guères assurée ; et ce sera un grand bonheur pour la France, si la couronne passe après lui dans une branche plus sensée.

LOUIS XI. J'avoue que ma tête n'était pas tout-à-fait bien réglée. J'avais des faiblesses, des visions noires, des emportemens furieux : mais j'avais de la pénétration, du courage, de la ressource dans l'esprit, des talens pour gagner les hommes, et pour accroître mon autorité ; je savais fort bien laisser à l'écart un pédant inutile à tout, et découvrir les qualités utiles dans les sujets les plus obscurs. Dans les langueurs même de ma dernière maladie, je conservai encore assez de fermeté d'esprit pour travailler à faire une paix avec Maximilien. Il attendait ma mort, et ne cherchait qu'à éluder la conclusion. Par mes émissaires secrets, je soulevai les Gantois contre lui : je le réduisis à faire malgré lui un traité de paix avec moi, où il me donnait, pour mon fils, Margueritte sa fille, avec trois provinces. Voilà mon chef-d'œuvre de politique dans ces derniers jours où l'on me croyait fou. Allez, vieux pédant, allez chercher vos Grecs, qui n'ont jamais su autant de po-

litique que moi : allez chercher vos savans, qui ne savent que lire, et parler de leurs livres ; qui ne savent ni agir, ni vivre avec les hommes.

LE C. BES. J'aime encore mieux un savant qui n'est pas propre aux affaires, et qui ne sait que ce qu'il a lu, qu'un esprit inquiet, artificieux et entreprenant, qui ne peut souffrir ni la justice ni la bonne foi, et qui renverse tout le genre humain.

V. DIALOGUE.

LOUIS XI ET LE CARDINAL DE LA BALUE.

Un méchant prince rend ses sujets traîtres et infidèles.

LOUIS XI. COMMENT osez-vous, scélérat, vous présenter devant moi après toutes vos trahisons ?

LE C. DE LA BAL. Où voulez-vous donc que je m'aille cacher ? Ne suis-je pas assez caché dans la foule des ombres ? nous sommes tous égaux ici-bas.

LOUIS XI. C'est bien à vous à parler ainsi, vous qui n'étiez que le fils d'un meûnier de Verdun !

LE C. DE LA BAL. Hé ! c'était un mérite

auprès de vous que d'être de basse condition. Votre compère le prévôt Tristan, votre médecin Coctier, votre barbier Olivier le Diable, étaient vos favoris et vos ministres. Jofridy avant moi avait obtenu la pourpre par votre faveur. Ma naissance valait à-peu-près celle de tous ces gens-là.

LOUIS XI. Aucun d'eux n'a fait des trahisons aussi noires que toi.

LE C. DE LA BAL. Je n'en crois rien. S'ils n'avaient pas été des malhonnêtes gens, vous ne les auriez ni bien traités, ni employés.

LOUIS XI. Pourquoi voulez-vous que je ne les aie pas choisis pour leur mérite?

LE C. DE LA BAL. Parce que le mérite vous était toujours suspect et odieux; parce que la vertu vous faisait peur, et que vous n'en saviez faire aucun usage; parce que vous ne vouliez vous servir que d'ames basses, et prêtes à entrer dans vos intrigues, dans vos tromperies, dans vos cruautés. Un honnête homme, qui aurait eu horreur de tromper et de faire du mal, ne vous aurait été bon à rien à vous qui ne vouliez que tromper et nuire, pour contenter votre ambition sans bornes. Puisqu'il faut parler franchement dans le pays de vérité, j'avoue que j'ai été un malhonnête homme : mais

c'était par-là que vous m'aviez préféré à d'autres. Ne vous ai-je pas bien servi avec adresse, pour jouer les grands et les peuples? Avez-vous trouvé un fourbe plus souple que moi pour tous les personnages?

LOUIS XI. Il est vrai : mais en trompant les autres pour m'obéir, il ne fallait pas me tromper moi-même. Vous étiez d'intelligence avec le pape, pour me faire abolir la Pragmatique, sans consulter si cela s'accordait avec les véritables intérêts de la France.

LE C. DA LA BAL. Hé! vous étiez-vous jamais soucié ni de la France, ni de ses véritables intérêts? Vous n'avez jamais regardé que les vôtres : vous vouliez tirer parti du pape. Je n'ai fait que vous servir à votre mode.

LOUIS XI. Mais c'est vous qui me portiez à ne compter pour rien tout ce qui n'était pas mon intérêt présent, sans m'embarrasser de celui de ma couronne même à laquelle était attachée ma véritable grandeur.

LE C. DE LA BAL. Point : je voulais que vous vendissiez chèrement cette pancarte crasseuse à la cour de Rome. Mais allons plus loin : quand même je vous aurais trompé, qu'auriez-vous à me dire?

LOUIS XI. Comment, à vous dire! Je

vous trouve bien plaisant. Si nous étions encore vivans, je vous remettrais bien en cage.

LE C. DE LA BAL. Ho! j'y ai assez demeuré. Si vous me fâchez, je ne dirai plus mot. Savez-vous que je ne crains guères les mauvaises humeurs d'une ombre de roi? Quoi donc! vous croyez être encore au Plessis-lès-Tours avec vos assassins?

LOUIS XI. Non : je sais que je n'y suis pas, et bien vous en vaut : mais enfin je veux bien vous entendre pour la rareté du fait. Çà, prouvez-moi par vives raisons que vous avez dû trahir votre maître.

LE C. DE LA BAL. Ce paradoxe vous surprend : mais je m'en vais vous le vérifier à la lettre.

LOUIS XI. Voyons ce qu'il va dire.

LE C. DE LA BAL. N'est-il pas vrai qu'un pauvre fils de meûnier, qui n'a jamais eu d'autre éducation que la cour d'un grand roi, a dû suivre les maximes qui passaient pour les plus habiles et pour les meilleures d'un commun consentement?

LOUIS XI. Ce que vous dites a quelque vraisemblance.

LE C. DE LA BAL. Mais répondez oui ou non, sans vous fâcher.

LOUIS XI. Je n'ose nier une chose qui

paraît si bien fondée, ni avouer ce qui peut m'embarrasser par ses conséquences.

LE C. DE LA BAL. Je vois bien qu'il faut que je prenne votre silence pour un aveu forcé. La maxime fondamentale de tous vos conseils, que vous avez répandue dans toute votre cour, était de faire tout pour vous seul. Vous ne comptiez pour rien les princes de votre sang, ni la reine que vous teniez captive et éloignée, ni le dauphin que vous éleviez dans l'ignorance et en prison, ni le royaume que vous désoliez par votre politique dure et cruelle, aux intérêts duquel vous préfériez sans cesse la jalousie pour l'autorité tyrannique. Vous ne comptiez même pour rien les favoris et les ministres les plus affidés dont vous vous serviez pour tromper les autres. Vous n'en avez jamais aimé aucun, et ne vous êtes jamais confié à aucun d'eux, que pour le besoin; vous cherchiez à les tromper à leur tour, comme le reste des hommes; vous étiez prêt à les sacrifier sur le moindre ombrage, et pour la moindre utilité. On n'avait jamais un seul moment d'assuré avec vous. Vous vous jouiez de la vie des hommes, vous n'aimiez personne : qui voulez-vous qui vous aimât? Vous vouliez tromper tout le monde : qui vouliez-vous qui se li-

vrât à vous de bonne foi, de bonne amitié et sans intérêt? Cette fidélité désintéressée, où l'aurions-nous apprise? La méritiez-vous? L'espériez-vous? La pouvait-on pratiquer auprès de vous et dans votre cour? Aurait-on pu durer huit jours chez vous avec un cœur droit et sincère? N'était-on pas forcé d'être un fripon dès qu'on vous approchait? N'était-on pas déclaré scélérat dès qu'on parvenait à votre faveur; puisqu'on n'y parvenait jamais que par la scélératesse? Ne deviez-vous pas le tenir pour dit? Si on avait voulu conserver quelque honneur et quelque conscience, on se serait gardé d'être connu de vous; on serait allé au bout du monde, plutôt que de vivre à votre service. Dès qu'on est fripon, on l'est pour tout le monde. Voudriez-vous qu'une ame que vous avez gangrené, et à qui vous n'avez inspiré que la scélératesse pour tout le genre humain, n'ait jamais que vertu pure et sans tache, que fidélité désintéressée et héroïque pour vous seul? Etiez-vous assez dupe pour le penser? Ne comptiez-vous pas que tous les hommes seraient pour vous, comme vous pour eux? Quand même on aurait été bon et sincère pour tous les autres hommes, on aurait été forcé de devenir faux et méchant à votre égard. En vous trahissant,

je n'ai donc fait que suivre vos leçons ; que marcher sur vos traces ; que vous rendre ce que vous donniez tous les jours ; que faire ce que vous attendiez de moi ; que prendre pour le principe de ma conduite le principe que vous regardiez comme le seul qui doit animer tous les hommes. Vous auriez méprisé un homme qui aurait connu d'autre intérêt que le sien propre. Je n'ai pas voulu mériter votre mépris ; et j'ai mieux aimé vous tromper que d'être un sot selon vos principes.

LOUIS XI. J'avoue que votre raisonnement me passe et m'incommode. Mais pourquoi vous entendre avec mon frère le duc de Guienne, et avec le duc de Bourgogne mon plus cruel ennemi ?

LE C. DE LA BAL. C'est parce qu'ils étaient vos plus dangereux ennemis que je me liai avec eux, pour avoir une ressource contre vous, si votre jalousie ombrageuse vous portait à me perdre. Je savais que vous comptiez sur mes trahisons, et que vous pourriez les croire sans fondement : j'aimais mieux vous trahir pour me sauver de vos mains, que périr dans vos mains sur des soupçons, sans vous avoir trahi. Enfin j'étais bien aise, selon vos maximes, de me faire valoir dans les deux partis, et de tirer de vous, dans l'embarras des affai-

res, la récompense de mes services, que vous ne m'auriez jamais accordée de bonne grace dans un tems de paix. Voilà ce que doit attendre de ses ministres un prince ingrat, défiant, trompeur, qui n'aime que lui.

LOUIS XI. Mais voici tout de même ce que doit attendre un traître qui vend son roi. On ne le fait pas mourir quand il est cardinal; mais on le tient onze ans en prison; on le dépouille de ses trésors.

LE C. DE LA BAL. J'avoue que mon unique faute fut de ne tromper pas avec assez de précaution, et de laisser intercepter mes lettres. Remettez-moi encore dans l'occasion : je vous tromperai encore selon vos mérites; mais je vous tromperai plus subtilement, de peur d'être découvert.

VI. DIALOGUE.

LOUIS XI ET PHILIPPE DE COMMINES.

Les faiblesses et les crimes de rois ne sauraient être cachés.

LOUIS XI. L'ON dit que vous avez écrit mon histoire.

PH. DE COM. Il est vrai, et j'ai parlé en bon domestique.

LOUIS XI. Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me serais passé volontiers.

PH. DE COM. Cela peut être : mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien ?

LOUIS XI. Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé de graces de son maître.

PH. DE COM. C'est le moyen de n'être cru de personne. La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche dans une histoire : au contraire, c'est ce qui la rend suspecte.

LOUIS XI. Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire. Il faut laisser les morts en paix, et ne flétrir point leur mémoire.

PH. DE COM. La vôtre était étrangement noircie. J'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites. J'ai relevé toutes vos bonnes qualités : je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses. Que pouvais-je faire de mieux ?

LOUIS XI. Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions, lorsque je parlais tout seul, toutes mes intrigues avec de petites

gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt, de mon médecin, de mon barbier et de mon tailleur : vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, sur-tout à la fin de mes jours, mon empressement à ramasser des reliques, à me faire frotter depuis la tête jusqu'aux pieds de l'huile de la Sainte-Ampoule, et à faire des pélerinages, par où je prétendais toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisais dès que je voulais faire un mauvais coup ; enfin la croix de S. Lo, par laquelle je n'osais jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'aurais cru mourir dans l'année, si j'y avais manqué. Tout cela est fort ridicule.

PH. DE COM. Tout cela n'est-il pas vrai ? Pouvais-je le taire ?

LOUIS XI. Vous pouviez n'en rien dire.

PH. DE COM. Vous pouviez n'en rien faire.

LOUIS XI. Mais cela était fait ; et il ne fallait pas le dire.

PH. DE COM. Mais cela était fait ; et je ne pouvais pas le cacher à la postérité.

LOUIS XI. Quoi ! ne peut-on pas cacher certaines choses ?

PH. DE COM. Et croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort, comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie ? Je n'aurais rien sauvé par mon silence, et je me serais déshonoré. Contentez-vous que je pouvais dire bien pis, et être cru ; et je ne l'ai pas voulu faire.

LOUIS XI. Quoi ! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois ?

PH. DE COM. Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper ? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux, n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire.

VII. DIALOGUE.

LOUIS XI ET CHARLES DUC DE BOURGOGNE.

Les méchans qui ne connaissent point la vraie vertu, à force de tromper et de se défier des autres, sont trompés eux-mêmes.

LOUIS XI. JE suis fâché, mon cousin, des malheurs qui vous sont arrivés.

CH. DE BOURG. C'est vous qui en êtes cause ; vous m'avez trompé.

LOUIS XI. C'est votre orgueil et votre emportement qui vous trompaient. Avez-vous oublié que je vous avertis qu'un homme m'avait offert de vous faire périr.

CH. DE BOURG. Je ne puis le croire : je m'imagine que si la chose eût été vraie, vous n'auriez pas eu assez de probité pour m'en avertir, et que vous l'aviez inventé pour me faire peur, en me rendant suspect tous ceux dont je me servais. Cette fourberie était assez de votre caractère ; et je n'avais pas grand tort de vous l'attribuer. Qui n'eût pas été trompé comme moi dans une occasion où vous étiez bon et sincère ?

LOUIS XI. Je conviens qu'il n'était pas à propos de se fier souvent à ma sincérité : mais encore ne valait-il mieux se fier à moi qu'au traître Campobache, qui vous vendit six mille écus.

CH. DE BOURG. Voulez-vous que je parle ici franchement, puisqu'il ne s'agit plus de politique chez Pluton ? Nous étions tous deux dans d'étranges maximes : nous ne connaissions, ni vous ni moi, aucune vertu. En cet état, à force de se défier, on persécute souvent les gens de bien : puis on se livre, par une espèce de nécessité, au premier venu ; et ce premier venu est d'ordinaire un scélérat qui s'in-

sinue par sa flatterie. Mais dans le fond mon naturel était meilleur que le vôtre : j'étais prompt, et d'une humeur un peu farouche ; mais je n'étais ni trompeur, ni cruel comme vous. Avez-vous oublié qu'à la conférence de Conflans, vous m'avouâtes que j'étais un vrai gentilhomme, et que je vous avais bien tenu la parole que j'avais donnée à l'archevêque de Narbonne?

LOUIS XI. Bon ! c'étaient des paroles flatteuses que je vous dis alors, pour vous amuser, et pour vous détacher des autres chefs de la ligue du bien public. Je savais bien qu'en vous louant je vous prendrais pour dupe.

VIII. DIALOGUE.

LOUIS XI ET LOUIS XII.

La générosité et la bonne foi sont de plus sûres maximes de la politique, que la cruauté et la finesse.

LOUIS XI. VOILA, si je ne me trompe, un de mes successeurs. Quoique les ombres n'aient plus ici-bas aucune majesté, il me semble que celle-ci pourrait bien être quelque roi de France : car je vois que ces autres ombres la respectent et lui parlent français. Qui es-tu? Dis-le moi, je te prie.

LOUIS XII. Je suis le duc d'Orléans, devenu roi sous le nom de Louis XII.

LOUIS XI. Comment as-tu gouverné mon royaume ?

LOUIS XII. Tout autrement que toi. Tu te faisais craindre ; je me suis fait aimer. Tu as commencé à charger les peuples ; je les ai soulagés, et j'ai préféré leur repos à la gloire de vaincre mes ennemis.

LOUIS XI. Tu savais donc bien mal l'art de régner. C'est moi qui ai mis mes successeurs dans une autorité sans bornes : c'est moi qui ai dissipé les ligues des princes et des seigneurs : c'est moi qui ai levé des sommes immenses. J'ai découvert les secrets des autres. J'ai su cacher les miens. La finesse, la hauteur et la sévérité, sont les vraies maximes du gouvernement. J'ai grand peur que tu aies tout gâté, et que ta mollesse ait détruit tout mon ouvrage.

LOUIS XII. J'ai montré par le succès de mes maximes, que les tiennes étaient fausses et pernicieuses. Je me suis fait aimer : j'ai vécu en paix sans manquer de parole, sans répandre de sang, sans ruiner mon peuple. Ta mémoire est odieuse : la mienne est respectée. Pendant ma vie on m'a été fidèle : après ma mort on me pleure, et on craint de ne trouver ja-

mais un aussi bon roi. Quand on se trouve si bien de la générosité et de la bonne foi, on doit bien mépriser la cruauté et la finesse.

LOUIS XI. Voilà une belle philosophie, que tu auras sans doute apprise dans cette longue prison, où l'on m'a dit que tu as langui avant que de monter sur le trône.

LOUIS XII. Cette prison a été moins honteuse que la tienne de Péronne. Voilà à quoi sert la finesse et la tromperie : on se fait prendre par son ennemi. La bonne foi n'exposerait pas à de si grands périls.

LOUIS XI. Mais j'ai su par adresse me tirer des mains du duc de Bourgogne.

LOUIS XII. Oui, à force d'argent, dont tu corrompis ses domestiques ; et en le suivant honteusement à la ruine de tes alliés les Liégeois, qu'il te fallut aller voir périr.

LOUIS XI. As-tu étendu le royaume comme je l'ai fait ? J'ai réuni à la couronne le duché de Bourgogne, le comté de Provence, et la Guienne même.

LOUIS XII. Je t'entends. Tu savais l'art de te défaire d'un frère pour avoir son partage. Tu as profité du malheur du duc de Bourgogne, qui courut à sa perte : tu gagnas le conseil du comte de Pro-

vence, pour attaquer sa succession. Pour moi, je me suis contenté d'avoir la Bretagne, par une alliance légitime avec l'héritière de cette maison que j'aimais, et que j'épousai après la mort de ton fils. D'ailleurs j'ai moins songé à avoir de nouveaux sujets, qu'à rendre fidèles et heureux ceux que j'avais déjà. J'ai éprouvé même, par les guerres de Naples et de Milan, combien les conquêtes éloignées nuisent à un état.

LOUIS XI. Je vois bien que tu manquais d'ambition et de génie.

LOUIS XII. Je manquais de ce génie faux et trompeur qui t'avait tant décrié, et de cette ambition qui met l'honneur à compter pour rien la sincérité et la justice.

LOUIS XI. Tu parles trop.

LOUIS XII. C'est toi qui as souvent parlé. As-tu oublié le marchand de Bordeaux établi en Angleterre, et le roi Edouard que tu convias à venir à Paris? Adieu.

XI. DIALOGUE.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.

LE CONNÉT. N'EST-CE point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup ? Oui c'est lui-même. Hélas ! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vendenesse, et lui. Ces deux Français étaient deux ornemens de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah ! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAY. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉT. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre ; mais je ne veux point te traiter en prisonnier ; je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAY. Hé ! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure que je suis en peine. Je meurs dans un moment : la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉT. Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAY. Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

LE CONNÉT. Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet. Ce n'est pas ta faute : c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAY. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie, et le royaume de ses ancêtres.

LE CONNÉT. Quoi ! Bayard, je te loue, et tu me condamnes ! Je te plains ; et tu m'insultes !

BAY. Si vous me plaignez, je vous plains

aussi ; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache. Je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉT. Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui : je le chasse du Milanès ; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre ?

BAY. Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que de la vaincre et triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son pays !

LE CONNÉT. Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme. En me dépouillant de mon bien, on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse ?

BAY. Que vous souffrissiez toutes sortes

de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer : mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté, et dans le plus misérable exil.

LE CONNÉT. Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité. J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAY. Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE CONNÉT. Mais le roi étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui.

BAY. Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

LE CONNÉT. Hé bien! j'ai tort, je l'avoue ; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment ?

BAY. Je le sais bien : mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas ; quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle ! Ah ! quelle honte ! Ecoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

X. DIALOGUE.

LOUIS XII ET FRANÇOIS I.

Il vaut mieux être père de la patrie, en gouvernant son royaume en paix, que d'être grand conquérant.

LOUIS XII. MON cher cousin, dites-moi des nouvelles de la France. J'ai toujours aimé mes sujets comme mes enfans. J'avoue que j'en suis en peine. Vous étiez bien jeune en toute manière quand je vous laissai la couronne. Comment avez-vous gouverné mon pauvre royaume ?

FRANÇ. I. J'ai eu quelques malheurs : mais, si vous voulez que je vous parle franchement, mon règne a donné à la France bien plus d'éclat que le vôtre.

LOUIS. XII Ho, mon Dieu! c'est cet éclat que j'ai toujours craint. Je vous ai connu, dès votre enfance, d'un naturel à ruiner les finances, à hasarder tout pour la guerre, à ne rien soutenir avec patience, à renverser le bon ordre au-dedans de l'Etat, et à tout gâter pour faire parler de vous.

FRANÇ. I. C'est ainsi que les vieilles gens sont toujours préoccupés contre ceux qui doivent être leurs successeurs : mais voici le fait. J'ai soutenu une horrible guerre contre Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne. J'ai gagné en Italie les fameuses batailles de Marignan contre les Suisses, et de Cérisoles contre les Impériaux. J'ai vu le roi d'Angleterre ligué avec l'empereur contre la France; et j'ai rendu leurs efforts inutiles. J'ai cultivé les sciences. J'ai mérité d'être immortalisé par les gens de lettres : j'ai fait revivre le siècle d'Auguste au milieu de ma cour. J'y ai mis la magnificence, la politesse, l'érudition et la galanterie. Avant moi tout était grossier, pauvre, ignorant, gaulois. Enfin je me suis fait nommer le père des lettres.

LOUIS XII. Cela est beau; et je ne veux point en diminuer la gloire : mais j'aimerais mieux encore que vous eussiez été le père du peuple, que le père des lettres. Avez-vous laissé les Français dans la paix et dans l'abondance?

FRANÇ. I. Non : mais mon fils, qui est jeune, soutiendra la guerre : et ce sera à lui à soulager enfin les peuples épuisés. Vous les ménagiez plus que moi : mais aussi vous faisiez faiblement la guerre.

LOUIS XII. Vous l'avez donc faite sans doute avec de grands succès! Quelles sont vos conquêtes? Avez-vous pris le royaume de Naples ?

FRANÇ. I. Non, j'ai eu d'autres expéditions à faire.

LOUIS XII. Du moins vous avez conservé le Milanès.

FRANÇ. I. Il m'est arrivé bien des accidens imprévus.

LOUIS XII. Quoi donc! Charles-Quint vous l'a enlevé? Avez-vous perdu quelque bataille? Parlez : vous n'osez tout dire.

FRANÇ. I. Je fus pris dans une bataille à Pavie.

LOUIS XII. Comment, pris? hélas! en quel abîme s'est-il jeté par de mauvais conseils ?

C'est donc ainsi que vous m'avez sur-

passé à la guerre ? Vous avez replongé la France dans les malheurs qu'elle souffrit sous le roi Jean. O pauvre France, que je te plains ! Je l'avais bien prévu. Hé bien ! je vous entends : il a fallu rendre des provinces entières, et payer des sommes immenses. Voilà à quoi aboutit ce faste, cette hauteur, cette témérité, cette ambition. Et la justice.... comment va-t-elle ?

FRANÇ. I. Elle m'a donné de grandes ressources. J'ai vendu les charges de magistrature.

LOUIS XII. Et les juges qui les ont achetées vendront à leur tour la justice. Mais tant de sommes levées sur le peuple ont-elles été bien employées pour lever et faire subsister les armées avec économie ?

FRANÇ. I. Il en fallut une partie pour la magnificence de ma cour.

LOUIS XII. Je parie que vos maîtresses y ont eu une plus grande part que les meilleurs officiers d'armée : si bien donc que le peuple est ruiné, la guerre encore allumée, la justice vénale, la cour livrée à toutes les folies des femmes galantes, tout l'état en souffrance. Voilà ce règne si brillant qui a effacé le mien. Un peu de modération vous aurait fait bien plus d'honneur.

FRANÇ. I. Mais j'ai fait plusieurs grandes choses qui m'ont fait louer comme un héros. On m'appelle le grand roi François.

LOUIS XII. C'est-à-dire que vous avez été flatté pour votre argent, et que vous vouliez être héros aux dépens de l'état, dont la seule prospérité devait faire toute votre gloire.

FRANÇ. I. Non : les louanges qu'on m'a données étaient sincères.

LOUIS XII. Hé! y a-t-il quelque roi si faible et si corrompu à qui on n'ait pas donné autant de louanges que vous en avez reçu ? Donnez-moi le plus indigne de tous les princes ; on lui donnera tous les éloges qu'on vous a donnés. Après cela, achetez des louanges par tant de sang et par tant de sommes qui ruinent un royaume.

FRANÇ. I. Du moins j'ai eu la gloire de me soutenir avec constance dans mes malheurs.

LOUIS XII. Vous auriez mieux fait de ne vous mettre jamais dans le besoin de faire éclater cette constance. Le peuple n'avait que faire de cet héroïsme : le héros ne s'est-il point ennuyé en prison ?

FRANÇ. I. Oui, sans doute ; et j'achetai la liberté bien chèrement.

XI. DIALOGUE.

CHARLES-QUINT, et un jeune MOINE de St. Just.

On cherche souvent la solitude par inquiétude ; et ceux qui sont accoutumés au fracas ne sauraient s'accoutumer à la retraite.

CHARL. V. ALLONS, mon frère, il est tems de se lever. Vous dormez trop pour un jeune novice, qui doit être fervent.

LE MOINE. Quand voulez-vous que je dorme, sinon pendant que je suis jeune ? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

CHARL. V. Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé.

LE MOINE. Oui, quand on a l'âge de votre majesté : mais au mien on dort tout debout.

CHARL. V. Hé bien! mon frère, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie.

LE MOINE. Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire ? Après avoir si long-tems troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien ?

CHARL. V. Je trouve qu'en se levant

ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

LE MOINE. Je vous entends, sacrée majesté. Quand vous vous êtes levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue : vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement : avouez-le sans façon ; vous vous ennuyez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à monter vos horloges, qu'à éveiller de pauvres novices qui ne sont pas coupables de votre ennui.

CHARL. V. J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

LE MOINE. C'est une triste conversation pour un homme qui était en commerce avec toutes les nations connues.

CHARL. V. J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau vallon, orné d'orangers, de myrthes, de grenadiers, de lauriers, et de mille fleurs au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure, couvertes de troupeaux innombrables.

LE MOINE. Tout cela est beau ; mais tout cela ne parle point. Vous voudriez un peu de bruit et de fracas.

CHARL. V. J'ai cent mille écus de pension.

LE MOINE. Assez mal payés. Le roi votre fils n'en a guères de soin.

CHARL. V. Il est vrai qu'on oublie

bientôt les gens qui se sont dépouillés et dégradés.

LE MOINE. Ne comptiez-vous pas là-dessus quand vous avez quitté vos couronnes ?

CHARL. V. Je vois bien que cela devait être ainsi.

LE MOINE. Si vous avez compté là-dessus, pourquoi vous étonnez-vous de le voir arriver ? Tenez-vous-en à votre premier projet : renoncez à tout ; oubliez tout ; ne désirez plus rien ; reposez-vous, et laissez reposer les autres.

CHARL. V. Mais je vois que mon fils, après la bataille de Saint-Quentin, n'a pas su profiter de la victoire ; il devrait être déjà à Paris. Le comte d'Egmont lui a gagné une autre bataille à Gravelines ; et il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par le duc de Guise sur les Anglais. Voilà ce même duc qui a pris Thionville pour couvrir Metz. Mon fils gouverne mal. Il ne suit aucun de mes conseils ; il ne me paie point ma pension ; il méprise ma conduite et les plus fidèles serviteurs dont je me suis servi. Tout cela me chagrine et m'inquiète.

LE MOINE. Quoi ! n'étiez-vous venu chercher le repos dans cette retraite, qu'à condition que le roi votre fils ferait des conquêtes, croirait tous vos con-

seils, et acheverait d'exécuter tous vos projets ?

CHARL. V. Non : mais je croyais qu'il ferait mieux.

LE MOINE. Puisque vous avez tout quitté pour être en repos, demeurez-y, quoiqu'il arrive : laissez faire le roi votre fils comme il voudra : ne faites point dépendre votre tranquillité des guerres qui agitent le monde. Vous n'en êtes sorti que pour n'en plus entendre parler. Mais dites la vérité : vous ne connaissiez guères la solitude quand vous l'avez cherchée. C'est par inquiétude que vous avez désiré le repos.

CHARL. V. Hélas ! mon pauvre enfant, tu ne dis que trop vrai ; et Dieu veuille que tu ne te sois pas mécompté comme moi en quittant le monde dans ce noviciat.

XII. DIALOGUE.

CHARLES-QUINT ET FRANÇOIS I.

La justice et le bonheur ne se trouvent que dans la bonne foi, la droiture et le courage.

CHARL. V. MAINTENANT que toutes nos affaires sont finies, nous ne ferions pas mal de nous éclaircir sur les déplaisirs que nous nous sommes donnés l'un à l'autre.

FRANÇ. I. Vous m'avez fait beaucoup d'injustices et de tromperies. Je ne vous ai jamais fait de mal que par les lois de la guerre : mais vous m'avez arraché, pendant que j'étais en prison, l'hommage du comté de Flandre. Le vassal s'est prévalu de sa force, pour donner la loi à son souverain.

CHARL. V. Vous étiez libre de ne renoncer pas.

FRANÇ. I. Est-on libre en prison ?

CHARL. V. Les hommes faibles n'y sont pas libres : mais quand on a un vrai courage, on est libre par-tout. Si je vous eusse demandé votre couronne, l'ennui de votre prison vous aurait-il réduit à me la céder?

FRANÇ. I. Non, sans doute ; j'aurais mieux aimé mourir que de faire cette lâcheté. Mais pour la mouvance du comté de Flandre, je vous l'abandonnai par ennui, par crainte d'être empoisonné, par le désir de retourner dans mon royaume, où tout avait besoin de ma présence ; enfin par l'état de langueur qui me menaçait d'une mort prochaine ; et en effet je crois que je serais mort sans l'arrivée de ma sœur.

CHARL. V. Non-seulement un grand roi, mais un vrai chevalier, aime mieux mourir que de donner une parole, à moins qu'il ne soit résolu de la tenir, à

quelque prix que ce puisse être. Rien n'est si honteux que de dire qu'on a manqué de courage pour souffrir, et qu'on est délivré en manquant de bonne foi. Si vous étiez persuadé qu'il ne vous était pas permis de sacrifier la grandeur de votre état à la liberté de votre personne, il fallait savoir mourir en prison, mander à vos sujets de ne plus compter sur vous, et de couronner votre fils. Vous m'auriez bien embarrassé. Un prisonnier qui a ce courage se met en liberté dans sa prison : il échappe à ceux qui le tiennent.

FRANÇ. I. Ces maximes sont vraies. J'avoue que l'ennui et l'impatience m'ont fait promettre ce qui était contre l'intérêt de mon état, et que je ne pouvais exécuter, ni éluder avec honneur. Mais est-ce à vous à me faire un tel reproche ? Toute votre vie n'est-elle pas un continuel manquement de parole ? D'ailleurs ma faiblesse ne vous excuse point. Un homme intrépide, il est vrai, se laisse égorger plutôt que de promettre ce qu'il ne peut pas tenir : mais un homme juste n'abuse point de la faiblesse d'un autre homme, pour lui arracher dans sa captivité une promesse qu'il ne peut ni ne doit exécuter. Qu'auriez-vous fait, si je vous eusse retenu en France, quand vous y passâtes quelque tems après ma prison,

pour aller dans le Pays-Bas ? J'aurais pu vous demander la cession des Pays-Bas et du Milanès que vous m'aviez usurpés.

CHARL. V. Je passais librement en France sur votre parole. Vous n'étiez pas venu librement en Espagne sur la mienne.

FRANÇ. I. Il est vrai : je conviens de cette différence. Mais comme vous m'aviez fait une injustice dans ma prison, en m'arrachant un traité désavantageux ; j'aurais pu réparer ce tort, en vous arrachant à mon tour un autre traité plus équitable. D'ailleurs, je pouvais vous arrêter chez moi, jusqu'à ce que vous m'eussiez restitué mon bien, qui était le Milanès.

CHARL. V. Attendez : vous joignez plusieurs choses qu'il faut que je démêle. Je ne vous ai jamais manqué de parole à Madrid ; et vous m'en auriez manqué à Paris, si vous m'eussiez arrêté sous aucun prétexte de restitution, quelque juste qu'elle pût être. C'était à vous à ne me permettre le passage, qu'en me demandant le préliminaire de la restitution : mais comme vous ne l'avez pas demandé, vous ne pouviez l'exiger en France sans violer votre promesse. D'ailleurs, croyez-vous qu'il soit permis de repous-

ser la fraude par la fraude ? Dès qu'une tromperie en attire une autre, il n'y a plus rien d'assuré parmi les hommes ; et les suites funestes de cet engagement vont à l'infini. Le plus sûr pour vous-même est de ne nous venger du trompeur, qu'en repoussant toutes ses ruses pour le tromper.

FRANÇ. I. Voilà une sublime philosophie ; voilà Platon tout pur ! mais je vois bien que vous avez fait vos affaires avec plus de subtilité que moi : mon tort est de m'être fié à vous. Le connétable de Montmorenci aida à me tromper : il me persuada qu'il fallait vous piquer d'honneur, en vous laissant passer sans condition. Vous aviez déjà promis de donner l'investiture du duché de Milan au plus jeune de mes trois fils. Après votre passage en France, vous retirâtes votre promesse. Si je n'eusse pas cru le connétable, je vous aurais fait rendre le Milanès avant que de vous laisser passer dans les Pays-Bas. Jamais je n'ai pu pardonner ce mauvais conseil de mon favori : je le chassai de ma cour.

CHARL. V. Plutôt que de rendre le Milanès, j'aurais traversé la mer.

FRANÇ. I. Votre santé, la raison et les périls de la navigation vous ôtaient cette ressource. Mais enfin, pourquoi me jouer

si indignement à la face de toute l'Europe, et abuser de l'hospitalité la plus généreuse ?

CHARL. V. Je voulais bien donner le duché de Milan à votre troisième fils. Un duc de Milan de la maison de France ne m'aurait guères plus embarrassé que les autres princes d'Italie. Mais votre second fils, pour lequel vous demandiez cette investiture, était trop près de succéder à la couronne : il n'y avait entre vous et lui que le Dauphin, qui mourut. Si j'avais donné l'investiture au second, il se serait bientôt trouvé tout ensemble roi de France et duc de Milan. Par-là toute l'Italie aurait été à jamais dans la servitude : c'est ce que j'ai dû éviter.

FRANÇ. I. Servitude pour servitude, ne valait-il pas mieux rendre le Milanès à son maître, qui était moi, que de le retenir dans vos mains, sans aucune apparence de droit ? Les Français, qui n'avaient plus un pouce de terre en Italie, étaient moins à craindre dans le Milanès, pour la liberté publique, que la maison d'Autriche, revêtue du royaume de Naples et des droits de l'empire sur tous les fiefs qui relèvent de lui en ce pays-là. Pour moi, je dirai franchement, toute subtilité à part, la différence de nos deux

procédés : vous aviez toujours assez d'adresse pour mettre les formes de votre côté, et pour me tromper dans le fonds : mais par faiblesse, par impatience, ou par légèreté, je ne prenais pas assez de précautions ; et les formes étaient contre moi. Ainsi je n'étais trompeur qu'en apparence, et vous l'étiez dans l'essentiel. Pour moi, j'ai été assez puni de mes fautes dans le tems où je les ai faites. Pour vous, j'espère que la fausse politique de votre fils me vengera assez de votre injuste ambition. Il vous a contraint de vous dépouiller pendant votre vie. Vous êtes mort, dégradé et malheureux, vous qui avez prétendu mettre toute l'Europe dans les fers. Ce fils achèvera son ouvrage : sa jalousie et sa défiance abattra toute vertu chez les Espagnols. Le mérite, devenu suspect et odieux, n'osera paraître. L'Espagne n'aura plus ni grand capitaine, ni génie élevé dans les négociations, ni disciplines militaires, ni bonne police dans les peuples. Ce roi toujours impraticable, comme les rois de l'Orient, abattra le dedans de l'Espagne, et soulevera les nations éloignées qui dépendent de cette monarchie. Ce grand corps tombera de lui-même et ne servira plus que d'exemple de la vanité des trop grandes fortunes. Un état réuni

et médiocre, quand il est bien peuplé, bien policé, et bien cultivé pour les arts et pour les sciences utiles; quand il est d'ailleurs gouverné selon les lois avec modération, par un prince qui rend lui-même la justice et qui va lui-même à la guerre, promet quelque chose de plus heureux que votre monarchie, qui n'a plus de tête pour réunir le gouvernement. Si vous ne voulez pas me croire, attendez un peu : nos arrière-neveux vous en diront des nouvelles.

CHARL. V. Hélas ! je ne prévois que trop la vérité de vos prédictions. La prévoyance de ces malheurs, qui renverseront tous mes ouvrages, m'a découragé, et m'a fait quitter l'empire. Cette inquiétude troublait mon repos dans ma solitude de Saint-Just.

XIII. DIALOGUE.

HENRI III ET LA DUCHESSE DE MONTPENSIER.

Ménager les différens partis et les différens esprits d'un royaume, ce n'est pas être hypocrite et fourbe.

HENRI III. Bonjour, ma cousine. Ne sommes-nous pas raccommodés au moins après notre mort.

LA D. DE MONTP. Moins que jamais. Je ne saurais vous pardonner tous vos massacres, et sur-tout le sang de ma famille cruellement répandu.

HENRI III. Vous m'avez fait plus de mal dans Paris avec votre ligue que je ne vous en ai fait par les choses que vous me reprochez. Faisons compensation, et soyons bons amis.

LA D. DE MONTP. Non : je ne serai jamais amie d'un homme qui a ordonné l'horrible massacre de Blois.

HENRI III. Mais le duc de Guise m'avait poussé à bout. Avez-vous oublié la journée des barricades, où il vint faire le roi de Paris et me chasser du Louvre ? Je fus contraint de me sauver par les Tuileries et par les Feuillans.

LA D. DE MONTP. Mais il s'était réconcilié avec vous par la médiation de la reine mère. On dit que vous aviez communié avec lui en rompant tous deux une même hostie, et que vous aviez juré sa conservation.

HENRI III. Mes ennemis ont dit bien des choses sans preuve, pour donner plus de crédit à la ligue ; mais enfin je ne pouvais plus être roi si votre frère n'eût été abattu.

LA D. DE MONTP. Quoi, vous ne pouviez plus être roi sans tromper et sans

faire assassiner? Quels moyens de maintenir votre autorité! Pourquoi signer l'union? Pourquoi la faire signer à tout le monde aux états de Blois? Il fallait résister courageusement : c'était la vraie manière d'être roi. La royauté bien entendue consiste à demeurer ferme dans la raison, et à se faire obéir.

HENRI III. Mais je ne pouvais m'empêcher de suppléer à la force par l'adresse et par la politique.

LA D. DE MONTP. Vous vouliez ménager les Huguenots et les catholiques; et vous vous rendiez méprisable aux uns et aux autres.

HENRI III. Non : je ne ménageais point les Huguenots.

LA D. DE MONTP. Les conférences de la reine avec eux, et les soins que vous preniez de les flatter toutes les fois que vous vouliez contre-balancer le parti de l'union, vous rendaient suspect à tous les catholiques.

HENRI III. Mais d'ailleurs, ne faisais-je pas tout ce qui dépendait de moi, pour témoigner mon zèle sur la religion.

LA D. DE MONTP. Oui, mille grimaces ridicules, et qui étaient démenties par d'autres actions scandaleuses. Aller en masque le Mardi-Gras, et le jour des Cendres à la procession en sac de péni-

tent, avec un grand fouet, porter à votre ceinture un grand chapelet long d'une aune, avec des grains qui étaient de petites têtes de morts, et porter en même-tems à votre cou un panier pendu à un ruban qui était plein de petits épagneuls, dont vous faisiez tous les ans une dépense de cent mille écus ; faire des confrairies, des vœux, des pélerinages, des oratoires; passer la vie avec des Feuillans, des Minimes, des Hiéronymitins qu'on fait venir d'Espagne : et de l'autre passer sa vie avec ses infâmes Mignons ; découper, coler des images, et se jeter en même-tems dans les curiosités de la magie, dans l'impiété et dans la politique de Machiavel; enfin courir la bague en femme, faire des repas avec vos Mignons, où vous étiez servi par des femmes nues et échevelées ; puis faire le dévot, et chercher partout des hermitages. Quelle disproportion ! aussi dit-on que votre médecin Miron assurait que cette humeur noire, qui causait tant de bizarreries, ou vous ferait mourir bientôt, ou vous ferait tomber dans la folie.

HENRI III. Tout cela était nécessaire pour ménager les esprits. Je donnais des plaisirs aux gens débauchés, et de la dévotion aux dévots, pour les tenir.

LA D. DE MONTP. Vous les avez fort

bien tenus. C'est ce qui a fait dire que vous n'étiez bon qu'à tondre, et à faire moine.

HENRI III. Je n'ai point oublié ces ciseaux que vous montriez à tout le monde, disant que vous les portiez pour me tondre.

LA D. DE MONTP. Vous m'aviez assez outragée pour mériter cette insulte.

HENRI III. Mais enfin, que pouvais-je faire? Il fallait ménager tous les partis.

LA D. DE MONT. Ce n'est point les ménager, que de montrer de la faiblesse, de la dissimulation et de l'hypocrisie de tous les côtés.

HENRI III. Chacun parle bien à son aise : mais on a besoin de bien des gens quand on trouve tant de gens prêts à se révolter.

LA D. DE MONTP. Voyez le roi de Navarre, votre cousin. Vous avez trouvé tout votre royaume soumis, et vous l'avez laissé tout en feu par une cruelle guerre civile. Lui sans dissimulation, massacre, ni hypocrisie, a conquis le royaume entier, qui refusait de le reconnaître. Il a tenu dans ses intérêts les Huguenots en quittant leur religion. Il a attiré tous les Catholiques, et dispersé la ligue si puissante. Ne cherchez point à vous

excuser : les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

XIV. DIALOGUE.

HENRI III ET HENRI IV.

Différence entre un roi qui se fait craindre et haïr par la cruauté et la finesse et un roi qui se fait aimer par sa sincérité et son désintéressement.

HENRI III. HÉ! mon pauvre cousin, vous voilà tombé dans le même malheur que moi.

HENRI IV. Ma mort a été violente comme la vôtre : mais personne ne vous a regretté que vos mignons, à cause des biens immenses que vous répandiez sur eux avec profusion. Pour moi, toute la France m'a pleuré comme le père de toutes les familles. On me proposera dans la suite des siècles comme le modèle d'un bon et sage roi. Je commençais à mettre le royaume dans le calme, dans l'abondance, et dans le bon ordre.

HENRI III. Quand je fus tué à Saint-Cloud, j'avais déjà abattu la ligue : Paris était prêt à se rendre : j'aurais bientôt rétabli mon autorité.

HENRI IV. Mais quel moyen de rétablir votre réputation si noircie? Vous passiez pour un fourbe, un hypocrite, un impie, un homme efféminé et dissolu. Quand on a perdu une fois la réputation de probité et de bonne-foi, on n'a jamais une autorité tranquille et assurée. Vous vous étiez défait des deux Guises à Blois; mais vous ne pouviez jamais vous défaire de tous ceux qui avaient horreur de vos fourberies.

HENRI III. Hé! ne savez-vous pas que l'art de dissimuler est l'art de régner?

HENRI IV. Voilà les belles maximes que Dugast, et quelques autres vous avaient inspirées. L'abbé d'Elbene, et les autres Italiens vous avaient mis dans la tête la politique de Machiavel. La reine votre mère vous avait nourri dans ses sentimens: mais elle eut bien sujet de s'en repentir; et elle eut ce qu'elle méritait: elle vous avait appris à être dénaturé; vous le fûtes contr'elle.

HENRI III. Mais quel moyen d'agir sincèrement, et de se confier aux hommes? Ils sont tous déguisés et corrompus.

HENRI IV. Vous le croyez; et parce que vous n'avez jamais vu d'honnêtes gens, vous ne croyez pas qu'il y en puisse avoir au monde; mais vous n'en cher-

chiez pas : au contraire, vous les fuyiez et ils vous fuyaient ; ils vous étaient suspects et incommodes. Il vous fallait des scélérats qui vous inventassent de nouveaux plaisirs, qui fussent capables des crimes les plus noirs, et devant lesquels rien ne vous fît souvenir de la religion, ni de la pudeur violées. Avec de telles mœurs on n'a garde de trouver des gens de bien. Pour moi, j'en ai trouvé ; j'ai su m'en servir dans mon conseil, dans les négociations étrangères, dans plusieurs charges ; par exemple, Sully, Jeannin, d'Ossa., etc.

HENRI III. A vous entendre parler, on vous prendrait pour un Caton. Votre jeunesse a été aussi déréglée que la mienne.

HENRI IV. Il est vrai, j'ai été inexcusable dans ma passion honteuse pour les femmes : mais dans mes désordres, je n'ai jamais été ni trompeur, ni méchant, ni impie : je n'ai été que faible. Le malheur m'a beaucoup servi ; car j'étais naturellement paresseux et trop adonné aux plaisirs. Si je fusse né roi, je me serais peut-être déshonoré : mais la mauvaise fortune à vaincre, et mon royaume à conquérir, m'ont mis dans la nécessité de m'élever au-dessus de moi-même.

HENRI III. Combien avez-vous perdu de belles occasions de vaincre vos ennemis, pendant que vous vous amusiez sur les bords de la Garonne à soupirer pour la comtesse de Guiche ? Vous étiez comme Hercule filant auprès d'Omphale.

HENRI IV. Je ne puis le désavouer : mais Coutras, Yvry, Arques, Fontaine-Française, réparent un peu.....

HENRI III. N'ai-je pas gagné les batailles de Jarnac et Moncontour !

HENRI IV. Oui : mais le roi Henri III soutient mal les espérances qu'on avait conçues du duc d'Anjou. Henri IV au contraire a mieux valu que le roi de Navarre.

HENRI III. Vous croyez donc que je n'ai point ouï parler de la duchesse de Beaufort, de la marquise de Verneil, de la....? Mais je ne puis les compter toutes, tant il y en a eu.

HENRI IV. Je n'en désavoue aucune, et je passe condamnation : mais je me suis fait aimer et craindre. J'ai détesté cette politesse cruelle et trompeuse dont vous étiez si empoisonné, et qui a causé tous vos malheurs. J'ai fait la guerre avec vigueur. J'ai conclu au-dehors une solide paix : au-dedans j'ai policé l'état, et je l'ai rendu florissant. J'ai rangé les grands à leur devoir, et même les plus insolens

favoris ; tout cela sans tromper, sans assassiner, sans faire d'injustice ; me fiant aux gens de bien, et mettant toute ma gloire à soulager les peuples.

XV. DIALOGUE.

HENRI IV ET LE DUC DE MAYENNE.

Les malheurs font les grands héros et les bons rois.

HENRI IV. Mon cousin, j'ai oublié tout le passé, et je suis bien aise de vous voir.

LE D. DE MAY. Vous êtes trop bon, Sire, d'oublier mes fautes. Il n'y a rien que je ne voulusse faire pour en effacer le souvenir.

HENRI IV. Promenons-nous dans cette allée, entre ces deux canaux ; et en nous promenant, nous parlerons d'affaires.

LE D. DE MAY. Je suivrai avec joie Votre Majesté.

HENRI IV. Hé bien, mon cousin, je ne suis plus ce pauvre Béarnais qu'on voulait chasser du royaume. Vous souvenez-vous du tems que nous étions à Arques, et que vous mandiez à Paris que vous m'aviez acculé au bord de la mer, et qu'il faudrait que je me précipitasse dedans pour pouvoir me sauver ?

LE D. DE MAY. Il est vrai ; mais il est vrai aussi que vous fûtes sur le point de céder à la mauvaise fortune, et que vous auriez pris le parti de vous retirer en Angleterre, si Biron ne vous eût représenté les suites d'un tel parti.

HENRI IV. Vous parlez franchement, mon cousin, et je ne le trouve point mauvais. Allez, ne craignez rien, et dites tout ce que vous avez sur le cœur.

LE D. DE MAY. Mais je n'en ai peut-être déjà que trop dit. Les rois ne veulent point qu'on nomme les choses par leurs noms. Ils sont accoutumés à la flatterie. Ils en font une partie de leur grandeur. L'honnête liberté avec laquelle on parle aux autres hommes les blesse : ils ne veulent point qu'on ouvre la bouche que pour les louer et les admirer. Il ne faut pas les traiter en hommes; il faut dire qu'ils sont toujours et par-tout des Héros.

HENRI. IV. Vous en parlez si savamment, qu'il paraît bien que vous en avez l'expérience. C'est ainsi que vous étiez flatté et encensé pendant que vous étiez le Roi de Paris.

LE D. DE MAY. Il est vrai qu'on m'a amusé par beaucoup de vaines flatteries qui m'ont donné de fausses espérances, et fait faire de grandes fautes.

HENRI IV. Pour moi, j'ai été instruit par mon malheur : de telles leçons sont rudes ; mais elles sont bonnes ; et il m'en restera toute ma vie d'écouter plus volontiers qu'un autre mes vérités. Dites-les-moi donc, mon cher cousin, si vous m'aimez.

LE D. DE MAY. Tous nos mécomptes sont venus de l'idée que nous avions conçue de vous dans votre jeunesse. Nous savions que les femmes vous amusaient partout ; que la comtesse de Guiche vous avait fait perdre tous les avantages de la bataille de Coutras ; que vous aviez été jaloux de votre cousin le prince de Condé, qui paraissait plus ferme, plus sérieux, et plus appliqué que vous aux grandes affaires, et qui avait un bon esprit, une grande vertu. Nous vous regardions comme un homme mou et efféminé, que la reine-mère avait trompé par mille intrigues d'amourettes ; qui avait fait tout ce qu'on avait voulu dans le tems de la Saint-Barthelemi, pour changer de religion ; qui s'était encore soumis, après la conjuration de la Mole, à tout ce que la cour voulut. Enfin nous espérions avoir bon marché de vous : mais en vérité, sire, je n'en puis plus : me voilà tout en sueur et hors d'haleine. Votre majesté est aussi maigre et aussi

légère que je suis gros et pesant. Je ne puis plus la suivre.

HENRI. IV. Il est vrai, mon cousin, que j'ai pris plaisir à vous lasser : mais c'est aussi le seul mal que je vous ferai de ma vie. Achevez ce que vous avez commencé.

LE D. DE MAY. Vous nous avez bien surpris, quand nous vous avons vu à cheval nuit et jour faire des actions d'une vigueur et d'une diligence incroyable, à Cahors, à Eause en Gascogne, à Arques en Normandie, à Yvry, devant Paris, à Arnay-le-Duc, et à Fontaine-Française. Vous avez su gagner la confiance des catholiques, sans perdre les Huguenots : vous avez choisi des gens capables et dignes de votre confiance pour les affaires. Vous les avez consultés sans jalousie, et avez su profiter de leurs bons avis, sans vous laisser gouverner : vous nous avez prévenus partout : vous êtes devenu un autre homme, ferme, vigilant, laborieux, tout à vos devoirs.

HENRI IV. Je vois bien que ces vérités si hardies, que vous me deviez dire, se tournent en louanges : mais il faut revenir à ce que je vous ai dit d'abord, qui est que je dois tout ce que je suis à ma mauvaise fortune. Si je me fusse trouvé d'abord sur le trône environné

de pompe, de délices et de flatteries, je me serais endormi dans les plaisirs. Mon naturel penchait à la mollesse : mais j'ai senti la contradiction des hommes, le tort que mes défauts me pouvaient faire : il a fallu m'en corriger, m'assujétir, me contraindre, suivre de bons conseils, profiter de mes fautes, entrer dans toutes les affaires. Voilà ce qui redresse et forme les hommes.

XVI. DIALOGUE.

HENRI IV ET SIXTE V.

Les grands hommes s'estiment malgré l'opposition de leurs intérêts.

SIXTE V. Il y a long-tems que j'étais curieux de vous voir. Pendant que nous étions tous deux en bonne santé, cela n'était guères possible. La mode des conférences entre les papes et les rois était déjà passée en notre tems. Cela était bon pour Léon X et François I, qui se virent à Bologne ; et pour Clément VII avec le même roi à Marseille, pour le mariage de Catherine de Médecis. J'aurais été ravi d'avoir de même avec vous une conférence, mais je n'étais pas libre, et votre religion ne me le permettait pas.

HENRI IV. Vous voilà bien radouci ; la mort, je le vois bien, vous a mis à la

raison. Dites la vérité, vous n'étiez pas de même du tems que je n'étais encore que ce pauvre Béarnais excommunié.

SIXTE V. Voulez-vous que je vous parle sans déguisement? D'abord je crus qu'il n'y avait qu'à vous pousser à toute extrémité. J'avais par là bien embarrassé votre prédécesseur. Aussi le fis-je bien repentir d'avoir osé faire massacrer un cardinal de la sainte Église. S'il n'eût fait tuer que le duc de Guise, il en eût eu meilleur marché : mais attaquer la sacrée Pourpre, c'était un crime irrémissible. Je n'avais garde de tolérer un attentat d'une si dangereuse conséquence. Il me parut capital, après la mort de votre cousin, d'user contre vous de rigueur, comme contre lui; d'animer la ligue, et de ne laisser point monter sur le trône de France un hérétique. Mais bientôt j'apperçus que vous prévaudriez sur la ligue; et votre courage me donna bonne opinion de vous.

Il y avait deux personnes dont je ne pouvais avec aucune bienséance être ami, et que j'aimais naturellement.

HENRI IV. Qui étaient donc ces deux personnes qui avaient su plaire?

SIXTE V. C'était vous et la reine Elisabeth d'Angleterre.

HENRI IV. Pour elle, je ne m'étonne

pas qu'elle fût selon votre goût. Premièrement elle était pape, aussi bien que vous, étant chef de l'église Anglicane ; et c'était un pape aussi fier que vous. Elle savait se faire craindre, et faire voler les têtes : voilà sans doute ce qui lui a mérité l'honneur de vos bonnes graces.

SIXTE V. Cela n'y a pas nui. J'aime les gens vigoureux, et qui savent se rendre maîtres des autres. Le mérite que j'ai reconnu en vous, et qui m'a gagné le cœur, c'est que vous avez battu la ligue, ménagé la noblesse, tenu la balance entre les catholiques et les hugenots. Un homme qui sait faire tout cela est un homme, et je ne le méprise point, comme son prédecesseur, qui perdait tout par sa mollesse, et qui ne se relevait que par des tromperies. Si j'eusse vécu, je vous aurais reçu à l'abjuration, sans vous faire languir. Vous en auriez été quitte pour quelques petits coups de baguette, et pour déclarer que vous receviez la couronne de roi très-chrétien de la libéralité du Saint-Siège.

HENRI IV. C'est ce que je n'eusse jamais accepté : j'aurais plutôt recommencé la guerre.

SIXTE V. J'aime à vous voir cette fierté. Mais faute d'être assez appuyé de mes

successeurs, vous avez été exposé à tant de conjurations, qu'enfin on vous a fait périr.

HENRI IV. Il est vrai : mais vous, avez-vous été épargné? La cabale Espagnole ne vous a pas mieux traité que moi. Le fer, ou le poison, cela est bien égal. Mais allons voir cette bonne reine que vous aimez tant. Elle a su régner tranquillement, et plus long-tems que vous et moi.

XVII. DIALOGUE.

LE CARDINAL DE RICHELIEU, ET LE CARDINAL XIMENÈS.

La vertu vaut mieux que la naissance.

LE C. XIM. MAINTENANT que nous sommes ensemble, je vous conjure de me dire s'il est vrai que vous avez songé à m'imiter.

LE C. DE RICH. Point. J'étais trop jaloux de la bonne gloire, pour être la copie d'un autre. J'ai toujours montré un caractère hardi, original.

LE C. XIM. J'avais ouï dire que vous aviez pris la Rochelle, comme moi Oran; abattu les Hugenots, comme je renversai les Maures de Grenade, pour les convertir; protégé les lettres, abaissé

l'orgueil des grands, relevé l'autorité royale, établi la Sorbonne comme mon université d'Alcala de Henarès; et même profité de la faveur de la reine Marie de Médicis, comme je fus élevé par celle d'Isabelle de Castille.

LE C. DE RICH. Il est vrai qu'il y a entre nous certaines ressemblances que le hasard a faites : mais je n'ai envisagé aucun modèle. Je me suis contenté de faire les choses que le tems et les affaires m'ont offertes pour la gloire de la France. D'ailleurs : nos conditions étaient bien différentes. J'étais né à la cour; j'y avais été nourri dès ma plus grande jeunesse; j'étais évêque de Luçon et secrétaire d'état, attaché à la reine et au maréchal d'Ancre. Tout cela n'a rien de commun avec un moine obscur et sans appui, qui n'entre dans le monde, et dans les affaires qu'à soixante ans.

LE C. XIM. Rien ne me fait plus d'honneur que d'y être entré si tard. Je n'ai jamais eu des vues d'ambition, ni d'empressement. Je comptais d'achever dans le cloître ma vie déjà bien avancée : le cardinal de Mendoça, archevêque de Tolède, me fit confesseur de la reine; et la reine, prévenue pour moi me fit successeur de ce cardinal pour l'archevêché de Tolède, contre le désir du roi,

qui voulait y mettre son bâtard. Ensuite je devins le principal conseil de la reine dans ses peines à l'égard du roi. J'entrepris la conversion de Grenade, après que Ferdinand en eut fait la conquête. La reine mourut. Je me trouvai entre Ferdinand et son gendre Philippe d'Autriche. Je rendis de grands services à Ferdinand après la mort de Philippe. Je procurai de l'autorité au beau-père. J'administrai les affaires malgré les grands avec rigueur. Je fis la conquête d'Oran, où j'étais en personne, conduisant tout, et n'ayant point là de roi qui eût part à cette action, comme vous à la Rochelle, et au Pas-de-Suze. Après la mort de Ferdinand, je fus Régent dans l'absence du jeune prince Charles. C'est moi qui empêchai les communautés d'Espagne de commencer la révolte, qui arriva après ma mort : je fis changer le gouverneur et les officiers du second Infant Ferdinand, qui voulaient le faire roi au préjudice de son frère aîné. Enfin je mourus tranquille, ayant perdu toute autorité par l'artifice des Flamands qui avaient prévenu le roi Charles contre moi. En tout cela je n'ai jamais fait aucun pas vers la fortune. Les affaires me sont venues trouver ; et je n'y ai regardé que le bien public. Cela est plus honorable

que d'être né à la cour fils d'un grand-prévôt, chevalier de l'ordre.

LE C. DE RICH. La naissance ne diminue jamais le mérite des grandes actions.

LE C. XIM. Non ; mais puisque vous me poussez, je vous dirai que le désintéressement et la modération valent mieux qu'un peu de naissance.

LE C. de RICH. Prétendez-vous comparer votre gouvernement au mien? Avez-vous changé le systême du gouvernement de toute l'Europe? J'ai abattu cette maison d'Autriche que vous avez servie, mis dans le cœur de l'Allemagne un roi de Suède victorieux, révolté la Catalogne, réleve le royaume de Portugal usurpé par les Espagnols, rempli la Chrétienté de mes négociations.

LE C. XIM. J'avoue que je ne dois point comparer mes négociations aux vôtres : mais j'ai soutenu toutes les affaires les plus difficiles de Castille avec fermeté, sans intérêt, sans ambition, sans vanité, sans faiblesse. Dites-en autant, si vous le pouvez.

XVIII. DIALOGUE.

LE CARDINAL DE RICHELIEU, ET LE CHANCELIER OXENSTIERNE.

Différence entre un ministre qui agit par vanité et par hauteur, et un autre qui agit pour l'amour de la patrie.

LE C. DE RICH. Depuis ma mort on n'a point vu de ministre en Europe qui m'ait ressemblé.

LE CH. OXENS. Non : aucun n'a eu tant d'autorité.

LE C. DE RICH. Ce n'est pas ce que je dis : je parle du génie pour le gouvernement ; et je puis sans vanité dire de moi, comme je dirais d'un autre qui serait en ma place, que je n'ai rien laissé qui ait pu m'égaler.

LE CH. OXENS. Quand vous parlez ainsi, songez-vous que je n'étais ni marchand, ni laboureur, et que je me suis mêlé de politique autant qu'un autre ?

LE C. DE RICH. Vous ! il est vrai que vous avez donné quelques conseils à votre roi : mais il n'a rien entrepris que sur les traités qu'il a faits avec la France, c'est-à-dire avec moi.

LE CH. OXENS. Il est vrai : mais c'est moi qui l'ai engagé à faire ces traités.

LE C. DE RICH. J'ai été instruit des faits par le père Joseph, puis j'ai pris mes mesures sur les choses que Charnacé avait vues de près.

LE CH. OXENS. Votre père Joseph était un moine visionnaire. Pour Charnacé, il était bon négociateur; mais sans moi on n'eut jamais rien fait. Le grand Gustave, qui manquait de tout, eut dans les commencemens, il est vrai, besoin de l'argent de la France; mais dans la suite il battit les Bavarois et les Impériaux, il releva le parti protestant dans toute l'Allemagne. S'il eût vécu après la victoire de Lutzen, il aurait bien embarrassé la France même allarmée de ses progrès, et aurait été la principale puissance de l'Europe. Vous vous repentiez déjà, mais trop tard, de l'avoir aidé: on vous soupçonna même d'être coupable de sa mort.

LE C. DE RICH. J'en suis aussi innocent que vous.

LE CH. OXENS. Je le veux croire; mais il est bien fâcheux pour vous que personne ne mourût à propos pour vos intérêts, qu'aussitôt on ne crût que vous étiez auteur de sa mort. Ce soupçon ne vient que de l'idée que vous aviez donnée de vous par le fond de votre conduite dans laquelle vous aviez sacrifié sans

scrupule la vie des hommes à votre propre grandeur.

LE C. DE RICH. Cette politique est nécessaire en certains cas.

LE CH. OXENS. C'est de quoi les honnêtes gens douteront toujours.

LE C. DE RICH. C'est de quoi vous n'avez jamais douté, non plus que moi. Mais enfin qu'avez-vous tant fait dans l'Europe, vous qui vous vantez jusqu'à comparer votre ministère au mien ? Vous avez été le conseiller d'un petit roi barbare, d'un Goth, chef du bandits, et aux gages du roi de France dont j'étais ministre.

LE CH. OXENS. Mon roi n'avait point une couronne égale à celle de votre maître ; c'est ce qui fait la gloire de Gustave et la mienne. Nous sommes sortis d'un pays sauvage et stérile, sans troupes, sans artillerie, sans argent ; nous avons discipliné nos soldats, formé des officiers, vaincu les armées triomphantes des Impériaux, changé la face de l'Europe, et laissé des généraux qui ont appris la guerre après nous à tout ce qu'il y a eu de grands hommes.

LE C. DE RICH. Il y a quelque chose de vrai à tout ce que vous dites ; mais à vous entendre, on croirait que vous étiez aussi grand capitaine que Gustave.

LE CH. OXENS. Je ne l'étais pas autant que lui : mais j'entendais la guerre, et je l'ai fait assez voir après la mort de mon maître.

LE C. DE RICH. N'aviez vous pas Tortenson, Bannier, et le duc de Weimar, sur qui tout roulait ?

LE CH. OXENS. Je n'étais pas seulement occupé des négociations pour maintenir la ligue : j'entrais encore dans tous les conseils de guerre ; et des grands hommes vous diront que j'ai eu la principale part à toutes ces belles campagnes.

LE C. DE RICH. Apparemment vous étiez du conseil quand on perdit la bataille de Nordlingue, qui abattit la ligue.

LE CH. OXENS. J'étais dans les conseils : mais c'est au duc de Weimar à vous répondre sur cette bataille qu'il perdit. Quand elle fut perdue, je soutins le parti découragé. L'armée Suédoise demeura étrangère dans un pays où elle subsistait par mes ressources. C'est [illegible] qui ai fait par mes soins un petit [illegible] conquis, que le duc de Weimar aurait conservé s'il eût vécu, et que vous avez usurpé indignement après sa mort. Vous m'avez vu en France chercher du secours pour ma nation, sans me mettre en [illegible] de votre hauteur qui aurait [illegible] intérêts de votre maître si je n'[illegible]

plus modéré et plus zélé pour ma patrie que vous pour la vôtre. Vous vous êtes rendu odieux à votre nation. J'ai fait les délices et la gloire de la mienne. Je suis retourné dans les rochers sauvages d'où j'étais sorti. J'y suis mort en paix ; et toute l'Europe est pleine de mon nom aussi bien que du vôtre. Je n'ai eu ni vos dignités, ni vos richesses, ni votre autorité, ni vos poètes, ni vos orateurs pour me flatter. Je n'ai pour moi que la bonne opinion des Suédois, et celle de tous les gens habiles qui lisent les histoires et les négociations. J'ai agi suivant ma religion contre les impériaux catholiques, qui depuis la bataille de Prague, tyrannisaient toute l'Allemagne. Vous avez (en mauvais prêtre) relevé par nous les protestans, et abattu les catholiques en Allemagne. Il est aisé de juger entre vous et moi.

Le C. de Rich. Je ne pouvais éviter cet inconvénient, sans laisser l'Europe entière dans les fers de la maison d'Autriche, qui visait à la monarchie universelle. Mais enfin je ne puis m'empêcher de rire, de voir un chancelier qui se donne pour grand capitaine.

Le Ch. Oxens. Je ne me donne pas pour un grand capitaine ; mais pour un homme qui a servi utilement les géné-

raux dans les conseils de guerre. Je vous laisse la gloire d'avoir paru à cheval avec des armes et un habit de cavalier au Pas-de-Suze. On dit même que vous vous êtes fait peindre à Richelieu à cheval, avec un buffle, une écharpe et un bâton de commandant.

LE C. DE RICH. Je ne puis plus souffrir vos reproches. Adieu.

XIX. DIALOGUE.

LE CARDINAL DE RICHELIEU ET LE CARDINAL MAZARIN.

Caractère de ces deux Ministres. Différence entre la vraie et la fausse politique.

LE C. DE RICH. HÉ vous voilà, Seigneur Jules! On dit que vous avez gouverné la France après moi. Comment avez-vous fait? avez-vous achevé de réunir toute l'Europe contre la maison d'Autriche? Avez-vous renversé le parti huguenot que j'avais affaibli? Enfin avez-vous achevé d'abaisser les grands?

LE C. MAZ. Vous aviez commencé tout cela: mais j'ai eu bien d'autres choses à démêler. Il m'a fallu soutenir une régence orageuse.

LE C. DE RICH. Un roi inappliqué

et jaloux du ministre même qui le sert, donne bien plus d'embarras dans le cabinet, que la faiblesse et la confusion d'une régence. Vous aviez une reine assez ferme, et sous laquelle on pouvait plus facilement mener les affaires que sous un roi épineux qui était toujours aigri contre moi par quelque favori naissant. Un tel prince ne gouverne ni ne laisse gouverner. Il faut le servir malgré lui : on ne le fait qu'en s'exposant chaque jour à périr. Ma vie a été malheureuse par celui de qui je tenais toute mon autorité. Vous savez que tous les rois qui traversèrent le siège de la Rochelle, le roi mon maître fut celui qui me donna plus de peine. Je n'ai pas laissé de donner le coup mortel au parti huguenot, qui avait tant de places de sûreté et tant de chefs redoutables. J'ai porté la guerre jusques dans le sein de la maison d'Autriche. On n'oubliera jamais la révolte de la Catalogne ; le secret impénétrable avec lequel le Portugal s'est préparé à secouer le joug injuste des Espagnols, la Hollande soutenue par notre alliance dans une longue guerre contre la même puissance, tous les alliés du nord, de l'empire, et de l'Italie attachés à moi personnellement, comme à un homme incapable de leur

manquer ; enfin au-dedans de l'état les grands rangés à leur devoir. Je les avais trouvé intraitables, se faisant honneur de cabaler sans cesse contre ceux à qui le roi confiait son autorité, et ne croyant devoir obéir au roi même, qu'autant qu'il les y engageait, en flattant leur ambition et en leur donnant dans leur gouvernement un pouvoir sans bornes.

LE C. MAZ. Pour moi, j'étais un étranger : tout était contre moi : je n'avais de ressource que dans mon industrie. J'ai commencé par m'insinuer dans l'esprit de la reine ; j'ai su écarter les gens qui avaient sa confiance ; je me suis défendu contre les cabales des courtisans, contre le parlement déchaîné, contre la Fronde, parti animé par un cardinal audacieux et jaloux de ma fortune ; enfin contre un prince qui se couvrait tous les ans de nouveaux lauriers, et qui n'employait la réputation de ses victoires qu'à me perdre avec plus d'autorité. J'ai dissipé tant d'ennemis. Deux fois chassé du royaume, j'y suis rentré deux fois triomphant. Pendant mon absence même, c'était moi qui gouvernais l'état. J'ai poussé jusqu'à Rome le cardinal de Retz ; j'ai réduit le prince de Condé à se sauver en Flandre ; enfin j'ai conclu une paix glorieuse, et j'ai laissé, en

fusion, d'où je venais de la tirer avec tant de peine. Mais enfin j'ai tenu ma parole : j'ai été ami et ennemi de bonne foi ; j'ai soutenu l'autorité de mon maître avec courage et dignité. Il n'a tenu qu'à ceux que j'ai poussés à bout d'être comblés de graces : j'ai fait toutes sortes d'avances vers eux ; j'ai aimé, j'ai cherché le mérite dès que je l'ai reconnu. Je voulais seulement qu'ils ne traversassent pas mon gouvernement, que je croyais nécessaire au salut de la France. S'ils eussent voulu servir le roi selon leurs talens, sous mes ordres, ils eussent été mes amis.

LE C. MAZ. Dites plutôt qu'ils eussent été vos valets, des valets bien payés à la vérité. Mais il fallait s'accommoder d'un maître jaloux, impérieux, implacable sur tout ce qui blessait sa jalousie.

LE C. DE RICH. Hé bien ! quand j'aurais été trop jaloux et trop impérieux, c'est un grand défaut, il est vrai : mais combien avais-je de qualités qui marquent un génie étendu et une ame élevée ? Pour vous, Seigneur Jules, vous n'avez montré que de la finesse et de l'avarice. Vous avez bien fait pis aux français que de répandre leur sang. Vous avez corrompu le fonds de leurs mœurs : vous avez rendu la probité gauloise et ridicule. Je n'avais que réprimé l'insolence des grands : vous

avez abattu leur courage, dégradé la noblesse, confondu toutes les conditions, rendu toutes les graces vénales. Vous craigniez le mérite; on ne s'insinuait auprès de vous qu'en vous montrant un caractère d'esprit bas, souple, et capable de mauvaises intrigues. Vous n'avez même jamais eu la vraie connaissance des hommes : vous ne pouviez rien croire que le mal, et tout le reste n'était pour vous qu'une belle fable. Il ne vous fallait que des esprits fourbes, qui trompassent ceux avec qui vous aviez besoin de négocier; ou des trafiquans, qui vous fissent argent de tout. Aussi votre nom demeure avili et odieux : au contraire, on m'assure que le mien croît tous les jours en gloire dans la nation française.

LE C. MAZ. Vous aviez les inclinations plus nobles que moi, un peu plus de hauteur et de fierté : mais vous aviez je ne sais quoi de vain et de faux. Pour moi, j'ai évité cette grandeur de travers comme une vanité ridicule. Toujours des poètes, des orateurs, des comédiens. Vous étiez vous-même poète, orateur, rival de Corneille. Vous faisiez des livres de décoration sans être dévot : vous vouliez être de tous les métiers, faire le galant, exceller en tout genre. Vous avaliez l'encens de tous les auteurs. Y a-t-il en Sorbonne une porte, ou un panneau de

vitre, où vous n'ayiez fait mettre vos armes ?

LE C. DE RICH. Votre satyre est assez piquante : mais elle n'est pas sans fondement. Je vois bien que la bonne gloire devrait faire fuir certains honneurs que la grossière vanité cherche, et qu'on se déshonore à force de vouloir trop être honoré. Mais enfin j'aimais les lettres, j'ai excité l'émulation pour les établir. Pour vous, vous n'avez jamais eu aucune attention, ni à l'église ni aux lettres, ni aux arts, ni à la vertu. Faut-il s'étonner qu'une conduite si odieuse ait soulevé tous les grands de l'état, et tous les honnêtes gens contre les étrangers ?

LE C. MAZ. Vous ne parlez que de votre magnanimité chimérique : mais, pour bien gouverner un état, il n'est question ni de générosité, ni de bonne foi, ni de bonté de cœur. Il est question d'un esprit fécond en expédiens, qui soit impénétrable dans ses desseins, qui ne donne rien à ses passions, mais tout à l'intérêt : qui ne s'épuise jamais en ressource pour vaincre les difficultés.

LE C. DE RICH. La vraie habileté consiste à n'avoir jamais besoin de tromper, et à réussir toujours par des moyens honnêtes. Ce n'est que par faiblesse, et faute de connaître le droit chemin, qu'on prend les sentiers détournés, et qu'on

a recours à la ruse. La vraie habileté consiste à ne s'occuper point de tant d'expédiens, mais à choisir d'abord par une vue nette et précise celui qui est le meilleur, en le comparant aux autres. Cette fertilité d'expédiens vient moins d'étendue et de force de génie, que de défaut de force et de justesse, pour savoir choisir. La vraie habileté consiste à comprendre, qu'à la longue, la plus grande de toutes les ressources dans les affaires est la réputation universelle de probité. Vous êtes toujours en danger quand vous ne pouvez mettre dans vos intérêts que des dupes ou des frippons; mais quand on compte sur votre probité, les bons et les méchans mêmes se fient à vous. Vos ennemis vous craignent bien, et vos amis vous aiment de même. Pour vous, avec tous vos personnages de Protée, vous n'avez su vous faire ni aimer, ni estimer, ni craindre. J'avoue que vous étiez un grand comédien, mais non pas un grand homme.

LE C. MAZ. Vous parlez de moi comme si j'avais été un homme sans cœur. J'ai montré en Espagne, pendant que j'y portais les armes, que je ne craignais point la mort. On m'a encore vu dans les périls où j'ai été exposé pendant les guerres civiles de France. Pour vous, on sait que vous aviez peur de votre ombre, et

que vous pensiez toujours voir sous votre lit quelque assassin prêt à vous poignarder. Mais il faut croire que vous n'aviez ces terreurs paniques que dans certaines heures.

Le C. de Rich. Tournez-moi en ridicule tant qu'il vous plaira. Pour moi, je vous ferai toujours justice sur vos bonnes qualités. Vous ne manquiez pas de valeur à la guerre; mais vous manquiez de courage, de fermeté et de grandeur d'ame dans les affaires. Vous n'étiez souple que par faiblesse, et faute d'avoir dans l'esprit des principes fixes. Vous n'osiez résister en face: c'est ce qui vous faisait promettre trop facilement, et éluder ensuite toutes vos paroles par cent défaites captieuses. Ces défaites étaient pourtant grossières et inutiles: elles ne vous mettaient à couvert qu'à cause que vous aviez l'autorité; et un honnête homme aurait mieux aimé que vous lui eussiez dit nettement: j'ai eu tort de vous promettre, et je me vois dans l'impuissance d'exécuter ce que je vous ai promis, que d'ajouter au manquement de parole des pentalonades pour vous jouer des malheureux. C'est peu que d'être brave dans un combat, si on est faible dans une conversation. Beaucoup de princes capables de mourir avec gloire se sont déshonorés comme les derniers

des hommes par leur mollesse dans les affaires journalières.

LE C. MAZ. Il est bien aisé de parler ainsi; mais quand on a tant de gens à contenter, on les amuse comme on peut: on n'a pas assez de graces pour en donner à tous. Chacun d'eux est bien loin de se faire justice. N'ayant pas autre chose à leur donner, il faut bien au moins leur laisser de vaines espérances.

LE C. DE RICH. Je conviens qu'il faut laisser espérer beaucoup de gens; ce n'est pas les tromper; car chacun en son rang peut trouver sa récompense, et s'avancer même en certaines occasions au-delà de ce qu'on aurait cru. Pour les espérances disproportionnées et ridicules, s'ils les prennent, tant pis pour eux. Ce n'est pas vous qui les trompez; ils se trompent eux-mêmes, et ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre folie. Mais leur donner dans la chambre des paroles dont vous riez dans le cabinet, c'est ce qui est indigne d'un honnête homme, et pernicieux à la réputation des affaires. Pour moi, j'ai soutenu et agrandi l'autorité du roi, sans recourir à de si misérables moyens. Le fait est convaincant, et vous disputez contre un homme qui est un exemple décisif contre vos maximes.

Fin des Dialogues des Morts.

RECUEIL
DE FABLES,

COMPOSÉES

Pour l'éducation de feu Monseigneur le duc de Bourgogne.

FABLE I.

Les aventures d'Aristonoüs.

SOPHRONYME ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages, et par d'autres malheurs, s'en consolait par sa vertu dans l'île de Délos. Là il chantait sur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore. Il cultivait les muses, dont il était aimé ; il cherchait curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des élémens, la structure de l'univers qu'il mesurait de son compas, la vertu des planètes, la conformation des animaux ; mais sur-tout il s'étudiait lui-

même et s'appliquait à orner son ame par la vertu. Ainsi la fortune, en voulant l'abattre, l'avait élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivait heureux sans bien dans cette retraite, il apperçut un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable, qui lui était inconnu : c'était un étranger qui venait d'aborder dans l'île. Ce vieillard admirait les bords de la mer, où il savait que cette île avait été autrefois flottante : il considérait cette côte, où s'élevaient, au-dessus des sables et des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant et fleuri : il ne pouvait assez regarder les fontaines pures, et les ruisseaux rapides, qui arrosaient cette délicieuse campagne : il s'avançait vers les bocages sacrés qui environnaient le temple du dieu : il était étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir ; et il considérait déja le temple, d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de Jaspe. Sophronyme n'était pas moins attentif à considérer ce vieillard. Sa barbe blanche tombait sur sa poitrine ; son visage ridé n'avait rien de difforme : il était encore exempt des injures d'une vieillesse caduque : ses yeux montraient

une douce vivacité : sa taille était haute et majestueuse, mais un peu courbée ; et un bâton d'ivoire le soutenait. O étranger, lui dit Sophronyme, que cherchez-vous dans cette île qui paraît vous être inconnue? Si c'est le temple du dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre de vous y conduire ; car je crains les dieux, et j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers.

J'accepte, répondit le vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté. Je prie les dieux de récompenser votre amour pour les étrangers. Allons vers le temple. Dans le chemin il raconta à Sophronyme le sujet de son voyage : je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomène, ville d'Ionie, située sur cette côte agréable qui s'avance dans la mer, et semble s'aller joindre à l'île de Chio, fortunée patrie d'Homère. Je naquis de parens pauvres, quoique nobles. Mon père nommé Polystrate, qui était déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever : il me fit exposer par un de ses amis de Teos. Une vieille femme d'Erythrée, qui avait du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison : mais comme elle avait à peine de quoi vivre, dès

que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchand d'esclaves qui me mena dans la Lycie. Ce marchand me revendit à Patare, à un homme sage et vertueux, nommé Alcine. Cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné, et appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire. Il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise : il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, et sur-tout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire ; et Apollon qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine qui m'aimait de plus en plus, et qui était ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit et m'envoya à Damoclès, roi de Lycaonie, qui, vivant dans les délices, aimait la vie, et craignait de la perdre. Ce roi, pour me retenir, me donna de grandes richesses. Quelques années après, Damoclès mourut. Son fils, irrité contre moi par des flatteurs, servit à me dégoûter de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avais passé si doucement mon enfance. J'espérais y retrouver Alcine, qui m'avait

nourri, et qui était le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine était mort après avoir perdu ses biens, et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres; je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je demandai ce qu'étaient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui était resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre à paraître sans biens dans sa patrie, où son père avait eu tant d'éclat, s'était embarqué dans un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelque île écartée de la mer. On m'ajouta que cet Orciloque avait fait naufrage, peu de tems après, vers l'île de Carpathie; et qu'ainsi il ne restait plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai à acheter la maison où il avait demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédait autour. J'étais bien-aise de revoir ces lieux, qui me rappelaient le doux souvenir d'un âge si agréable, et d'un si bon maître. Il me semblait que j'étais encore dans cette fleur de mes premières années, où j'avais servi Alcine. A peine eus-je acheté des créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé

d'aller à Clazomène. Mon père Polystrate et ma mère Phidile étaient morts : j'avais plusieurs frères qui vivaient mal ensemble. Aussi-tôt que je fus arrivé à Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a besoin d'exposer les enfans. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui devaient partager sa petite succession : ils voulurent même me contester ma naissance, et ils refusèrent devant les juges de me reconnaître. Pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentais à être comme un étranger pour eux : je demandai qu'ils fussent exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les juges l'ordonnèrent, alors je montrai les richesses que j'avais apportées dans mon vaisseau ; je leur découvris que j'étais cet Aristonoüs qui avait acquis tant de trésors auprès de Damoclès, roi de Lycaonie, et que je ne m'étais jamais marié.

Mes frères se repentirent de m'avoir traité si injustement ; et dans le désir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de

notre père furent vendus. Je les achetai; et ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père passer dans les mains de celui à qui ils n'avaient pas voulu en donner la moindre partie. Ainsi ils tombèrent tous dans une affreuse pauvreté : mais, après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel : je leur pardonnai, je les reçus dans ma maison, je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer; je les réunis tous : eux et leurs enfans demeurèrent ensemble paisiblement chez moi : je devins le père commun de toutes ces différentes familles. Par leur union, et par leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte; elle a blanchi mes cheveux et ridé mon visage : elle m'avertit que je ne jouirai pas long-tems d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon et sage, sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a

assuré qu'il restait encore à Délos un fils d'Orciloque, qui imitait la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine. Aussi-tôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de tems à vivre : la parque ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours : mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île, le connaissez-vous ? Pouvez-vous me dire où je le trouverai ? Si vous me le faites voir, puissent les dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jusqu'à la cinquième génération ! puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance, pour fruit de votre vertu ! Pendant qu'Aristonoüs parlait ainsi, Sophronyme versait des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette sans pouvoir parler au cou du vieillard, il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs : je suis, ô mon père,

celui que vous cherchez : vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre ami Alcine, c'est moi ; et je ne puis douter, en vous écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnaissance qui semblait perdue sur la terre, se retrouve en vous seul. J'avais ouï dire dans mon enfance, qu'un homme célèbre et riche établi en Lycaonie, avait été nourri chez mon grand - père : mais comme Orciloque, mon père, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément. Je n'ai osé aller en Lycaonie dans l'incertitude ; et j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses, et par le doux emploi de cultiver les muses dans la maison sacrée d'Apollon. La sagesse qui accoutume les hommes à se passer de peu, et à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronyme se voyant arriver au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa prière et ses offrandes. Ils firent au Dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, et d'un taureau qui avait un croissant sur le front entre les deux cornes : ensuite ils chantèrent des vers en l'hon-

neur du dieu qui éclaire l'Univers, qui règle les saisons, qui préside aux sciences, et qui anime le chœur des neuf muses au sortir du temple, Sophronyme et Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard avec la tendresse et le respect qu'il aurait témoigné à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble et firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne, sur les bords du fleuve Xante dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent le long de ce fleuve des peupliers et des saules dont la verdure tendre et naissante cachait les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantaient nuit et jour. Le fleuve tombant d'un rocher, avec beaucoup de bruit et d'écume, brisait ses flots dans un canal plein de petits cailloux : toute la plaine était couverte de moissons dorées : les collines, qui s'élevaient en amphithéâtre, étaient chargées de ceps de vignes et d'arbres fruitiers. Là, toute la nature était riante et gracieuse ; le ciel était doux et serein, et la terre toujours prête à tirer de son sein

de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme apperçut une maison simple et médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre : tout y était propre et plein d'agrémens et de commodités, sans magnificence. Une fontaine coulait au milieu de la cour, et formait un petit canal le long d'un tapis vert : les jardins n'étaient point vastes : on y voyait des fruits et des plantes utiles pour nourrir les hommes : aux deux côtés du jardin paraissaient deux bocages, dont les arbres étaient presqu'aussi anciens que la terre leur mère, et dont les rameaux épais faisaient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans un salon où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissait dans les jardins ; et on n'y voyait rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin et si chèrement dans les villes. C'était du lait aussi doux que celui qu'Apollon avait le soin de traire pendant qu'il était berger chez le roi Admète ; c'était du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique : il y avait des lé-

gumes du jardin, et des fruits qu'on venait de cueillir. Un vin plus délicieux que le nèctar, coulait des grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put sous divers prétextes, pour cacher sa modestie : mais enfin, comme Sophronyme voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudrait jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avait si long-tems servi dans la même salle. Voilà, lui disait-il, où ce sage vieillard avait accoutumé de manger : voilà où il conversait avec ses amis : voilà où il jouait à divers jeux : voici où il se promenait en lisant Hésiode et Homère : voici où il se reposait la nuit. En rappellant ces circonstances, son cœur s'attendrissait, et les larmes coulaient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erraient ses grands troupeaux, mugissans sur le bord du fleuve. Puis ils apperçurent les troupeaux de moutons qui revenaient des gras pâturages : les mères bêlantes, et pleines de lait, y étaient suivies de leurs petits agneaux bondissans. On voyait par-tout les ouvriers empressés, qui aimaient le travail pour l'intérêt de leur maître doux et hu-

main, qui se faisait aimer d'eux, et leur adoucissait les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronyme cette maison, ces esclaves, ces troupeaux et ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres : me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si longtems Alcine. Jouissez en paix de ce qui était à lui ; vivez heureux, et préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne. En même-tems il lui fait une donation de ce bien avec toutes les formalités prescrites par les lois ; et ils déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine, son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de donner sa maison, il l'orne toute entière de meubles neufs, simples et modestes, à la vérité, mais propres et agréables : il remplit les greniers des riches présens de Cérès, et le cellier d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main de Hébé ou de Ganymède à la table du grand Jupiter : il y met aussi du vin Parménien, avec une abondante pro-

vision du miel d'Hymette et d'Hybla, et d'huile d'Attique, presque aussi douce que le miel même. Enfin, il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine et blanche comme la neige, riches dépouilles des tendres brebis qui paissent sur les montagnes d'Arcadie, et dans les gras pâturages de Sicile. C'est dans cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme : il lui donne encore cinquante talens euboïques, et réserve à ses parens les biens qu'il possède dans la Péninsule de Clazomène, aux environs de Smyrne, de Lebède et de Colophon, qui étaient d'un grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme, étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son père, et le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation. Aucun de ses parens n'osa se plaindre de ce qu'il venait de donner à Sophronyme. J'ai laissé, leur disait-il, pour dernière volonté dans mon testament cet ordre que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres de l'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-

fils d'Alcine. Le sage vieillard vivait en paix, et jouissait des biens que les dieux avaient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisait un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, est pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avait enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture et de la sculpture. Il avait ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seraient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année, au printems, Sophronyme impatient de le revoir, avait sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivait en cette saison. Chaque année il avait le plaisir de voir venir de loin au travers des ondes amères ce vaisseau qui lui était si cher : et la venue de ce vaisseau lui était infiniment plus douce que toutes les graces de la nature renaissante au printems, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année, il ne voyait point venir, comme les autres, ce vaisseau tant désiré. Il soupirait amèrement : la tristesse et la crainte étaient peintes sur son visage : le doux sommeil fuyait loin de ses yeux ; nul mets exquis ne lui semblait doux ;

il était inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port : il demandait à tous momens si on n'avait point vu quelque vaisseau venu d'Ionie. Il en vit un, mais, hélas ! Aristonoüs n'y était pas : il ne portait que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès, ancien ami du mort, et à-peu-près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportait tristement cette urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme ayant baisé l'urne, et l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : O vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus : la mort me serait douce, pour vous voir et pour vous suivre dans les Champs-Elisées, où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la piété et la reconnaissance sur la terre : vous avez montré dans un siècle de fer la bonté et l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant que de vous couronner dans le sejour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable et longue : mais hé-

las ! ce qui devrait toujours durer n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre ! quand est-ce que je vous suivrai ! Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine ; les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs ! ô Aristonoüs ! non, vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur: Plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimait tant la vertu, à qui je devais tout !

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine, il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnaient le tombeau ; il répandit les libations abondantes de vin et de lait ; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient ; et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais pour toutes les années, dans la même saison, des jeux funèbres en l'honneur

par les Dieux en un arbre si beau. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une Divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix ans en dix ans ; et les dieux ont voulu faire voir par cette merveille, que la vertu, qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

FABLE II.

Les Aventures de Mélésichton.

MÉLÉSICHTON, né à Mégare d'une race illustre parmi les Grecs, ne songea dans sa jeunesse qu'à imiter dans la guerre les exemples de ses ancêtres : il signala sa valeur et ses talens dans plusieurs expéditions : et comme toutes ses inclinations étaient magnifiques, il y fit une dépense éclatante qui le ruina bientôt. Il fut contraint de se retirer dans une maison de campagne sur le bord de la mer, où il vivait dans une profonde solitude avec sa femme Proxinoë. Elle avait de l'esprit, du courage, de la fierté. Sa beauté et sa naissance l'avaient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Mélésichton ; mais elle l'avait préféré à tous les autres, pour son seul

mérite. Ces deux personnes qui, par leur vertu et leur amitié, s'étaient rendues naturellement heureuses pendant plusieurs années, commencèrent alors à se rendre mutuellement malheureuses par la compassion qu'elles avaient l'une pour l'autre. Mélésichton aurait supporté plus facilement ses malheurs, s'il eût pu les souffrir tout seul, et sans une personne qui lui était si chère. Proxinoë sentait qu'elle augmentait les peines de Mélésichton. Ils cherchaient à se consoler par deux enfans qui semblaient avoir été formés par les graces, le fils se nommait Mélibée, et la fille Poëménis. Mélibée, dans un âge tendre, commençait déjà à montrer de la force, de l'adresse et du courage : il surmontait à la lutte, à la course, et aux autres exercices, les enfans de son voisinage. Il s'enfonçait dans les forêts; et ses flèches ne portaient pas des coups moins assurés que ceux d'Apollon. Il suivait encore plus ce dieu dans les sciences et dans les beaux-arts, que dans les exercices du corps. Mélésichton, dans sa solitude, lui enseignait tout ce qui peut cultiver et orner l'esprit, tout ce qui peut faire aimer la vertu et régler les mœurs. Mélibée avait un air simple, doux et ingénu, mais noble, ferme et hardi. Son père jettait les yeux

sur lui, et ses yeux se noyaient de larmes. Poëmenis était instruite par sa mère dans tous les beaux-arts que Minerve a donnés aux hommes ; elle ajoutait aux ouvrages les plus exquis les charmes d'une voix, qu'elle joignait avec une lyre plus touchante que celle d'Orphée. A la voir, on eût cru que c'était la jeune Diane sortie de l'île flottante où elle naquit. Ses cheveux blonds étaient noués négligemment derrière sa tête : quelques-uns échappés flottaient sur son cou au gré des vents : elle n'avait qu'une robe légère avec une ceinture qui la relevait un peu pour être plus en état d'agir. Sans parure, elle effaçait tout ce qu'on peut voir de plus beau ; elle ne le savait pas : elle n'avait même jamais songé à se regarder sur le bord des fontaines : elle ne voyait que sa famille, et ne songeait qu'à travailler. Mais le père accablé d'ennuis, et ne voyant plus aucune ressource dans ses affaires, ne cherchait que la solitude. Sa femme et ses enfans faisaient son supplice : il allait souvent sur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher plein d'antres sauvages : là il déplorait ses malheurs : puis il entrait dans une profonde vallée qu'un bois épais dérobait aux rayons du soleil au milieu du jour. Il s'asséyait sur le gazon qui bor-

dait une claire fontaine ; et toutes les plus tristes pensées revenaient en foule dans son cœur. Le doux sommeil était loin de ses yeux : il ne parlait plus qu'en gémissant : la vieillesse venait avant le tems flétrir et rider son visage : il oubliait même tous les besoins de la vie, et succombait à sa douleur.

Un jour, comme il était dans cette vallée si profonde, il s'endormit de lassitude et d'épuisement : alors il vit en songe la déesse Cérès, couronnée d'épis dorés, qui se présenta à lui avec un visage doux et majestueux. Pourquoi, lui dit-elle, en l'appellant par son nom, vous laissez-vous abattre aux rigueurs de la fortune ? Hélas ! répondit-il, mes amis m'ont abandonné, je n'ai plus de bien : il ne me reste que des procès et des créanciers : ma naissance fait le comble de mon malheur ; et je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie.

Alors Cérès lui répondit : La noblesse consiste-t-elle dans les biens ? Ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres ? Il n'y a de nobles que ceux qui sont justes. Vivez de peu ; gagnez ce peu par votre travail : ne soyez à charge à personne ; vous serez le plus noble de tous les hommes. Le genre hu-

main se rend lui-même misérable par sa mollesse et par sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi les voulez-vous devoir à d'autres qu'à vous-même ? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse ?

Elle dit, et aussitôt elle lui présenta une charrue d'or avec une corne d'abondance. Alors Bacchus parut couronné de lierre, et tenant un thyrse dans sa main, il était suivi de Pan qui jouait de la flûte et qui faisait danser les Faunes et les Satyres. Pomone se montra chargée de fruits, et Flore ornée des fleurs les plus vives et les plus odoriférantes. Toutes les Divinités champêtres jettèrent un regard favorable sur Mélésichton.

Il s'éveilla, comprenant la force et le sens de ce songe divin : il se sentit consolé, et plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre : il parle de ce songe à Proxinoë, qui entra dans tous ses sentimens. Le lendemain ils congédient leurs domestiques inutiles : on ne vit plus chez eux des gens dont le seul emploi fût le service de leurs personnes. Ils n'eurent plus ni char, ni conducteur. Proxinoë avec Poëmenis filaient en menant paître leurs moutons : ensuite elles faisaient leurs toiles et leurs étoffes : puis

elles taillaient et cousaient elles-mêmes leurs habits, et ceux du reste de la famille. Au lieu des ouvrages de soie, d'or et d'argent qu'elles avaient accoutumé de faire avec l'art exquis de Minerve, elles n'exerçaient plus leurs doigts qu'au fuseau, ou à d'autres travaux semblables. Elles préparaient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueillaient dans leur jardin, pour nourrir toute la maison. Le lait de leurs troupeaux qu'elles allaient traire, achevait de mettre l'abondance. On n'achetait rien : tout était préparé promptement et sans peine. Tout était bon, simple, naturel, assaisonné par l'appétit, inséparable de la sobriété et du travail.

Dans une vie si champêtre, tout était chez eux net et propre. Toutes les tapisseries étaient vendues; mais les murailles de la maison étaient blanches, et on ne voyait nulle part rien de sale ni de dérangé; les meubles n'étaient jamais couverts de poussière : les lits étaient d'étoffes grossières, mais propres. La cuisine même avait une propreté qui n'est point dans les grandes maisons : tout y était bien rangé et luisant. Pour régaler la famille dans les jours de fête, Proxinoë faisait des gâteaux excellens. Elle avait des abeilles, dont le miel était

plus doux que celui qui coulait du tronc des arbres creux pendant l'âge d'or. Les vaches venaient d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait. Cette femme laborieuse avait dans son jardin toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque saison, et elle était toujours la première à avoir les fruits et les légume de chaque tems : elle avait même beaucoup de fleurs, dont elle vendait une partie, après avoir employé l'autre à orner sa maison. La fille secondait sa mère, et ne goûtait d'autre plaisir que celui de chanter en travaillant, ou en conduisant ses moutons dans les pâturages. Nul autre troupeau n'égalait le sien : la contagion, et les loups même n'osaient en approcher. A mesure qu'elle chantait, ses tendres agnaux dansaient sur l'herbe, et tous les échos d'alentour semblaient prendre plaisir à répéter ses chansons.

Mélésichton labourait lui-même son champ ; lui-même il conduisait sa charrue, semait et moissonnait. Il trouvait les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocens et plus utiles que ceux de la guerre. A peine avait-il fauché l'herbe tendre de ses prairies, qu'il se hâtait d'enlever les dons de Cérès, qui le payaient au centuple du grain semé. Bientôt Bac-

chus faisait couler pour lui un nectar digne de la table des Dieux. Minerve lui donnait aussi le fruit de son arbre, qui est si utile à l'homme. L'hiver était la saison du repos, où toute la famille assemblée goûtait une joie innocente, et remerçiait les Dieux d'être si désabusé de faux plaisirs. Ils ne mangeaient de viande que dans les sacrifices, et leurs troupeaux n'étaient destinés qu'aux autels.

Mélibée ne montrait presque aucune des passions de la jeunesse : il conduisait les grands troupeaux ; il coupait de grands chênes dans les forêts ; il creusait des petits canaux pour arroser les prairies ; il était infatigable pour soulager son père ; ses plaisirs, quand le travail n'était pas de saison, étaient la chasse, les courses avec les jeunes gens de son âge, et la lecture dont son père lui avait donné le goût.

Bientôt Mélésichton, en s'accoutumant à une vie si simple, se vit plus riche qu'il ne l'avait été auparavant. Il n'avait chez lui que les choses nécessaires à la vie ; mais il les avait toutes en abondance. Il n'avait presque de société que dans sa famille : ils s'aimaient tous : ils se rendaient mutuellement heureux : ils vivaient loin des palais des Rois, et des plaisirs qu'on achète si cher : les leurs

étaient doux, innocens, simples, faciles à trouver, et sans aucune suite dangereuse. Mélibée et Poëménis furent ainsi élevés dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance, que pour avoir plus de courage, en supportant la pauvreté. L'abondance revenue dans toute cette maison n'y ramena point le faste. La famille entière fut toujours simple et laborieuse. Tout le monde disait à Mélésichton : Les richesses rentrent chez vous : il est tems de reprendre votre ancien éclat. Alors il répondit ces paroles : A qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avait perdu, ou à une vie simple et laborieuse, qui m'a rendu riche et heureux ? Enfin, se trouvant un jour dans ce bois sombre où Cérès l'avait instruit par un songe si utile, il s'y reposa sur l'herbe, avec autant de joie qu'il avait eu d'amertume dans le tems passé. Il s'endormit ; et la Déesse se montrant à lui, comme dans son premier songe, lui dit ces paroles : La vraie noblesse consiste à ne recevoir rien de personne, et à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien du sein fécond de la terre ; et de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais par mollesse, ou

par fausse gloire, ce qui est la source naturelle et inépuisable de tous les biens.

FABLE III.

Aristée et Virgile.

VIRGILE étant descendu aux Enfers, entra dans les campagnes fortunées, où les héros et les hommes inspirés des Dieux passaient une vie bienheureuse sur des gazons toujours émaillés de fleurs, et entrecoupés de mille ruisseaux. D'abord le berger Aristée qui était là au nombre des demi-dieux, s'avança vers lui; ayant appris son nom : que j'ai de joie, lui dit-il, de voir un si grand poète ! Vos vers coulent plus doucement que la rosée sur l'herbe tendre : ils ont une harmonie si douce, qu'ils attendrissent le cœur, et qu'ils tirent les larmes des yeux. Vous en avez fait pour moi et pour mes abeilles, dont Homère même pourrait être jaloux. Je vous dois, autant qu'au Soleil et à Cyrène, la gloire dont je jouis. Il n'y a pas encore long-tems que je les récitai, ces vers si tendres et si gracieux à Linus, à Hésiode et à Homère. Après les avoir entendus, ils allèrent tous trois boire de l'eau du fleuve Léthé pour les oublier : tant ils étaient

affligés de repasser dans leur mémoire des vers si dignes d'eux, qu'ils n'avaient pas faits. Vous savez que la nation des poètes est jalouse. Venez donc parmi eux prendre votre place. Elle sera bien mauvaise, cette place, répondit Virgile, puisqu'ils sont si jaloux. J'aurai de mauvaises heures à passer dans leur compagnie : je vois bien que les abeilles n'étaient pas plus faciles à irriter que le cœur des poètes. Il est vrai, repondit Aristée : ils bourdonnent comme les abeilles ; comme elles ils ont un aiguillon perçant, pour piquer tout ce qui enflamme leur colère. J'aurai encore, dit Virgile, un autre grand homme à ménager, c'est le divin Orphée. Comment vivez-vous ensemble ? assez-mal, répondit Aristée. Il est encore jaloux de sa femme, comme les trois autres de la gloire des vers. Mais pour vous, il vous recevra bien, car vous l'avez traité honorablement, et vous avez parlé beaucoup plus sagement qu'Ovide de sa querelle avec les femmes de Thrace, qui le massacrèrent. Mais ne tardons pas davantage : entrons dans ce petit bois sacré, arrosé de tant de fontaines plus claires que le cristal : vous verrez que toute la troupe sacrée se levera pour vous faire honneur. N'entendez-vous pas déjà la lyre d'Orphée ? Ecoutez Linus qui

chante le combat des Dieux contre les Géants. Homère se prépare à chanter Achille qui venge la mort de Patrocle par celle d'Hector. Mais Hésiode est celui que vous avez le plus à craindre ; car de l'humeur dont il est, il sera bien fâché que vous ayez osé traiter avec tant d'élégance toutes les choses rustiques qui ont été son partage. A peine Aristée eut achevé ces mots, qu'ils arrivèrent dans cet ombrage frais où règne un éternel enthousiasme qui possède ces hommes divins. Tous se levèrent : on fit asseoir Virgile ; on le pria de chanter ses vers. Il les chanta d'abord avec modestie, et puis avec transport. Les plus jaloux sentirent malgré eux une douceur qui les ravissait. La lyre d'Orphée, qui avait enchanté les rochers et les bois, échappa de ses mains, et les larmes amères coulèrent de ses yeux. Homère oublia pour un moment la magnificence rapide de l'Iliade, et la variété agréable de l'Odissée : Linus crut que ces beaux vers avaient été faits par son père Apollon : et il était immobile, saisi, et suspendu par un si doux chant : Hésiode tout ému, ne pouvait résister à ce charme. Enfin revenant un peu à lui, il prononça ces paroles pleines de jalousie et d'indignation : O Virgile ! tu as fait des vers plus durables que

l'airain et le bronze ! Mais je prédis qu'un jour on verra un enfant qui les traduira en sa langue, et qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les abeilles.

FABLE IV.

Histoire d'Alibée, Persan.

Cha-Abbas, Roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer dans la campagne sans y être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle : il prit seulement avec lui un de ses courtisans. Je ne connais point, lui dit le Roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé. C'est l'art et non pas la nature simple qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'il soit le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis las de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre, en me flattant. Il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connaissent pas. Il passa avec son confident au milieu de plusieurs villages où l'on faisait des danses ; et il était ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles et sans dé-

pense. Il fit un repas dans une cabane ; et comme il avait grand faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit, lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordait un clair ruisseau, il apperçut un jeune berger qui jouait de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissans. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger était couvert ne diminuaient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'était quelque personne de naissance illustre qui s'était déguisée, mais il apprit du berger que son père et sa mère étaient dans un village voisin, et que son nom était Alibée. A mesure que le Roi le questionnait, il admirait en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étaient vifs, et n'avaient rien d'ardent et de farouche : sa voix était douce, insinuante, et propre à toucher. Son visage n'avait rien de grossier ; mais ce n'était pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savait point qu'il fût tel qu'il paraissait aux autres. Il croyait penser, parler, être fait comme tous les autres bergers

de son village. Mais sans éducation, il avait appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé. Il sut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De tems en tems il riait de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageait rien dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi, que d'entendre parler si naturellement. Il fit signe au courtisant qui l'accompagnait, de ne point découvrir qu'il était le roi, car il craignait qu'Alibée ne perdît, en un moment, toute sa liberté et toutes ses graces, s'il venait à savoir devant qui il parlait. Je vois bien, disait le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverais trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé et aussi aimable. Il me paraît propre à tout; et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme. Je veux le faire élever auprès de moi. Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'était rendu si agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire,

à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour, et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur joints ensemble, altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte, et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avait de plus agréable; il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître qui, connaissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le Prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Cha-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettait. O beaux jours! disait-il à lui-même; jours innocens; jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril; jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais? celui qui m'a-

privé de vous, en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village; il s'attendrit dans tous les lieux où il avait autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens, et à tous ses amis, il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la Cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Cha-Abbas. Son fils Chaph-Sephi succéda à ce Prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices, trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disaient-ils, de la confiance du feu Roi. Il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il était dépositaire; Chaph-Sephi était tout ensemble jeune et Prince: il n'en fallait pas tant pour être crédule, inappliqué, et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer ce que le Roi son père avait fait et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans d'un prix immense, que le Roi son grand père avait accoutumé de porter dans les

combats. Cha-Abbas avait fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamans; et Alibée prouva par de bons témoins que la chose avait été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Chaph-Sephi de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes ces choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait : tout était propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver par-tout tant d'ordre et d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il apperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avait trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt, le roi en colère, s'écria : Je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis? Montrez-le moi. A ces mots, Alibée se jetta à ses genoux, le conjurant au nom

de Dieu de ne ne lui ôter pas ce qu'il avait de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disait-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, tout le reste; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger, qu'Alibée avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi! les précieux restes de mon ancien bonheur. Ni la fortune, ni votre puissance, n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir, quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste: laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà, mes vrais biens, qui ne manqueront jamais. Les voilà, ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà, ces biens dont la liberté et la pureté sont les fruits. Les voilà, ces biens

qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple et heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité. Je ne garde que ce que j'avais quand le roi votre père vint par ses graces me rendre malheureux. Le roi entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, et étant indigné contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrettes ; mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor, pour les reprendre dès que la fortune inconstante troublerait sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de quoi vivre dans la condition des bergers, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

FABLE V.

Histoire de Rosimond et de Braminte.

IL était une fois un jeune homme plus beau que le jour, nommé Rosimond, et qui avait autant d'esprit et de vertu que son frère aîné Braminte était mal fait, désagréable, brutal et méchant. Leur mère, qui avait horreur de son fils aîné, n'avait des yeux que pour voir son cadet. L'aîné jaloux, inventa une calomnie horrible pour perdre son frère. Il dit à son père que Rosimond allait souvent chez un voisin qui était son ennemi, pour lui rapporter tout ce qui se passait au logis, et pour lui donner les moyens d'empoisonner son père. Le père fort emporté, battit cruellement son fils, le mit tout en sang, puis le tint trois jours en prison sans nourriture, et enfin le chassa de sa maison, en le menaçant de le tuer, s'il revenait jamais. La mère épouvantée, n'osa rien dire; elle ne fit que gémir. L'enfant s'en alla pleurant et ne sachant où se retirer: il traversa le soir un grand bois. La nuit le surprit au pied d'un rocher: il se mit à l'entrée d'une caverne sur un tapis de mousse, où coulait un clair ruisseau, et il s'endormit de lassitude. Au point du

jour, en s'éveillant, il vit une belle femme montée sur un cheval gris, avec une housse en broderie d'or, qui paraissait aller à la chasse. N'avez-vous point vu passer un cerf et des chiens, lui dit-elle? Il répondit que non. Puis elle lui dit: Il me semble que vous êtes affligé. Qu'avez vous, lui dit-elle? Tenez, voilà une bague qui vous rendra le plus heureux et le plus puissant des hommes, pourvu que vous n'en abusiez jamais. Quand vous tournerez le diamant en dedans, vous serez d'abord invisible. Dès que vous le tournerez en dehors, vous paraîtrez à découvert. Quand vous mettrez l'anneau à votre petit doigt, vous paraîtrez le fils du roi, suivi de toute une cour magnifique. Quand vous le mettrez au quatrième doigt, vous paraîtrez dans votre figure naturelle. Aussitôt le jeune homme comprit que c'était une fée qui lui parlait. Après ces paroles, elle s'enfonça dans les bois; pour lui, il s'en retourna aussitôt chez son père, avec impatience de faire l'essai de sa bague. Il vit et entendit tout ce qu'il voulut, sans être découvert. Il ne tint qu'à lui de se venger de son frère, sans s'exposer à aucun danger. Il se montra seulement à sa mère, l'embrassa, et lui dit toute sa merveilleuse aventure. Ensuite mettant l'anneau en-

chanté à son petit doigt, il parut tout-à-coup comme le prince fils du roi, avec cent beaux chevaux, et un grand nombre d'officiers richement vêtus. Son père fut bien étonné de voir le fils du roi dans sa petite maison. Il était embarrassé, ne sachant quels respects il devait lui rendre. Alors Rosimond lui demanda, combien il avait de fils? Deux, répondit le père. Je les veux voir. Faites-les venir tout-à-l'heure, lui dit Rosimond. Je les veux emmener tous deux à la cour, pour faire leur fortune. Le père timide répondit en hésitant : Voilà l'aîné que je vous présente. Où est donc le cadet? Je veux le voir aussi, dit encore Rosimond. Il n'est pas ici, dit le père. Je l'avais châtié pour une faute, et il m'a quitté. Alors Rosimond lui dit : il fallait l'instruire, mais non pas le chasser. Donnez-moi toujours l'aîné, qu'il me suive; et vous, dit-il, parlant au père, suivez deux gardes, qui vous conduiront au lieu que je leur marquerai. Aussitôt deux gardes emmenèrent le père; et la fée dont nous avons parlé, l'ayant trouvé dans une forêt, elle frappa d'une verge d'or, et le fit entrer dans une caverne sombre et profonde, où il demeura enchanté. Demeurez-y, dit-elle, jusqu'à ce que votre fils vienne vous en tirer. Cependant le fils

alla à la cour du roi, dans un tems où le jeune prince s'était embarqué pour aller faire la guerre dans une île éloignée. Il avait été emporté par les vents sur des côtes inconnues, où après un naufrage, il était captif chez un peuple sauvage. Rosimond parut à la cour comme s'il eût été le prince qu'on croyait perdu. Il dit qu'il était revenu par le secours de quelques marchands, sans lesquels il serait péri: il fit la joie publique. Le roi parut si transporté, qu'il ne pouvait parler; et il ne se lassait point d'embrasser ce fils qu'il avait cru mort. La reine fut encore plus attendrie. On fit de grandes réjouissances dans tout le royaume. Un jour celui qui passait pour le prince dit à son véritable frère: Braminte, vous voyez que je vous ai tiré de votre village, pour faire votre fortune: mais je sais que vous êtes un menteur, et que vous avez par vos impostures causé le malheur de votre frère Rosimond: il est ici caché. Je veux que vous lui parliez à lui, et qu'il vous reproche vos impostures. Braminte tremblant se jetta à ses pieds, et lui avoua sa faute. N'importe, dit Rosimond, je veux que vous lui parliez, à votre frère, et que vous lui demandiez pardon. Il sera bien généreux, s'il vous pardonne: vous ne le méritez pas. Il est

dans mon cabinet, où je vous le ferai voir tout à l'heure. Cependant je vais dans une chambre voisine, pour vous laisser librement avec lui. Braminte entra, pour obéir, dans le cabinet. Aussitôt Rosimond changea son anneau, passa dans cette chambre, et puis il entra par une autre porte de derrière avec sa figure naturelle, où Braminte fut bien honteux de le voir. Il lui demanda pardon, et lui promit de réparer toutes ses fautes. Rosimond l'embrassa en pleurant, lui pardonna; et lui dit: Je suis en pleine faveur auprès du prince. Il ne tient qu'à moi de vous faire périr, ou de vous tenir toute votre vie dans une prison; mais je veux être aussi bon pour vous que vous avez été méchant pour moi. Braminte, honteux et confondu, lui répondit avec soumission, n'osant lever les yeux ni le nommer son frère. Ensuite Rosimond fit semblant de faire un voyage en secret, pour aller épouser une princesse d'un royaume voisin; mais sous ce prétexte il alla voir sa mère, à laquelle il raconta tout ce qu'il avait fait à la cour, et lui donna dans le besoin quelque petit secours d'argent. Car le roi lui laissait prendre tout ce qu'il voulait; mais il n'en prenait jamais beaucoup. Cependant il s'éleva une furieuse

guerre entre le roi et un autre roi voisin, qui était injuste et de mauvaise foi. Rosimond alla à la cour du roi ennemi, entra par le moyen de son anneau dans tous les conseils secrets de ce prince, demeurant toujours invisible. Il profita de tout ce qu'il apprit des mesures des ennemis. Il les prévint et les déconcerta en tout ; il commanda l'armée contre eux ; il les défit entièrement dans une grande bataille, et conclut bientôt avec eux une paix glorieuse, à des conditions équitables. Le roi ne songeait qu'à le marier avec une princesse héritière d'un royaume voisin, et plus belle que les Graces ; mais un jour, pendant que Rosimond était à la chasse dans la même forêt où il avait autrefois trouvé la fée, elle se présenta à lui. Gardez-vous bien, lui dit-elle d'une voix sévère, de vous marier, comme si vous étiez le prince. Il ne faut tromper personne : il est juste que le prince pour qui on vous prend, revienne succéder à son père : allez le chercher dans une île, où les vents que j'enverrai enfler les voiles de votre vaisseau, vous meneront sans peine : hâtez-vous de rendre ce service à votre maître, contre ce qui pourrait flatter votre ambition, et songez à rentrer en homme de bien dans votre condition naturelle.

Si vous ne le faites, vous serez injuste et malheureux ; je vous abandonnerai à vos anciens malheurs. Rosimond profita sans peine d'un si sage conseil. Sous prétexte d'une négociation secrette dans un état voisin, il sembarqua sur un vaisseau, et les vents le menèrent d'abord dans l'île où la fée lui avait dit qu'était le vrai fils du roi. Ce prince était captif chez un peuple sauvage, où l'on lui faisait garder des troupeaux. Rosimond invisible l'alla enlever dans les pâturages où il conduisait son troupeau ; et le couvrant de son propre manteau, qui était invisible comme lui, il le délivra des mains de ces peuples cruels. Ils s'embarquèrent ensemble. D'autres vents obéissant à la fée, les ramenèrent. Ils arrivèrent ensemble dans la chambre du roi : Rosimond se présenta à lui, et lui dit : Vous m'avez cru votre fils : je ne le suis pas ; mais je vous le rends : tenez, le voilà lui-même. Le roi bien étonné s'adressa à son fils, et lui dit : N'est-ce pas vous, mon fils, qui avez vaincu mes ennemis, et qui avez fait glorieusement la paix ? Ou bien est-il vrai que vous avez été captif, et que Rosimond vous a délivré ? Oui, mon père, répondit-il. C'est lui qui est venu dans le pays où j'étais captif. Il m'a enlevé : je lui dois la liberté, et le

plaisir de vous revoir. C'est à lui, et non pas à moi, à qui vous devez la victoire. Le roi ne pouvait croire ce qu'on lui disait; mais Rosimond changeant sa bague, se montra au roi sous la figure du prince; et le roi épouvanté vit à la fois deux hommes qui parurent tous deux ensemble son même fils. Alors il offrit pour tout de service des sommes immenses à Rosimond, qui les refusa. Il demanda seulement au roi la grace de conserver à son frère Braminte une charge qu'il avait à la cour. Pour lui, il craignit l'inconstance de la fortune, l'envie des hommes et sa propre fragilité. Il voulut se retirer dans son village avec sa mère, où il se mit à cultiver la terre. La fée, qu'il revit encore dans les bois, lui montra la caverne où son père était, et lui dit les paroles qu'il fallait prononcer pour le délivrer. Il prononça avec une très-sensible joie ces paroles. Il délivra son père qu'il avait depuis long-tems impatience de délivrer, et lui donna de quoi passer doucement sa vieillesse. Rosimond fut ainsi le bienfaiteur de toute sa famille: et il eut le plaisir de faire du bien à tous ceux qui avaient voulu lui faire du mal. Après avoir fait les plus grandes choses pour la cour, il ne voulut d'elle que la liberté de vivre loin de sa corruption. Pour

comble de sagesse, il craignit que son anneau ne le tentât de sortir de sa solitude, et ne le rengageât dans les grandes affaires. Il retourna dans le bois où la fée lui avait apparu si favorablement : il allait tous les jours auprès de la caverne où il avait eu le bonheur de la voir autrefois ; et c'était dans l'espérance de l'y revoir. Enfin elle s'y présenta encore à lui, et il lui rendit l'anneau enchanté. Je vous rends, lui dit-il, un don d'un si grand prix, mais si dangereux, et duquel il est facile d'abuser. Je ne me croirai en sûreté, que quand je n'aurai plus de quoi sortir de ma solitude, avec tant de moyens de contenter toutes mes passions.

Pendant que Rosimond rendait cette bague, Brasminte dont le méchant naturel n'était point corrigé, s'abandonna à toutes ses passions et voulut engager le jeune prince, qui était devenu roi, à traiter indignement Rosimond. La fée dit à Rosimond : Votre frère, toujours imposteur, a voulu vous rendre suspect au nouveau roi, et vous perdre : il mérite d'être puni, et il faut qu'il périsse. Je m'en vais lui donner cette bague que vous me rendez. Rosimond pleura le malheur de son frère : puis il dit à la fée : Comment prétendez-vous le punir par

un si merveilleux présent ? il en abusera pour persécuter tous les gens de bien, et pour avoir une puissance sans bornes. Les mêmes choses, répondit la fée, sont un remède salutaire aux uns, et un poison mortel aux autres. La prospérité est la source de tous les maux pour les méchans. Quand on veut punir un scélérat, il n'y a qu'à le rendre bien puissant pour le faire périr bientôt. Elle alla ensuite au palais : elle se montra à Braminte sous la figure d'une veille femme couverte de haillons; elle lui dit : J'ai retiré des mains de votre frère la bague que je lui avais prêtée, et avec laquelle il s'était acquis tant de gloire : recevez-la de moi et pensez bien à l'usage que vous en ferez. Braminte répondit en riant : Je ne ferai pas comme mon frère, qui fut assez insensé pour aller chercher le prince au lieu de régner en sa place. Braminte, avec cette bague, ne songea qu'à découvrir le secret de toutes les familles, qu'à commettre des trahisons, des meurtres et des infamies, qu'à écouter les conseils du roi, qu'à enlever les richesses des particuliers. Ces crimes invisibles étonnaient tout le monde. Le roi voyant tant de secrets découverts, ne savait à quoi en attribuer cet inconvénient; mais la prospérité sans bornes et l'inso-

lence de Braminte lui firent soupçonner qu'il avait l'anneau enchanté de son frère. Pour le découvrir, il se servit d'un étranger d'une nation ennemie, à qui il donna une grande somme. Cet homme vint la nuit offrir à Braminte, de la part du roi ennemi, des biens et des honneurs immenses, s'il voulait lui faire savoir par des espions tout ce qu'il pourrait apprendre des secrets de son roi.

Braminte promit tout, alla même dans un lieu où on lui donna une somme très-grande, pour commencer sa récompense. Il se vanta d'avoir un anneau qui le rendait invisible. Le lendemain le roi l'envoya chercher, et le fit d'abord saisir : on lui ôta l'anneau ; et on trouva sur lui plusieurs papiers qui prouvaient ses crimes. Rosimond revint à la cour pour demander la grace de son frère, qui lui fut refusée. On fit mourir Braminte ; et l'anneau lui fut plus funeste qu'il n'avait été utile à son frère.

Le roi, pour consoler Rosimond de la punition de Braminte, lui rendit l'anneau, comme un trésor d'un prix infini. Rosimond affligé n'en jugea pas de même : il retourna chercher la fée dans les bois : tenez, lui dit-il, votre anneau. L'expérience de mon frère m'a fait comprendre, ce que je n'avais pas bien compris d'a-

bord, quand vous me le dites: Gardez cet instrument fatal de la perte de mon frère. Hélas! il serait encore vivant; il n'aurait pas accablé de douleur et de honte la vieillesse de mon père et de ma mère; il serait peut-être sage et heureux s'il n'avait jamais eu de quoi contenter ses désirs. O qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes! Reprenez votre anneau. Malheur à ceux à qui vous le donnerez! L'unique grace que je vous demande, c'est de ne le donner jamais à aucune des personnes pour qui je m'intéresse.

FABLE VI.

Histoire de Florise.

UNE paysanne connaissait dans son voisinage une fée. Elle la pria de venir à une de ses couches, où elle eut une fille. La fée prit d'abord l'enfant entre ses bras, et dit à la mère: Choisissez, elle sera, si vous voulez, belle comme le jour, d'un esprit encore plus charmant que sa beauté, et reine d'un grand royaume, mais malheureuse; ou bien elle sera laide et paysanne comme vous, mais contente dans sa condition. La paysanne choisit d'abord pour cet enfant la beauté

et l'esprit avec une couronne au hasard de quelque malheur. Voilà la petite fille, dont la beauté commence à effacer toutes celles qu'on avait jamais vues. Son esprit était doux, poli, insinuant : elle apprenait tout ce qu'on voulait lui apprendre, et le savait bientôt mieux que ceux qui le lui avaient appris. Elle dansait sur l'herbe les jours de fête avec plus de grace que toutes ses compagnes. Sa voix était plus touchante qu'aucun instrument de musique, et elle faisait elle-même les chansons qu'elle chantait. D'abord elle ne savait point qu'elle était belle ; mais en jouant avec ses compagnes sur le bord d'une claire fontaine, elle se vit, elle remarqua combien elle était différente des autres, elle s'admira. Tout le pays, qui accourait en foule pour la voir, lui fit encore plus connaître ses charmes. Sa mère, qui comptait sur les prédictions de la fée, la regardait déjà comme une reine, et la gâtait par ses complaisances. La jeune fille ne voulait ni filer, ni coudre, ni garder les moutons : elle s'amusait à cueillir des fleurs, à en parer sa tête, à chanter et à danser à l'ombre des bois. Le roi de ce pays-là, était fort puissant ; et il n'avait qu'un fils nommé Rosimond, qu'il voulait marier. Il ne put jamais se résoudre à entendre parler

d'aucune princesse des états voisins, parce qu'une fée lui avait assuré qu'il trouverait une paysanne plus belle et plus parfaite que toutes les princesses du monde. Il prit la résolution de faire assembler toutes les jeunes villageoises de son royaume au-dessous de dix-huit ans, pour choisir celle qui serait la plus digne d'être choisie. On exclut d'abord une quantité innombrable de filles, qui n'avaient qu'une médiocre beauté, et on en sépara trente qui surpassaient infiniment toutes les autres. Florise (c'est le nom de notre jeune fille) n'eut pas de peine à être mise dans ce nombre. On rangea ces trente filles au milieu d'une grande salle, dans une espèce d'amphithéâtre, où le roi et son fils les pouvaient regarder toutes à la fois. Florise parut d'abord au milieu de toutes les autres, ce qu'une belle anémone paraîtrait parmi des soucis, ou ce qu'un oranger fleuri paraîtrait au milieu de buissons sauvages : le roi s'écria qu'elle méritait sa couronne. Rosimond se crut heureux de posséder Florise. On lui ôta ses habits de village ; on lui en donna qui étaient tous brodés d'or. En un instant, elle se vit couverte de perles et de diamants. Un grand nombre de dames étaient occupées à la servir. On ne songeait qu'à

deviner ce qui pouvait lui plaire, pour le lui donner avant qu'elle eût la peine de le demander. Elle était logée dans un magnifique appartement du palais, qui n'avait, au lieu de tapisserie, que de grandes glaces de miroir de toute la hauteur des chambres et des cabinets, afin qu'elle eût le plaisir de voir sa beauté multipliée de tous côtés, et que le prince pût l'admirer en quelque endroit qu'il jettât les yeux. Rosimond avait quitté la chasse, le jeu, tous les exercices du corps, pour être sans cesse auprès d'elle ; et comme le roi son père était mort bientôt après le mariage, c'était la sage Florise, devenue reine, dont les conseils décidaient de toutes les affaires de l'état. La reine mère du nouveau roi, nommée Gronipote, fut jalouse de sa belle-fille. Elle était artificieuse, maligne et cruelle. La vieillesse avait ajouté une affreuse difformité à sa laideur naturelle, et elle ressemblait à une furie. La beauté de Florise la faisait paraître encore plus hideuse, et l'irritait à tout moment : elle ne pouvait souffrir qu'une si belle personne la défigurât : elle craignait aussi son esprit, et elle s'abandonna à toutes les fureurs de l'envie. Vous n'avez point de cœur, disait-elle souvent à son fils, d'avoir voulu épouser cette petite paysanne,

et vous avez la bassesse d'en faire votre idole : elle est fière, comme si elle était née dans la place où elle est. Quand le roi votre père voulut se marier, il me préféra à toute autre, parce que j'étais la fille d'un roi égal à lui. C'est ainsi que vous deviez faire. Renvoyez cette petite bergère dans son village, et songez à quelque jeune princesse dont la naissance vous convienne. Rosimond résistait à la mère ; mais Gronipote enleva un jour un billet que Florise écrivait au roi, et se donna à un jeune homme de la cour, qu'elle obligea d'aller porter ce billet au roi, comme si Florise lui avait témoigné toute l'amitié qu'elle ne devait avoir que pour le roi seul. Rosimond aveuglé par sa jalousie, et par des conseils malins que lui donna sa mère, fit enfermer Florise pour toute sa vie dans une haute tour bâtie sur la pointe d'un rocher qui s'élevait dans la mer. Là, elle pleurait nuit et jour, ne sachant par quelle injustice le roi qui l'avait tant aimée, la traitait si indignement. Il ne lui était permis de voir qu'une vieille femme, à qui Gronipote l'avait confiée, et qui lui insultait à tout moment dans cette prison. Alors Florise se ressouvint de son village, de sa cabane et de tous ses plaisirs champêtres. Un jour, pendant qu'elle était ac-

cablée de douleur, et qu'elle déplorait l'aveuglement de sa mère qui avait mieux aimé qu'elle fût belle et reine malheureuse, que bergère laide et contente dans son état. La vieille qui la traitait si mal vint lui dire que le roi envoyait un bourreau pour lui couper la tête, et qu'elle n'avait plus qu'à se résoudre à la mort. Florise répondit qu'elle était prête à recevoir le coup. En effet, le bourreau envoyé par les ordres du roi, sur les conseils de Gronipote, tenait un grand coutelas pour l'exécution, quand il parut une femme qui dit qu'elle venait dire deux mots en secret à Florise avant sa mort. La vieille la laissa parler à elle, parce que cette personne lui parut une des dames du palais ; mais c'était la fée qui avait prédit les malheurs de Florise à sa naissance, et qui avait pris la figure de cette dame de la reine-mère. Elle parla à Florise en particulier, en faisant retirer tout le monde. Voulez-vous, lui dit-elle renoncer à la beauté qui vous a été si funeste ? Voulez-vous quitter le titre de reine, reprendre vos anciens habits, et retourner dans votre village ? Florise fut ravie d'accepter cette offre. La fée lui appliqua sur le visage un masque enchanté : aussitôt les traits de son visage devinrent grossiers et perdirent toute leur

proportion : elle devint aussi laide qu'elle avait été belle et agréable. En cet état, elle n'était plus reconnaissable, et elle passa sans peine au travers de tous ceux qui étaient venus là pour être témoins de son supplice : elle suivait la fée et repassa avec elle dans son pays. On eut beau chercher Florise, on ne la put trouver en aucun endroit de la tour. On alla en porter la nouvelle au roi et à Gronipote, qui la firent encore chercher inutilement par tout le royaume. La fée l'avait rendue à sa mère, qui ne l'eût pas reconnue dans un si grand changement, si elle n'en eût été avertie. Florise fut contente de vivre laide, pauvre et inconnue dans son village, où elle gardait des moutons. Elle entendait tous les jours raconter ses aventures et déplorer ses malheurs. On en avait fait des chansons qui faisaient pleurer tout le monde : elle prenait plaisir à les chanter souvent avec ses compagnes, et elle en pleurait comme les autres ; mais elle se croyait heureuse en gardant son troupeau, et ne voulut jamais découvrir à personne qui elle était.

FABLE VII.

Histoire du roi Alfaroute et de Clariphile.

IL y avait un roi nommé Alfaroute, qui était craint de tous ses voisins, et aimé de tous ses sujets. Il était sage, bon, juste, vaillant, habile : rien ne lui manquait. Une fée vint le trouver, et lui dit qu'il lui arriverait bientôt de grands malheurs, s'il ne se servait pas de la bague qu'elle lui mit au doigt. Quand il tournait le diamant de la bague en dedans de sa main, il devenait d'abord invisible, et dès qu'il le retournait en dehors, il était visible comme auparavant. Cette bague lui fut très-commode, et lui fit grand plaisir. Quand il se défiait de quelqu'un de ses sujets, il allait dans le cabinet de cet homme, avec son diamant tourné en-dedans : il entendait, et voyait tous les secrets domestiques, sans être aperçu. S'il craignait les desseins de quelque roi voisin de son royaume, il s'en allait jusques dans ses conseils les plus secrets, où il apprenait tout, sans être jamais découvert. Ainsi il prévenait sans peine tout ce qu'on voulait faire contre lui : il détourna plusieurs conjurations formées contre sa personne, et décon-

certa ses ennemis qui voulaient l'accabler. Il ne fut pourtant pas content de sa bague, et il demanda à la fée un moyen de se transporter en un moment d'un pays dans un autre, pour pouvoir faire un usage plus prompt et plus commode de l'anneau qui le rendait invisible. La fée lui répondit en soupirant : Vous en demandez trop. Craignez que ce dernier don ne vous soit nuisible. Il n'écouta rien : et la pressa toujours de le lui accorder. Hé bien, dit elle, il faut donc malgré moi vous donner ce que vous vous repentirez d'avoir ! Alors elle lui frotta les épaules d'une liqueur odoriférante. Aussitôt il sentit deux petites ailes qui naissaient sur son dos. Ces petites ailes ne paraissaient point sous ses habits ; mais quand il avait résolu de voler, il n'avait qu'à les toucher avec la main ; aussitôt elles devenaient si longues, qu'il était en état de surpasser infiniment le vol rapide d'un aigle. Dès qu'il ne voulait plus voler, il n'avait qu'à retoucher ses ailes ; d'abord elles se rapetissaient, en sorte qu'on ne pouvait les appercevoir sous ses habits. Par ce moyen le roi allait par-tout en peu de momens : il savait tout : et on ne pouvait concevoir par où il devinait tant de choses ; car il se renfermait, et paraissait demeurer presque toute la journée

dans son cabinet, sans que personne osât y entrer. Dès qu'il y était il se rendait invisible par sa bague, étendait ses ailes en les touchant, et parcourait des pays immenses. Par-là il s'engagea dans de grandes guerres, où il remporta toutes les victoires qu'il voulut; mais comme il voyait sans cesse les secrets des hommes, il les connut si méchans et si dissimulés, qu'il n'osait plus se fier à personne. Plus il devenait puissant et redoutable, moins il était aimé; et il voyait qu'il n'était aimé d'aucun de ceux mêmes à qui il avait fait de plus grands biens. Pour se consoler, il résolut d'aller dans tous les pays du monde chercher une femme parfaite qu'il pût épouser, dont il pût être aimé, et par laquelle il pût se rendre heureux. Il la chercha long-tems; et comme il voyait tout sans être vu, il connaissait les secrets les plus impénétrables. Il alla dans toutes les cours : il trouva par-tout des femmes dissimulées, qui voulaient être aimées, et qui s'aimaient trop elles-mêmes pour aimer de bonne foi un mari. Il passa dans toutes les maisons particulières. L'une avait l'esprit léger et inconstant; l'autre était artificieuse, l'autre hautaine, l'autre bizarre; presque toutes fausses, vaines et idolâtres de leurs personnes. Il descendit jusqu'aux

plus basses conditions, et il trouva enfin la fille d'un pauvre laboureur, belle comme le jour, mais simple et ingénue dans sa beauté, qu'elle comptait pour rien, et qui était en effet sa moindre qualité; car elle avait un esprit et une vertu qui surpassait toutes les graces de sa personne. Toute la jeunesse de son voisinage s'empressait pour la voir: et chaque jeune homme eût cru assurer le bonheur de sa vie en l'épousant. Le roi Alfaroute ne put la voir sans être passionné. Il la demanda à son père, qui fut transporté de joie de voir que sa fille serait une grande reine. Clariphile (était son nom) passa de la cabane de son père dans un riche palais, où une cour nombreuse la reçut. Elle n'en fut point éblouie; elle conserva sa simplicité, sa modestie, sa vertu, et elle n'oublia point d'où elle était venue, lorsqu'elle fut au comble des honneurs. Le roi redoubla sa tendresse pour elle, et crut enfin qu'il parviendrait à être heureux. Peu s'en fallait qu'il ne le fût déjà, tant il commençait à se fier au bon cœur de la reine. Il se rendait à toute heure invisible pour l'observer, et pour la surprendre, il ne découvrait rien en elle, qu'il ne trouvât digne d'être admiré. Il n'y avait plus qu'un reste de jalousie et de défiance qui le troublait encore un peu

dans son amitié. La fée qui lui avait prédit les suites funestes de son dernier don, l'avertissait souvent, et il en fut importuné. Il donna ordre qu'on ne la laissât plus entrer dans le palais, et dit à la reine qu'il lui défendait de la recevoir. La reine promit avec beaucoup de peine, d'obeir, parce qu'elle aimait fort cette bonne fée. Un jour la fée voulant instruire la reine sur l'avenir, entre chez elle sous la figure d'un officier, et déclara à la reine qui elle était. Aussitôt la reine l'embrassa tendrement. Le roi qui était alors invisible, l'apperçut, et fut transporté de jalousie jusqu'à la fureur. Il tira son épée, et en perça la reine, qui tomba mourante entre ses bras. Dans ce moment, la fée reprit sa véritable figure. Le roi la reconnut, et comprit l'innocence de la reine. Alors il voulut se tuer. La fée arrêta le coup, et tâcha de le consoler. La reine en expirant, lui dit : Quoique je meurs de votre main, je meurs toute à vous. Alfaroute déplora son malheur d'avoir voulu, malgré la fée, un don qui lui était si funeste. Il lui rendit la bague, et la pria de lui ôter ses ailes. Le reste de ses jours se passa dans l'amertume et dans la douleur. Il n'avait point d'autre conso-

lation que d'aller pleurer sur le tombeau de Clariphile.

FABLE VIII.

Histoire d'une vieille reine, et d'une jeune paysanne.

IL était une fois une reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avait plus ni dents ni cheveux : sa tête branlait comme les feuilles que le vent remue : elle ne voyait plus même avec ses lunettes : le bout de son nez et celui de son menton se touchaient. Elle était rapétissée de la moitié et toute en peloton, avec le dos si courbé, qu'on aurait cru qu'elle avait toujours été contrefaite. Une fée, qui avait assisté à sa naissance, l'aborda, et lui dit : Voulez-vous rajeunir ? Volontiers, répondit la reine. Je donnerais tous mes joyaux pour n'avoir que vingt ans. Il faut donc, continua la fée, donner votre vieillesse à quelqu'autre, dont vous prendrez la jeunesse et la santé. A qui donnerons-nous vos ans ? La reine fit chercher par-tout quelqu'un qui voulut être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux qui voulaient vieillir pour être riches, mais quand ils avaient vu la reine tousser, cracher, râler, vivre de

bouillie, être sale, hideuse, puante, souffrante et radoter un peu, ils ne voulaient plus se charger de ses années, ils aimaient mieux mendier, et porter des haillons. Il venait aussi des ambitieux, à qui elle promettait de grands rangs et de grands honneurs. Mais que faire de ces rangs, disaient-ils après l'avoir vue ? nous n'oserions nous montrer, étant si dégoûtans et si horribles. Enfin il se présenta une jeune fille de village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse : elle se nommait Péronnelle. La reine s'en fâcha d'abord ; mais que faire ? à quoi sert-il de se fâcher ? Elle voulait rajeunir. Partageons, dit-elle à Péronnelle, mon royaume : vous en aurez une moitié, et moi l'autre. C'est bien assez pour vous, qui êtes une petite paysanne. Non, répondit la fille, ce n'est pas assez pour moi : je veux tout. Laissez-moi ma condition de paysanne avec mon teint fleuri, je vous laisserai vos cent ans avec vos rides et la mort qui vous talonne. Mais aussi, répondit la reine, que ferais-je si je n'avais plus de royaume ? Vous ririez, vous danseriez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille. En parlant ainsi, elle se mit à rire, à danser et à chanter. La reine, qui était bien loin d'en faire autant, lui dit : Que feriez-vous

en ma place ? Vous n'êtes point accoutumée à la vieillesse. Je ne sais pas dit la paysanne, ce que je ferais ; mais je voudrais bien l'essayer : car j'ai toujours ouï dire qu'il est beau d'être reine. Pendant qu'elles étaient en marché, la fée survint, qui dit à la paysanne : Voulez-vous faire votre apprentissage de vieille reine, pour savoir si ce métier vous accomodera ? Pourquoi non, dit la fille. A l'instant les rides couvrent son front ; ses cheveux blanchissent ; elle devient grondeuse et rechignée ; sa tête branle, et toutes ses dents aussi ; elle a déja cent ans. La fée ouvre une petite boîte, et en tire une foule d'officiers et de courtisans richement vêtus, qui croissent à mesure qu'ils en sortent, et qui rendent mille respects à la nouvelle reine. On lui sert un grand festin ; mais elle est dégoûtée, et ne saurait mâcher ; elle est honteuse et étonnée ; elle ne sait que dire, ni que faire ; elle tousse à créver ; elle crache sur son menton, elle a un nez une roupie gluante qu'elle essuie avec sa manche, elle se regarde au miroir, elle se trouve plus laide qu'une guenuche. Cependant la véritable reine était dans un coin, qui riait, et qui commençait à devenir jolie : ses cheveux revenaient, et ses dents aussi elle reprenait un bon teint, frais et ver-

meil : elle se redressait avec mille petites façons ; mais elle était crasseuse, court vêtue, avec ses habits sales, qui semblaient avoir été traînées dans les cendres. Elle n'était pas accoutumée à cet équipage ; et les gardes la prenant pour quelque servante de cuisine, voulaient la chasser du palais. Alors Péronnelle lui dit : Vous voilà bien embarrassée de n'être plus reine, et moi encore davantage de l'être : tenez, voilà votre couronne, rendez-moi ma cotte grise. L'échange fut aussitôt fait ; et la reine de revieillir, et la paysanne de rajeunir. A peine le changement fut fait, que toutes deux s'en repentirent ; mais il n'était plus temps. La fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La reine pleurait tous les jours dès qu'elle avait mal au bout du doigt : elle disait : Hélas ! si j'étais Péronnelle, à l'heure que je parle, je serais logée dans une chaumière, et je vivrais de châtaignes : mais je danserais sous l'orme avec les bergers au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit, où je ne fais que souffrir, et tant de gens qui ne peuvent me soulager. Ce chagrin augmenta ses maux ; les médécins, qui étaient sans cesse douze autour d'elle, les augmentèrent aussi. Enfin elle mourut au bout de deux mois. Péronnelle faisait

une danse ronde le long d'un clair ruisseau avec ses compagnes, quand elle apprit la mort de la reine : alors elle reconnut qu'elle avait été plus heureuse que sage, d'avoir perdu la royauté. La fée revint la voir, et lui donna à choisir de trois maris, l'un vieux, chagrin, désagréable, jaloux et cruel, mais riche, puissant et très-grand seigneur, qui ne pourrait ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprès de lui : l'autre bien fait, doux, commode, aimable, et d'une grande naissance, mais pauvre et malheureux en tout ; le dernier, paysan comme elle, qui ne serait ni beau ni laid, qui ne l'aimerait ni trop, ni trop peu, qui ne serait ni riche, ni pauvre. Elle ne savait lequel prendre : car naturellement elle aimait fort les beaux habits, les équipages et les grands honneurs ; mais la fée lui dit : Allez, vous êtes une sotte. Voyez-vous ce paysan ? voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le second ; vous seriez trop aimée du premier ; tous deux vous rendraient malheureuse : c'est bien assez que le troisième ne vous batte point. Il vaut mieux danser sur l'herbe, ou sur la fougère, que dans un palais, et être Péronnelle dans le village, qu'une dame malheureuse dans le beau monde. Pourvu que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous serez

heureuse avec votre laboureur toute votre vie.

FABLE IX.

Fable de Lycon.

QUAND la renommée, par le son éclatant de sa trompette, eut annoncé aux divinités rustiques, et aux bergers de Lipithe le départ de Lycon, tous ces bois si sombres retentirent de plaintes amères. Echo les répétait tristement, et tous les vallons d'alentour. On n'entendait plus le doux son de la flûte, ni celui du haut-bois. Les bergers même dans leur douleur brisaient leurs chalumeaux : tout languissait, la tendre verdure des arbres commençait à s'effacer. Le ciel jusqu'alors si serein se chargeait de noires tempêtes. Les cruels aquilons faisaient déjà frémir les bocages comme en hiver. Les divinités même les plus champêtres ne furent pas insensibles à cette perte. Les Dryades sortirent des troncs creux des vieux chênes pour regretter Lycon. Il se fit une assemblée de ces tristes divinités, autour d'un grand arbre qui élevait ses branches vers les cieux, et qui couvrait de son ombre épaisse la terre sa mère depuis plusieurs siècles : autour de ce vieux

trone noueux, et d'une grosseur prodigieuse, les nymphes de ces bois, accoutumées à faire leurs danses et leurs jeux folâtres, vinrent raconter leur malheur. Hélas ! ç'en est fait, disaient elles, nous ne reverrons plus Lycon : il nous quitte; la fortune ennemie nous l'enlève : Il va être l'ornement et les délices d'un autre bocage plus heureux que le nôtre. Non, il n'est plus permis d'espérer d'entendre sa voix, ni de le voir tirant de l'arc, et perçant de ses flèches les rapides oiseaux; Pan lui-même accourut, ayant oublié sa flûte : les Faunes et les Satyres suspendirent leurs danses : les oiseaux même ne chantaient plus. On n'entendait que les cris affreux des hiboux, et des autres oiseaux de mauvais présage. Philomèle et ses compagnes gardaient un morne silence. Alors Flore et Pomone parurent tout-à-coup d'un air riant au milieu du bocage, se tenant par la main, l'une était couronnée de fleurs, et en faisait naître sous ses pas empreints sur le gazon : l'autre portait dans une corne d'abondance tous les fruits que l'Automne répand sur la terre, pour payer l'homme de ses peines. Consolez-vous dirent-elles à cette assemblée de dieux consternés. Lycon part, il est vrai : mais il n'abandonne pas cette montagne consacrée

à Apollon. Bientôt vous le verrez ici cultivant lui-même nos jardins fortunés. Sa main y plantera les verts arbustes, les plantes qui nourrissent l'homme, et les fleurs qui font ses délices. O Aquilons ! gardez-vous de flétrir jamais par vos souffles empestés ces jardins où Lycon prendra des plaisirs innocens ; il préférera la simple nature au faste et aux divertissemens désordonnés, il aimera ces lieux ; il les abandonne à regret. A ces mots la tristesse se change en joie ; on chante les louanges de Lycon : on dit qu'il sera amateur des jardins, comme Apollon a été berger conduisant les troupeaux d'Admète : mille chansons divines remplissent le bocage, et le nom de Lycon passe de l'antique forêt jusqu'aux campagnes les plus reculées. Les bergers le répètent sur leurs chalumaux : les oiseaux même dans leurs doux ramages font entendre je ne sais quoi qui ressemble au nom de Lycon. La terre se pare de fleurs et s'enrichit de fruits. Les jardins qui attendent son retour, lui préparent les graces du printems, et les magnifiques dons de l'automne. Les seuls regards de Lycon qu'il jette encore de loin sur cette agréable montagne, la fertilisent. Là, après avoir arraché les plantes sauvages et stériles, il cueillera l'olive et le

myrte, en attendant que Mars lui fasse cueillir ailleurs des lauriers.

FABLE X.

Fable d'un jeune prince.

LE soleil, ayant laissé le vaste tour du ciel en paix, avait fini sa course, et plongé ses chevaux fougueux dans le sein des ondes de l'Hespérie. Le bord de l'horison était encore rouge comme la pourpre, et enflammé des rayons ardens qu'il y avait répandus sur son passage. La brûlante canicule desséchait la terre; toutes les plantes altérées languissaient; les fleurs ternies penchaient leurs têtes, et leurs tiges malades ne pouvaient plus les soutenir : les zéphyrs même retenaient leurs douces haleines. L'air que les animaux respiraient était semblable à de l'eau tiède; la nuit, qui répand avec ses ombres une douce fraîcheur, ne pouvait tempérer la chaleur dévorante que le jour avait causé; elle ne pouvait verser sur les hommes abattus et défaillans ni la rosée qu'elle fait distiller, quand Vester brille à la queue des autres étoiles, ni cette moisson de pavots qui font sentir les charmes du sommeil à toute la nature fatiguée. Le soleil seul dans le

sein de Téthys jouissait d'un profond repos : mais ensuite, quand il fut obligé de remonter sur son char attelé par les Heures, et dévancé par l'Aurore qui sème son chemin de roses, il apperçut tout l'Olympe couvert de nuages, il vit les restes d'une tempête qui avait effrayé les mortels pendant toute la nuit. Les nuages étaient encore empestés de l'odeur des vapeurs souffrées qui avaient allumé les éclairs, et fait gronder le menaçant tonnerre. Les vents séditieux ayant rompu leurs chaînes, et forcé leurs cachots profonds, mugissaient encore dans les vastes plaines de l'air. Des torrens tombaient des montagnes dans tous les vallons. Celui dont l'œil plein de rayons anime toute la nature, voyait de toutes parts en se levant le reste d'un cruel orage ; mais (ce qui l'émut d'avantage) il vit un jeune nourrisson des muses, qui lui était fort cher, à qui la tempête avait dérobé le sommeil, lorsqu'il commençait déjà à étendre ses sombres ailes sur ses paupières. Il fut sur le point de ramener ses chevaux en arrière, et de retarder le jour, pour rendre le repos à celui qui l'avait perdu. Je veux, dit-il, qu'il dorme. Le sommeil rafraîchira son sang, appaisera sa bile, lui donnera la santé et la force dont il aura besoin pour imiter les

travaux d'Hercule, lui inspirera je ne sais quelle douceur tendre, qui pourrait seule lui manquer. Pourvu qu'il dorme, qu'il rie, qu'il adoucisse son tempéramment, qu'il aime les jeux de la société, qu'il prenne plaisir à aimer les hommes et à se faire aimer d'eux, toutes les graces de l'esprit et du corps viendront en foule pour l'orner.

FABLE XI.

Le jeune Bacchus et le Faune.

UN jour, le jeune Bacchus, que Silène instruisait, cherchait les Muses dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil n'en pouvait, avec ses rayons, percer la sombre verdure. L'enfant de Sémelé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin au pied d'un vieux chêne, du tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles, et le tems n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux. Auprès de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune faune, qui prêtait l'oreille aux vers que chantait l'enfant, et qui marquait à Silène par un ris moqueur toutes les fautes que faisait son

disciple. Aussitôt les Naïades et les autres Nymphes du bois souriaient aussi. Le critique était jeune, gracieux et folâtre : sa tête était couronnée de lierre et de pampre. Ses temples étaient ornés de grappes de raisin. De son épaule gauche pendait sur son côté droit en écharpe un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le Faune était enveloppé au-dessous de la ceinture par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune Lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit, d'un ton fier et impatient : Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? Le Faune répondit, sans s'émouvoir : Hé, comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ?

FABLE XII.

Le Rossignol et la Fauvette.

Sur les bords toujours verts du fleuve Alphée, il y un bocage sacré ou trois

Naïades répandent à grands bruits leurs eaux claires, et arrosent les fleurs naissantes. Les graces y vont souvent se baigner : les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents qui les respectent : ils sont seulement caressés par le souffle des doux zéphirs. Les nymphes et les faunes y font la nuit des danses au son de la flûte de Pan. Le soleil ne saurait percer de ses rayons l'ombre épaisse que forment les rameaux entrelacés de ce bocage. Le silence, l'obscurité, et la délicieuse fraîcheur y règnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage on entend Philomèle qui chante d'une voix plaintive et mélodieuse ses anciens malheurs, dont elle n'est pas encore consolée. Une jeune fauvette, au contraire, y chante ses plaisirs, et elle annonce le printems à tous les bergers d'alentour. Philomèle même est jalouse des chansons tendres de sa compagne. Un jour elles apperçurent un jeune berger, qu'elles n'avaient point encore vu dans ces bois; il leur parut gracieux, noble, aimant les muses et l'harmonie. Elles crurent que c'était Apollon, tel qu'il fut autrefois chez le roi Admète, ou du moins quelque jeune héros du sang de ce Dieu. Les doux oiseaux inspirés par les muses commencèrent aussitôt à chanter ainsi :

Quel est donc ce berger, ou ce dieu inconnu qui vient orner notre bocage ? Il est sensible à nos chansons : il aime la poésie : elle adoucira son cœur, et le rendra aussi aimable qu'il est fier.

Alors Philomèle continua seule :

Que ce jeune héros croisse en vertu, comme une fleur que le printems fait éclore : qu'il aime les doux jeux de l'esprit : que les graces soient sur ses lèvres : que la sagesse de Minerve règne dans son cœur.

La Fauvette lui répondit :

Qu'il égale Orphée par les charmes de sa voix, et Hercule par ses hauts faits. Qu'il porte dans son cœur l'audace d'Achille, sans en avoir la férocité : qu'il soit bon, qu'il soit sage, bienfaisant ; tendre pour les hommes, et aimé d'eux : que les muses fassent naître en lui toutes les vertus.

Puis les deux Oiseaux inspirés reprirent ensemble :

Il aime nos douces chansons : elles entrent dans son cœur, comme la rosée tombe sur nos gazons brûlés par le soleil. Que les dieux le modèrent, et le rendent toujours fortuné : qu'il tienne en sa main la corne d'abondance : que la sagesse se répande de son cœur sur tous les mortels, et que les fleurs naissent sous ses pas.

Pendant qu'elles chantaient, les Zéphyrs retinrent leurs haleines ; toutes les fleurs du bocage s'épanouirent ; les ruisseaux formés par les trois Fontaines, suspendirent leurs cours. Les Satyres et les Faunes, pour mieux écouter, dressèrent leurs oreilles aiguës. Echo redisait ces belles paroles à tous les rochers d'alentour ; et toutes les Dryades sortirent du sein des arbres verts, pour admirer celui que Philomèle et sa compagne venaient de chanter.

FABLE XIII.

Fable du Dragon et des Renards.

UN Dragon gardait un trésor dans une profonde caverne : il veillait jour et nuit pour le conserver. Deux Renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidens. Les gens les plus complaisans et les plus empressés ne sont pas les plus surs. Ils le traitaient de grand personnage, admiraient toutes ses fantaisies, étaient toujours de son avis, et se moquaient entre eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour entre eux. Ils l'étranglèrent et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entre eux : c'était une

affaire bien difficile ; car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser : A quoi, disait-il, nous servira tout cet argent ? Un peu de chasse nous vaudrait mieux : on ne mange point du métal ; les pistoles sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant de fausses richesses. Ne soyons pas aussi intéressés qu'eux. L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions, et assura qu'il voulait vivre en philosophe comme Bias, portant tout son bien sur lui. Chacun fit semblant de quitter le trésor : mais ils se dressèrent des embûches, et s'entre-déchirèrent. L'un d'eux, en mourant, dit à l'autre, qui était aussi blessé que lui : Que voulais-tu faire de cet argent ? La même chose que tu voulais en faire, répondit l'autre. Un homme passant, apprit leur aventure, et les trouva bien fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des Renards. Vous ne sauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins notre race jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnaie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité, fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens, pour chercher les biens imaginaires.

FABLE XIV.

Les deux Renards.

DEUX renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler. Ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets ; après ce carnage ils appaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent voulait tout dévorer ; l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disait : Mon enfant, l'expérience ma rendu sage. J'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour : nous avons fait fortune : c'est un trésor que nous avons trouvé ; il faut le ménager. Le jeune répondit : Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours : car pour ce qui est de revenir ici, chansons ; il n'y fera pas bon demain : le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait. Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits, et de vivre d'économie, va le lendemain retourner à sa

proie, et est assommé par le maître. Ainsi chaque âge a ses défauts. Les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs. Les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

FABLE XV.

Le Loup et le jeune Mouton.

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc : les chiens dormaient ; et le berger à l'ombre d'un grand ormeau jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint par les fentes de l'enceinte reconnaître l'etat du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entra en conversation avec lui. Que venez-vous chercher ici, dit-il au glouton ? L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour appaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage ? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. Il est donc vrai, répartit le jeune mouton, que vous ne mangez point la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit.

Si cela est, vivons comme frères, et paissons ensemble. Aussitôt le Mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre Philosophe le mit en pièces et l'avala. Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez par leurs actions et non par leurs discours.

FABLE XVI.

Le Chat et les Lapins.

UN Chat, qui faisait le modeste, était entré dans une garenne peuplée de lapins. Aussitôt toute la république alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu était au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation lapine, qui avaient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui demander ce qu'il prétendait. Il protesta d'une voix douce, qu'il voulait seulement étudier les mœurs de la nation : qu'en qualité de philosophe, il allait dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés simples et crédules retournèrent dire à leurs frères que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste et par sa majestueuse fourure, était un philosophe

sobre, désintéressé, pacifique, qui voulait seulement rechercher la sagesse de pays en pays; qu'il venait de beaucoup d'autres lieux, où il avait vu de grandes merveilles; qu'il y aurait bien du plaisir à l'entendre, et qu'il n'avait garde de croquer les lapins, puisqu'il croyait en bon Bramin la métempsycose, et ne mangeait d'aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux lapin rusé, qui était le docteur de la troupe, représenta combien ce grave philosophe lui était suspect : mais malgré lui on va saluer le Bramin, qui étrangla du premier salut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnèrent leurs trous, bien effrayés et bien honteux de leur faute. Alors Don Mitis revient à l'entrée du terrier, protestant d'un ton plein de cordialité, qu'il n'avait fait ce meurtre que malgré lui, pour son pressant besoin : que désormais il vivrait d'autres animaux, et ferait avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les Lapins entrèrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de ses griffes. La négociation dure, on l'amuse. Cependant un Lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, et va avertir un berger voisin, qui aimait à prendre dans un

lac de ces lapins nourris de génièvre. Le berger, irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier, avec un arc et des flèches : il apperçoit le chat qui n'était attentif qu'à sa proie : il le perce d'une de ses flèches, et le chat expirant dit ces dernières paroles : Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne ; on est haï, craint ; et on est enfin attrapé par ses propres finesses.

FABLE XVII.

Les deux Souris.

UNE souris ennuyée de vivre dans les périls et dans les alarmes, à cause de Mitis et de Rodilardus, qui faisaient grand carnage de la nation Souriquoise, appella sa commère, qui était dans un trou de son voisinage. Il m'est venu, lui dit-elle, une bonne pensée. J'ai lu dans certains livres que je rongeais ces jours passés, qu'il y a un beau pays, nommé les Indes, où notre peuple est mieux traité et plus en sûreté qu'ici. En ce pays-là les sages croient que l'ame d'une souris a été autrefois l'ame d'un grand capitaine, d'un roi, d'un merveilleux Fakir, et qu'elle pourra, après la mort de la souris, entrer

dans le corps de quelque belle dame, ou de quelque grand Pendiar. Si je m'en souviens bien, cela s'appelle Métempsycose. Dans cette opinion, ils traitent tous les animaux avec une charité fraternelle : on voit des hôpitaux de souris, qu'on met en pension, et qu'on nourrit comme personnes importantes. Allons, ma sœur, partons pour un si beau pays, où la police est si bonne, et où l'on fait justice à notre mérite. La commère lui répondit : Mais, ma sœur, n'y a-t-il pas des chats qui entrent dans ces hôpitaux ? Si cela était, ils feraient en peu de tems bien des métempsycoses : un coup de dent ou de griffe ferait un roi, ou un fakir ; merveille dont nous nous passerions très-bien. Ne craignez point cela, dit la première : l'ordre est parfait dans ce pays-là : les chats ont leurs maisons, comme nous les nôtres, et ils ont aussi leurs hôpitaux d'invalides qui sont à part. Sur cette conversation, nos deux souris partent ensemble : elles s'embarquent dans un vaisseau qui allait faire un voyage de long cours, en se coulant le long des cordages le soir de la veille de l'embarquement. On part : elles sont ravies de se voir sur la mer : loin des terres maudites, où les chats exerçaient leur tyrannie. La navigation fut heureuse : elles arrivèrent à Surate,

non pour amasser des richesses, comme les marchands, mais pour se faire bien traiter par les Indois. A peine furent-elles entrées dans une maison destinée aux Souris, qu'elles y prétendaient les premières places. L'une prétendait se souvenir d'avoir été autrefois un fameux Bramin sur la côte de Malabar; l'autre protestait qu'elle avait été une belle dame du même pays avec de longues oreilles. Elles firent tant les insolentes, que les Souris Indiennes ne purent les souffrir. Voilà une guerre civile. On donna sans quartier sur ces deux Franguis, qui voulaient faire la loi aux autres. Au lieu d'être mangées par les Chats, elles furent étranglées par leurs propres sœurs. On a beau aller loin pour éviter le péril; si on est modeste et sensé, on va chercher le malheur bien loin: autant vaudrait-il le trouver chez soi.

FABLE XVIII.

L'assemblée des animaux, pour choisir un roi.

Le Lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre, pour consoler la lionne sa veuve, qui faisait retentir de ses cris les montagnes et les fo-

rêts. Après lui avoir fait leurs complimens, ils commencèrent l'élection d'un Roi : la Couronne du défunt était au milieu de l'assemblée. Le Lionceau était trop jeune et trop faible pour obtenir la Royauté sur tant de fiers animaux. Laissez-moi croître, disait-il, je saurai bien régner et me faire craindre à mon tour. En attendant je veux étudier l'Histoire des belles actions de mon père, pour égaler un jour sa gloire. Pour moi, dit le Léopard, je prétends être couronné ; car je ressemble plus au Lion, que tous les autres prétendans ; et moi, dit l'Ours, je soutiens qu'on m'avait fait une injustice, quand on me préféra le Lion ; je suis fort, courageux, carnacier tout autant que lui ; et j'ai un avantage singulier qui est de grimper sur des arbres. Je vous laisse à juger, Messieurs, dit l'Eléphant, si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort et le plus grave de tous les animaux. Je suis le plus noble et le plus beau, dit le cheval. Et moi le plus fin, dit le Renard ; et moi le plus léger à la course, dit le Cerf. Où trouverez-vous, dit le Singe, un Roi plus agréable et plus ingénieux que moi ? Je divertirai chaque jour mes Sujets. Je ressemble même à l'homme, qui est véritable Roi de toute la nature.

Le Perroquet alors harangua ainsi : Puisque tu te vantes de ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressembles que par ton laid visage, et par quelques grimaces ridicules. Pour moi, je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison, et le plus bel ornement de l'homme. Tais-toi, maudit causeur, lui répondit le Singe : tu parles, mais non pas comme l'homme ; tu dis toujours la même chose, sans entendre ce que tu dis. L'assemblée se moqua de ces deux mauvais copistes de l'homme, et l'on donna la couronne à l'Eléphant, parce qu'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres qui veulent toujours paraître ce qu'elles ne sont pas.

FABLE XIX.

Le Singe.

Un vieux Singe malin étant mort, son ombre descendit dans la sombre demeure de Pluton, où elle demanda à retourner parmi les vivans. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice. Mais elle fit tant de tours plaisans et badins, que l'inflexible

Roi des enfers ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition ; elle demanda à entrer dans le corps d'un Perroquet ; au moins, disait-elle, je conserverai par-là quelque ressemblance avec les hommes que j'ai long-tems imités. Etant Singe, je faisais des gestes comme eux ; et étant Perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. A peine l'ame du Singe fut introduite dans ce nouveau métier, qu'une vieille femme causeuse l'accepta. Il fit ses délices ; elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère, et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignait à son nouveau talent d'étourdir tout le monde, je ne sais quoi de son ancienne profession. Il remuait sa tête ridiculement. Il faisait craquer son bec ; il agitait ses ailes de cent façons, et faisait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle était bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son Perroquet à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce Perroquet gâté, devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il

en mourut. Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson, pour le rendre muet. Mais il fit encore une farce devant le Roi des Ombres ; et les Princes ne résistent guères aux demandes des mauvais plaisans qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci, qu'il irait dans le corps d'un homme. Mais comme le Dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait toutes les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire rien, ou les sottises les plus grossières. Mercure, qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : Ho, ho ! je te reconnais, tu n'es qu'un composé du Singe et du Perroquet, que j'ai vu autrefois. Qui t'ôterait tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisserait rien de toi. D'un joli Singe et d'un bon Perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. Oh ! combien d'hommes dans le monde, avec des gestes façonnés, un petit caquet et un air capable, n'ont ni sens ni conduite.

FABLE XX.

Les deux Lionceaux.

Deux Lionceaux avaient été nourris ensemble dans la même forêt ; ils étaient de même âge, de même taille, de même force. L'un fut pris dans de grands filets à une chasse du grand Mogol ; l'autre demeura dans des montagnes escarpées. Celui qu'on avait pris fut mené à la Cour, où il vivait dans les délices. On lui donnait chaque jour une gaselle à manger ; il n'avait qu'à dormir dans une loge, où on avait soin de le faire coucher mollement. Un Eunuque blanc avait soin de peigner deux fois le jour sa longue crinière dorée. Comme il était apprivoisé, le Roi même le caressait souvent. Il était gras, poli, de bonne mine et magnifique ; car il portait un collier d'or, et on lui mettait aux oreilles des pendans garnis de perles et de diamans. Il méprisait tous les autres Lions qui étaient dans les loges voisines moins belles que la sienne, et qui n'étaient pas en faveur comme lui. Ces prospérités lui enflèrent le cœur ; il crut être un grand personnage, puisqu'on le traitait si honorablement. La Cour où il brillait lui donna le goût de

l'ambition : il s'imaginait qu'il aurait été un Héros, s'il eût habité les forêts. Un jour, comme on ne l'attachait plus à sa chaîne, il s'enfuit du Palais, et retourna dans le pays où il avait été nourri. Alors le Roi de toute la nation Lionne venait de mourir, et on avait assemblé les États pour lui choisir un successeur. Parmi beaucoup de Prétendans, il y en avait un qui effaçait tous les autres par sa fierté et par son audace : c'était cet autre Lioncean, qui n'avait point quitté les déserts. Pendant que son compagnon avait fait fortune à la Cour, le solitaire avait souvent aiguisé son courage par une cruelle faim; il était accoutumé à ne se nourrir qu'au travers des plus grands périls, et par des carnages. Il déchirait et troupeaux et bergers; il était maigre, hérissé, hideux; le feu et le sang sortaient de ses yeux. Il était léger, nerveux, accoutumé à grimper et à s'élancer, intrépide contre les épieux et les dards. Les deux anciens compagnons demandèrent le combat pour décider qui régnerait; mais une vieille Lionne, sage et expérimentée, dont toute la République respectait les conseils, fut d'avis de mettre d'abord sur le trône celui qui avait étudié la politique à la Cour. Bien des gens murmuraient, disant qu'elle voulait qu'on préférât un personnage

vain et voluptueux, à un guerrier qui avait appris dans la fatigue et dans les périls à soutenir les grandes affaires. Cependant l'autorité de la vieille Lionne prévalut ; on mit sur le trône le Lion de la Cour. D'abord il s'amollit dans les plaisirs ; il n'aima que le faste ; il usait de souplesse et de ruse pour cacher sa cruauté et sa tyrannie. Bientôt il fut haï, méprisé, détesté. Alors la vieille Lionne dit : Il est tems de le détrôner. Je savais bien qu'il était indigne d'être Roi ; mais je voulais que vous en eussiez un gâté pas la mollesse et la politique, pour vous mieux faire sentir ensuite le prix d'un autre, qui a mérité la Royauté par sa patience et par sa valeur. C'est maintenant qu'il faut les faire combattre l'un contre l'autre. Aussitôt on les mit dans un champ clos, où les deux Champions servirent de spectacle à l'assemblée : mais le spectacle ne fut pas long. Le Lion amolli tremblait, et n'osait se présenter à l'autre : il fuit honteusement et se cache ; l'autre le poursuit et lui insulte. Tous s'écrièrent : il faut l'égorger et le mettre en pièces. Non, non, répondit-il, quand on a un ennemi si lâche, il y aurait de la lâcheté à le craindre. Je veux qu'il vive : il ne mérite pas de mourir. Je saurai bien régner,

sans m'embarrasser de le tenir soumis. En effet, le vigoureux Lion régna avec sagesse et autorité. L'autre fut très-content de lui faire bassement sa cour, d'obtenir de lui quelques morceaux de chair, et de passer sa vie dans une oisiveté honteuse.

FABLE XXI.

Les Abeilles.

Un jeune Prince, au retour des Zéphyrs, lorsque toute la nature se ranime, se promenait dans un jardin délicieux. Il entendait un grand bruit, et apperçut une ruche d'Abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui était nouveau pour lui; il vit avec étonnement l'ordre, le soin et le travail de cette petite République. Les cellules commençaient à se former et à prendre une forme régulière. Une partie des Abeilles les remplissaient de leur doux nectar; les autres apportaient des fleurs qu'elles avaient choisies entre toutes les richesses du printems. L'oisiveté et la paresse étaient bannies de ce petit Etat : tout y était en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables d'entre les Abeilles conduisaient les autres, qui obéissaient sans murmure et sans jalousie contre celles

qui étaient au-dessus d'elles. Pendant que le jeune Prince admirait cet objet, qu'il ne connaissait pas encore, une Abeille, que toutes les autres reconnaissaient pour leur Reine, s'approcha de lui, et lui dit : La vue de notre ouvrage et de notre conduite vous réjouit ; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point parmi nous le désordre ni la licence : on n'est considérable parmi nous que par son travail et par les talens qui peuvent être utiles à notre République. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous ; mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous.

FABLE XXII.

L'Abeille et la Mouche.

Un jour une Abeille aperçut une Mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici, lui dit-elle d'un ton furieux ? Vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les Reines de l'air. Tu as raison, répondit froidement la Mouche ;

on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous, dit l'Abeille, nous seules avons des lois et une République bien policée : nous ne cueillons que des fleurs odoriférantes ; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine Mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la Mouche : la pauvreté n'est pas un vice ; mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux ; mais votre cœur est toujours amer ; vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort ; et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.

FABLE XXIII.

Les Abeilles et les Vers à soie.

Un jour les Abeilles montèrent jusques dans l'Olympe aux pieds du trône de Jupiter, pour le prier d'avoir égard au soin qu'elles avaient pris de son enfance, quand elles le nourrirent de leur

miel sur le mont Ida. Jupiter voulut leur accorder les premiers honneurs entre tous les petits animaux. Minerve, qui préside aux arts, lui représenta qu'il y avait une autre espèce qui disputait aux Abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulut en savoir le nom. Ce sont les Vers à soie, répondit-elle. Aussitôt le Père des Dieux ordonna à Mercure de faire venir sur les ailes des doux zéphyrs des Députés de ce petit peuple, afin qu'on pût entendre les raisons des deux partis. L'Abeille, Ambassadrice de sa nation, représenta la douceur du miel, qui est le nectar des hommes, son utilité, l'artifice avec lequel il est composé; puis elle vanta la sagesse des lois qui policent la République volante des Abeilles. Nulle autre espèce d'animaux, disait l'Orateur, n'a cette gloire; et c'est une récompense d'avoir nourri dans un antre le Père des Dieux. De plus, nous avons en partage la valeur guerrière, quand notre Roi anime nos troupes dans les combats. Comment est-ce que ces Vers, insectes vils et méprisables, oseraient nous disputer le premier rang? Ils ne savent que ramper, pendant que nous prenons un noble essor, et que de nos ailes dorées nous montons jusques vers les astres. Le harangueur des Vers à soie répondit:

Nous ne sommes que de petits Vers, et nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre, ni ces sages lois ; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature, et se consume dans un travail utile. Sans lois, nous vivons en paix, et on ne voit jamais de guerres civiles chez nous, pendant que les Abeilles s'entretuent à chaque changement de Roi. Nous avons la vertu de Protée pour changer de forme. Tantôt nous sommes de petits Vers, composés de petits anneaux entrelacés avec la variété des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un parterre. Ensuite nous filons de quoi vêtir les hommes les plus magnifiques, jusques sur le trône, et de quoi orner les temples des Dieux. Cette parure si belle et si durable vaut bien du miel, qui se corrompt bientôt. Enfin nous nous transformons en fève, mais en fève qui sent, qui se meut, et qui montre toujours de la vie. Après ces prodiges, nous devenons tout-à-coup des papillons avec l'éclat des plus riches couleurs. C'est alors que nous ne cédons plus aux Abeilles pour nous élever d'un vol hardi jusques vers l'Olympe. Jugez maintenant, ô Père des Dieux ? Jupiter, embarrassé pour la décision, déclara enfin que les Abeilles tiendraient le pre-

mier rang, à cause des droits qu'elles avaient acquis depuis les anciens tems. Quel moyen dit-il, de les dégrader ? Je leur ai trop d'obligation ; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux Vers à soie.

FABLE XXIV.

Du Hibou.

Un jeune Hibou qui s'était vu dans une fontaine, et qui se trouvait plus beau, je ne dirai pas que le jour, car il le trouvait fort désagréable, mais que la nuit, qui avait de grands charmes pour lui, disait en lui même : J'ai sacrifié aux Graces : Vénus a mis sur moi sa ceinture dans ma naissance ; les tendres amours accompagnés des jeux et des ris voltigent autour de moi pour me caresser. Il est tems que le blond Hyménée me donne des enfans gracieux comme moi : ils seront l'ornement des bocages, et les délices de la nuit. Quel dommage que la race des plus parfaits oiseaux se perdît ! Heureuse l'épouse qui passera sa vie à me voir ! Dans cette pensée il envoie la Corneille demander de sa part une petite Aiglonne fille de l'Aigle Roi des airs. La Corneille avait peine à se charger de cette ambas-

Ce qu'il aimait le plus en elle, c'était cette vertu simple et sévère qui écartait les amans, et qui fait le vrai charme de la beauté. Mais la passion ingénieuse fait trouver l'art de représenter ce qu'on n'oserait dire ouvertement. Il finit donc toutes ses chansons les plus agréables, pour en commencer une qui pût toucher le cœur de cette Bergère. Il savait qu'elle aimait la vertu des Héros qui ont acquis de la gloire dans les combats. Il chanta, sous un nom supposé, ses propres aventures : car en ce tems les Héros même étaient Bergers, et ne méprisaient point la houlette. Il chanta donc ainsi : Quand Polynice alla assiéger la ville de Thèbes, pour renverser du trône son frère Ethéoclès, tous les Rois de la Grèce parurent sous les armes, et poussaient leurs charriots contre les assiégés. Adraste, beau-père de Polynice, abattait les troupes de Soldats et les Capitaines, comme un moissonneur de sa faulx tranchante, coupe les moissons. D'un autre côté le Devin Amphiaraüs, qui avait prévu son malheur, s'avançait dans la mêlée, et fut tout-à-coup englouti par la terre, qui ouvrit ses abîmes pour le précipiter dans les sombres rives du Stix. En tombant, il pleurait son infortune d'avoir eu une femme infidèle. Assez près de là

sensible à la gloire qu'il avait acquise, aux graces qui brillaient en lui, et aux maux qu'il souffrait pour elle. Elle lui donna sa main et sa foi. Un heureux hymen les joignit : bientôt leur bonheur fut envié des Bergers d'alentour et des Divinités champêtres. Ils égalèrent, par leur union, par leur vie innocente, par leurs plaisirs rustiques, jusques dans une extrême vieillesse, la douce destinée de Philémon et de Baucis.

FABLE XXVI.

Chromis et Mnasyle.

CHR. Ce bocage a une fraîcheur délicieuse : les arbres en sont grands, le feuillage épais, les allées sombres : on n'y entend d'autre bruit que celui des Rossignols, qui chantent leurs amours.

MNAS. Il y a ici des beautés encore plus touchantes.

CHR. Quoi donc ! Veux-tu parler de ces statues ? Je ne les trouve guères jolies. En voilà une qui a l'air bien grossier.

MNAS. Elle représente un Faune ; mais n'en parlons pas ; car tu connais un de nos Bergers qui en a déjà dit tout ce que l'on en peut dire.

CHR. Quoi donc ! est-ce cet autre qui est penché au-dessus de la fontaine ?

MNAS. Non, je n'en parle point : le Berger Lycidas l'a chanté sur sa flûte ; et je n'ai garde d'entreprendre de le louer après lui.

CHR. Quoi donc ! cette statue qui représente une jeune femme ?

MNAS. Oui. Elle n'a point cet air rustique des deux autres : aussi est-ce une plus grande Divinité. C'est Pomone, ou au moins une Nymphe. Elle tient d'une main une corne d'abondance pleine de tous les doux fruits de l'automne : de l'autre elle porte un vase d'où tombent en confusion des pièces de monnoie. Ainsi elle tient en même tems les fruits de la terre qui sont les richesses de la simple nature, et les trésors auxquels l'art des hommes donne un si haut prix.

CHR. Elle a la tête un peu penchée, pourquoi cela ?

MNAS. Il est vrai. C'est que toutes figures faites pour être posées en des lieux élevés, et pour être vues d'en bas, sont mieux au point de vue quand elles sont un peu penchées vers les spectateurs.

CHR. Mais quelle est donc cette coiffure ? Elle est inconnue à nos Bergères.

MNAS. Elle est pourtant très-négligée, et elle n'en est pas moins gracieuse. Ce

sont des cheveux bien partagés sur le front qui pendent un peu sur les côtés, avec une frisure naturelle, et qui se nouent par derrière.

CHR. Et cet habit, pourquoi tant de plis ?

MNAS. C'est un habit qui a le même air de négligence : il est attaché par une ceinture, afin que la Nymphe puisse aller plus commodément dans ces bois : ces plis flottans font une draperie plus agréable que des habits étroits et façonnés. La main de l'ouvrier semble avoir amolli le marbre pour faire des plis si délicats ; vous voyez même le nud sous cette draperie. Ainsi vous trouvez tout ensemble la tendresse de la chair, avec la variété des plis de la draperie.

CHR. Ho, ho ! te voilà bien savant ! Mais, puisque tu sais tout, dis-moi : Cette corne d'abondance, est-ce celle du fleuve Acheloüs arrachée par Hercule, ou bien celle de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter sur le mont Ida ?

MNAS. Cette question est encore à décider : cependant je cours à mon troupeau. Bonjour.

LE FANTASQUE.

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Melanthe ? Rien au-dehors, tout au-dedans. Ses affaires vont à souhait. Tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc ? C'est que sa rate fume. Il se coucha hier, les délices du genre humain. Ce matin on est honteux pour lui : il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu : toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié : il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment. Par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses : il faut les rompre. Il cherche à contredire, à plaindre, à piquer les autres. Il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air comme un taureau furieux qui de ses cornes aiguisées va se battre contre les vents. Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre

lui-même. Il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contr'elle. On se tait : ce silence affecté le choque. On parle tout bas : il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut : il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste : cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit : il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire ? Être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout-à-coup. Il est comme on dépeint les possédés : sa raison est comme à l'envers : c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit : car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de

conjurer la tempête ? Il n'y en a aucun ; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais tems. Gardez-vous bien de dire : demain nous irons nous divertir dans un tel jardin. L'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain : celui qui vous promet maintenant disparaîtra tantôt ; vous ne saurez plus le prendre, pour le faire souvenir de sa parole. En sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instans de suite de la même manière. Etudiez-le bien ; puis dites-en tout ce qu'il vous plaira : il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas : il menace : il tremble : il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. Dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée il est plaisant et éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change. Il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne

l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues : mais ce rien qu'est-il devenu ? Il est perdu dans la mêlée, il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché : il sait seulement qu'il se fâche, et qu'il veut se fâcher : encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère, comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paraît aimer davantage ? Non, sa bisarrerie ne connaît personne : elle se rend sans choix à tout ce qu'elle trouve : le premier venu lui est bon pour se décharger : tout lui est égal, pourvu qu'il se fâche : il dirait des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé : on le persécute, on le trahit ; il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment ; voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde, il aime, on l'aime aussi, il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir ; il avoue son tort, il rit de ses bisarreries, il se contrefait ; et vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement,

tant il se contrefait bien. Après cette Comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas ! vous vous trompez ; il le fera encore ce soir pour s'en moquer demain, sans se corriger.

LA MÉDAILLE.

Je crois, Monsieur, que je ne dois point perdre de tems pour vous informer d'une chose très-curieuse, et sur laquelle vous ne manquerez pas de faire bien des réflexions. Nous avons en ce pays un Savant nommé M. Wanden, qui a de grandes correspondances avec les Antiquitaires d'Italie : il prétend avoir reçu par eux une Médaille antique que je n'ai pu voir jusqu'ici, mais dont il a fait frapper des copies qui sont très-bien faites, et qui se répandront bientôt, selon les apparences, dans tous les pays où il y a des curieux. J'espère que dans peu de jours je vous en enverrai une. En attendant, je vais vous en faire la plus exacte description que je pourrai. D'un côté cette Médaille, qui est fort grande, représente un enfant d'une figure très-belle et très-noble : on voit Pallas qui le couvre de son Egide : en même tems les

trois Graces sèment son chemin de fleurs : Apollon, suivi des Muses, lui offre sa lyre : Vénus paraît en l'air dans son char attelé de colombes, qui laisse tomber sur lui sa ceinture : la Victoire lui montre d'une main un char de triomphe, et de l'autre lui présente une Couronne : les paroles sont prises d'Horace : *Non sine diis animosus infans.* Le revers est bien différent. Il est bien manifeste que c'est le même enfant : car on reconnaît d'abord le même air de tête : mais il n'a autour de lui que des masques grotesques et hideux : des reptiles venimeux, comme des vipères et des serpens, des insectes, des hibous ; enfin des harpies sales qui répandent de tous côtés de l'ordure, et qui déchirent tout avec leurs ongles crochus. Il y a une troupe de satyres impudens et moqueurs qui font les postures les plus bizarres, qui rient, et qui montrent du doigt la queue d'un poisson monstrueux, par où finit le corps de ce bel enfant. Au bas on lit ces paroles, qui, comme vous savez, sont aussi d'Horace : *Turpiter atrum desinit in piscem.* Les Savans se donnent beaucoup de peine pour découvrir en quelle occasion cette Médaille a pu être frappée dans l'antiquité. Quelques-uns soutiennent qu'elle représente Caligula, qui étant fils de Germa-

nicus, avait donné dans son enfance de hautes espérances pour le bonheur de l'Empire, mais qui, dans la suite, devint un monstre. D'autres veulent que tout ceci ait été fait pour Néron, dont les commencemens furent si heureux, et la fin horrible. Les uns et les autres conviennent qu'il s'agit d'un jeune Prince éblouissant, qui promettait beaucoup, et dont toutes les espérances ont été trompeuses. Mais il y en a d'autres plus défians, qui ne croient point que cette Médaille soit antique. Le mystère que fait M. Wanden, pour cacher l'original, donne de grands soupçons. On s'imagine voir quelque chose de notre tems, figuré dans cette Médaille. Peut-être signifie-t-elle de grandes espérances qui se tourneront en de grands malheurs. Il semble qu'on affecte de faire entrevoir malignement quelque jeune Prince dont on tâche de rabaisser toutes les bonnes qualités, par des défauts qu'on lui impute. D'ailleurs, M. Wanden n'est pas seulement curieux, il est encore politique, fort attaché au Prince d'Orange; et on soupçonne que c'est d'intelligence avec lui qu'il veut répandre cette Médaille dans toutes les Cours de l'Europe. Vous jugerez mieux que moi, Monsieur, ce qu'il en faut croire. Il me suffit de vous avoir fait part de cette nouvelle, qui fait

raisonner ici avec beaucoup de chaleur tous nos gens de lettres, et de vous assurer que je suis toujours votre très-humble et très-obéissant serviteur,

BAYLE.

D'Amsterdam, le 4 Mai 1691.

TABLE
DES DIALOGUES.

DIALOGUES DES ANCIENS.

I. DIAL. *Mercure et Caron.* page 3
II. DIAL. *Hercule et Thésée.* 6
III. DIAL. *Achille et Chiron.* 11
IV. DIAL. *Achille et Homère.* 14
V. DIAL. *Achille et Ulisse.* 19
VI. DIAL. *Ulysse et Grillus.* 22
VII. DIAL. *Romulus et Rémus.* 30
VIII. DIAL. *Romulus et Tatius.* 32
IX. DIAL. *Romulus et Numa Pompilius.* 35
X. DIAL. *Xercès et Léonidas.* 40
XI. DIAL. *Solon et Pisistrate.* 45
XII. DIAL. *Solon et Justinien.* 49
XIII. DIAL. *Démocrite et Héraclite.* 55
XIV. DIAL. *Hérodote et Lucien.* 58
XV. DIAL. *Socrate et Alcibiade.* 61
XVI. DIAL. *Socrate et Alcibiade.* 68
XVII. DIAL. *Socrate, Alcibiade, et Timon.* 77
XVIII. DIAL. *Alcibiade et Périclès.* 91
XIX. DIAL. *Alcibiade, Mercure et Caron.* 94
XX. DIAL. *Denys, Pythias et Damon.* 105
XXI. DIAL. *Dion et Gélon.* 109
XXII. DIAL. *Platon et Denys le Tyran.* 114
XXIII. DIAL. *Platon et Aristote.* 117
XXIV. DIAL. *Alexandre et Aristote.* 122

XXV. DIAL. *Alexandre et Clitus.* 125
XXVI. DIAL. *Alexandre et Diogène.* 129
XXVII. DIAL. *Diogène et Denis l'Ancien.* 131
XXVIII. DIAL. *Pyrrhon et son Voisin.* 135
XXIX. DIAL. *Pyrrhus et Démétrius Poliorcetes.* 139
XXX. DIAL. *Démosthène et Cicéron.* 142
XXXI. DIAL. *Démosthène et Cicéron.* 144
XXXII. DIAL. *Coriolanus et Camillus.* 151
XXXIII. DIAL. *Camillus et Fabius-Maximus.* 163
XXXIV. DIAL. *Fabius-Maximus et Annibal.* 169
XXXV. DIAL. *Rhadamante, Caton le Censeur, et Scipion l'Africain.* 172
XXXVI. DIAL. *Scipion et Annibal.* 184
XXXVII. DIAL. *Scipion et Annibal.* 186
XXXVIII. DIAL. *Sylla, Catilina et César.* 190
XXXIX. DIAL. *César et Caton.* 193
XL. DIAL. *Caton et Cicéron.* 200
XLI. DIAL. *César et Alexandre.* 206
XLII. DIAL. *Pompée et César.* 209
XLIII. DIAL. *Cicéron et Auguste.* 212
XLIV. DIAL. *Sertorius et Mercure.* 215
XLV. DIAL. *Le jeune Pompée et Ménas l'Affranchi.* 219
XLVI. DIAL. *Caligula et Néron.* 222
XLVII. DIAL. *Antonin Pie et Marc-Aurèle.* 226
XLVIII. DIAL. *Horace et Virgile.* 230

DIALOGUES ENTRE LES MODERNES.

I. Dial. *Léger et Ebroïn.* 235
II. Dial. *Le Prince de Galles, et Richard, son fils.* 249
III. Dial. *Charles VII et Jean duc de Bourgogne.* 244
IV. Dial. *Louis XI et le Cardinal Bessarion.* 248
V. Dial. *Louis XI et le Cardinal de la Balue.* 254
VI. Dial. *Louis XI et Philippe de Commines.* 261
VII. Dial. *Louis XI et Charles duc de Bourgogne.* 264
VIII. Dial. *Louis XI et Louis XII.* 266
IX. Dial. *Le Connétable de Bourbon et Bayard.* 270
X. Dial. *Louis XII et François I.* 274
XI. Dial. *Charles-Quint et un jeune Moine de St.-Just.* 279
XII. Dial. *Charles-Quint et François I.* 282
XIII. Dial. *Henri III et la Duchesse de Montpensier.* 289
XIV. Dial. *Henri III et Henri IV.* 294
XV. Dial. *Henri IV et le duc de Mayenne.* 298
XVI. Dial. *Henri IV et Sixte V.* 302
XVII. Dial. *Le Cardinal de Richelieu et le Cardinal Ximenez.* 305
XVIII. Dial. *Le Cardinal de Richelieu et le Chancelier Oxenstierne.* 309
XIX. Dial. *Le Cardinal de Richelieu et le Cardinal Mazarin.* 131

TABLE DES FABLES.

I. Fab. *Les Aventures d'Aristonoüs.* 325
II. Fab. *Les Aventures de Mélésichton.* 343
III. Fab. *Aristée et Virgile.* 352
IV. Fab. *Histoire d'Alibée, Persan.* 355
V. Fab. *Histoire de Rosimond et de Braminte.* 363
VI. Fab. *Histoire de Florise.* 374
VII. Fab. *Histoire du Roi Afaroute et de Clariphile.* 381
VIII. Fab. *Histoire d'une vieille Reine et d'une jeune Paysanne.* 386
IX. Fab. *Fable de Lycon.* 391
X. Fab. *Le jeune Prince.* 394
XI. Fab. *Le jeune Bacchus et le Faune.* 396
XII. Fab. *Le Rossignol et la Fauvette.* 397
XIII. Fab. *Le Dragon et les Renards.* 400
XIV. Fab. *Les deux Renards.* 402
XV. Fab. *Le Loup et le jeune Mouton.* 403
XVI. Fab. *Le Chap et les Lapins.* 404
XVII. Fab. *Les deux Souris.* 406
XVIII. Fab. *L'Assemblée des Animaux pour choisir un Roi.* 408
XIX. Fab. *Le Singe.* 410
XX. Fab. *Les deux Lionceaux.* 413
XXI. Fab. *Les Abeilles.* 416
XXII. Fab. *L'Abeille et la Mouche.* 417
XXIII. Fab. *Les Abeilles et les Vers à soie.* 418
XXIV. Fab. *Le Hibou.* 421
XXV. Fab. *Le Berger Cléobule et la Bergère Phidile.* 423
XXVI. Fab. *Chromis et Mnasyle.* 426
Le Fantasque. 429
La Médaille. 453

Fin de la Table.

DATE DUE

NOV 30 1979
OCT 14 1980
DEC 31 1984
NOV 05 1985

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE C